





LES

ROMANS GRECS

Société d'imprimerie PAUL DUPONT, Paris, 41, rue J.-J.-Rousseau.

LES
ROMANS GRECS

LES	LES
PASTORALES DE LONGUS	ÉTHIOPIENNES D'HÉLIODORE
OU	OU
DAPHNIS ET CHLOÉ	THÉAGÈNE ET CHARICLÉE
Traduction d'Amyot.	Traduction de Quenneville
REFONDUE PAR	REVUE PAR
PAUL-LOUIS COURIER	LOUIS HUBERT

précédés d'une Étude sur le Roman grec

PAR A. CHASSANG

DOCTEUR ES LETTRES
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ET DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6.

LES
PASTORALES DE LONGUS
OU
DAPHNIS ET CHLOË



ÉTUDE SUR LE ROMAN GREC

Ce n'est pas dans la littérature primitive de la Grèce et de Rome qu'il faut chercher le roman d'amour et d'aventures. On peut apercevoir les lointaines origines de ce genre dans l'époque attique, on peut en suivre l'obscur développement dans l'époque alexandrine, mais ce n'est qu'à l'époque romaine qu'on le voit croître et fleurir.

Qu'on ne s'étonne pas de la tardive faveur dont a joui chez les anciens un genre chez nous si populaire, genre distinct de l'histoire par le mélange de la fiction et par le peu d'importance des événements, distinct de la poésie par l'emploi de la prose et par la peinture des mœurs intimes substituée au tableau presque toujours idéal de la vie. Ce fait s'explique par la différence des mœurs et des sociétés.

Chez les peuples modernes, les progrès des sciences et des études abstraites ont un peu tari les sources des fables poétiques, et la constitution politique des grands États de l'Europe, même de ceux où la plus grande part est laissée à l'action de chaque citoyen, ne permet pas à la vie publique d'absorber en quelque sorte la vie privée. Dans la Grèce et à Rome, au contraire, l'imagination ne fut que très tard ras-

sasiée du merveilleux des fables épiques; et tant que la turbulente liberté des petites républiques grecques et de la cité romaine consuma dans l'Agora et le Forum l'existence de presque tous les citoyens, le tableau des circonstances ordinaires de la vie privée fut peu capable d'attirer, et impuissant à retenir les esprits. On préféra les spectacles héroïques de la tragédie, et la comédie elle-même n'emprunta dans l'origine son intérêt qu'aux passions politiques. Ce n'est qu'au temps de Ménandre, c'est-à-dire à l'époque de la conquête macédonienne, que la comédie pacifiée, avec toute la société grecque, devint un tableau des mœurs privées; c'est alors aussi que le roman put se répandre. Sans doute les *Fables Milésiennes* paraissent remonter à une plus haute antiquité : mais elles ne furent d'abord que de simples récits oraux, comme les *Fables Phrygiennes*, ou l'apologue Ésopique, et elles naquirent au sein d'une société bien différente de celle des autres populations grecques, d'une société où les jouissances de la vie privée faisaient oublier les intérêts de la vie publique.

Dans la société grecque, avant la conquête macédonienne, et dans la société romaine, avant l'Empire, tout concourait à retarder le développement de ces tableaux de la vie familière. En effet, dans les beaux temps de leurs républiques, les Grecs et les Romains n'avaient guère le temps de faire des lectures destinées au pur amusement : leur vie tout

entière était prise par les affaires publiques et privées; la littérature elle-même était une littérature active et en quelque sorte vivante, qui s'adressait moins à des lecteurs qu'à des auditeurs, et qui remplissait les temples, les théâtres, les jeux, les festins, la tribune, les écoles.

A mesure que s'éteignit en Grèce et à Rome l'activité de la vie publique, le goût des tableaux de mœurs dut se répandre. Déjà dans Euripide on voit la tragédie s'écarter des traditions héroïques et manifester le goût des peintures bourgeoises et romanesques; avec la *Fleur* d'Agathon, la tragédie n'est plus qu'un roman. La comédie nouvelle naît sous les successeurs d'Alexandre; il faut remarquer que, dans les pièces de Ménandre, d'Alexis et de Philémon, le sanctuaire de la famille n'est pas encore ouvert, et que ces poètes se bornent à peindre des courtisanes, des jeunes gens, des pères et des esclaves. On peut croire que vers le même temps se propagèrent de l'Ionie en Grèce les *Fables Milésiennes*, dont les auteurs, plus hardis, jetaient sans doute un regard indiscret sur l'intérieur de la famille; mais ces fables n'étaient que de courts récits, et elles étaient fort différentes des narrations étendues auxquelles donna naissance l'époque romaine. C'est alors seulement qu'apparaissent les Pétrone, les Lucien, les Apulée, les Jamblique, les Héliodore et les Achille Tatiüs. C'est qu'aussi une ère nouvelle a commencé pour l'ancien monde : avec

l'empire, c'en est fait des mœurs républicaines et de la vie publique; les excès de la liberté ont tué la liberté; il n'y a plus de citoyens, les particuliers ont de longs loisirs qu'ils peuvent remplir par des lectures frivoles, et les rhéteurs profitent du désœuvrement de la classe opulente pour lancer au milieu d'elle d'interminables romans d'amour et d'aventures.

L'Orient est la véritable patrie de ces sortes de récits, parce que l'Orient a été de tout temps la terre de la servitude politique et de la vie privée. C'est en Orient qu'on trouve les plus anciens exemples de ce genre de compositions; c'est dans les pays grecs les plus ouverts au contact de la civilisation orientale, c'est-à-dire en Asie Mineure, qu'apparaissent les premiers essais de la littérature romanesque des Grecs; c'est là que plus tard ils se développent surtout. L'Ionie a fourni les *Fables Miliésiennes*; l'auteur des *Babyloniennes*, Jamblique, est né en Syrie comme Lucien, l'auteur de la *Luciade* et de l'*Histoire véritable*; Héliodore est d'Emèse en Phénicie, Achille Tatius d'Alexandrie; Cypre, Antioche, Éphèse ont donné naissance à trois romanciers du nom de Xénophon.

Que l'influence du goût oriental ait porté certaines imaginations vers le merveilleux et l'extraordinaire, et ainsi ait favorisé en Grèce le développement des compositions romanesques, c'est ce qu'il n'est pas possible de nier; mais ce qu'il est plus difficile d'ad-

mettre, c'est que le roman grec procède directement des contes orientaux, comme l'a prétendu le savant Huet (1). Le caractère des contes orientaux et des romans grecs n'est en général pas le même. Malgré bien des peintures peu naturelles et peu vraisemblables, tout est grec dans ceux-ci, jusqu'aux tableaux du monde oriental. Le merveilleux, qui occupe une certaine place dans quelques-unes de ces narrations fabuleuses, n'a jamais l'ampleur et la franchise du merveilleux qui s'épanouit dans les contes de l'Orient. Le goût du roman a passé de l'Orient en Grèce, mais le roman s'est transformé dans cette contrée. On sait avec quelle facilité la race grecque s'assimila et marqua du sceau de son génie les emprunts qu'elle fit aux civilisations étrangères. Les Grecs étaient naturellement conteurs; avant que les narrations fabuleuses ne devinssent, entre les mains des rhéteurs, un genre littéraire, que de contes oraux n'avaient-ils pas faits, où l'influence orientale avait pu se perdre et s'effacer! C'étaient les contes des mères et des nourrices à leurs enfants (2); c'étaient ceux des oisifs dans les boutiques de barbiers (3); c'étaient ceux des para-

(1) *Lettre à Segrain sur l'origine des romans*. — Cette opinion a déjà été réfutée par M. Villemain (*Essai sur les romans grecs*).

(2) V. Plutarque, *Vie de Thésée*, 23; Maxime de Tyr, x, 3; Philostrate, *Héroïque*, p. 668; *Tableaux*, I, 15; Dion Chrysostome, *Discours IV*, éd. Reiske, I, p. 168; Julien, *Discours VII*, éd. Petau, p. 227.

(3) V. Lucien, *Sur la manière d'écrire l'histoire*.

sites ou des convives dans les repas (1). Il y avait même dans les carrefours d'Athènes des charlatans qui faisaient métier d'amuser les passants par leurs contes, comme le *Philepsius* d'Aristophane (2).

Ces contes oraux étaient de plusieurs sortes. Il y avait d'abord des contes moraux, dans le genre de l'apologue Ésope, et de la *Fable Libyque*, puis des contes satiriques et plaisants auxquels avaient donné naissance les *Fables Sybaritiques*. Dans l'origine, ces fables, qu'on appela quelquefois des *Apophthegmes Sybaritiques* (3), étaient moins un récit que la relation d'un bon mot, et c'est le caractère qu'offrent plusieurs de ces petits contes que l'auteur des *Guêpes* met dans la bouche de Philocléon. Mais il est douteux que les *Fables Sybaritiques* aient toujours gardé leur simplicité primitive, et l'étroite alliance de Sybaris et de Milet semble à la longue avoir confondu ces récits avec les *Fables Milésiennes* (4). Nous venons de nommer les contes

(1) V. Xénophon, *Cyropédie*, II, 2; Horace, *Satires*, II, 6, 77; II, 8, 83; Plutarque, *Banquet des sept sages*, Propos de table, I, p. 613; Pétrone, *Satiricon*, 61; Apulée, *Métamorphoses*, II; Héliodore, p. 228, éd. Bourdelot; Achille Tatius, VIII, 4; Longus, III; Eumathe, VIII, 11; X, 17; XI, 2, etc.

(2) V. Aristoph., *Plutus*, v, 177.

(3) V. Scholies d'Aristophane, *Paix*, 344; Suidas, Hésychius.

(4) V. Coray, *Préf.* de son édition d'Héliodore. — Ovide cite, à côté des *Milésiennes* d'Aristide de Milet, une *Sybaritide* composée récemment, et qui avait le même caractère de lubricité (*Tristes*, II, 417); et peut-être est-ce à des contes de cette sorte que Lucien (*A un ignorant*, — *le menteur*) et Martial (*Épigramme*, XII, 96) font allusion, quand ils parlent de l'obscénité des livres *Sybaritiques*; peut-être aussi les *Sybaritiques* d'un certain Clitonyme étaient-ils un recueil de contes de ce genre, plutôt qu'une histoire de Syba-

qui ont eu chez les anciens le plus de vogue, et lorsqu'ils n'étaient encore que transmis de bouche en bouche, et lorsque plus tard ils furent recueillis, remaniés ou imités par des écrivains. Mais il y avait loin de ces courts et fugitifs récits aux longs romans composés plus tard par les rhéteurs.

Avant de nous arrêter à ces romans, il est nécessaire de jeter un rapide coup d'œil sur les récits qui leur ont donné naissance.

Il était naturel que l'élégante et molle Ionie fût un foyer de contes érotiques. Le nom seul des Ioniens rappelle le peuple le plus heureusement doué d'entre les Hellènes, le peuple au sein duquel se développèrent de meilleure heure la poésie, la philosophie, la musique, l'architecture, toutes les élégances et toutes les délicatesses de la civilisation; mais aussi le peuple le plus porté vers les raffinements de la volupté. Tour à tour soumis à la domination des Lydiens et des Perses (1), ils avaient toujours été plus soucieux de bien-être que de liberté; et peut-être la liberté n'était-elle pour eux que l'absence de toute contrainte dans les plaisirs. « Je n'ai trouvé dans mes voyages qu'une ville libre, disait un Sybarite, c'est Milet (2). » Milet, la patrie d'Aspasie et de tant de courtisanes, aussi fameuses que celles de

ris. Du moins trouvons-nous dans Plutarque (*Parallela minora*, dans C. Müller, *Hist. gr. fr.*, iv, p. 366) un récit extrait de ce livre, qui est un vrai *Conte Miletien*.

(1) Hérodote, i, 6 et 141.

(2) V. Diodore, *Fragments*, liv. viii.

Corinthe, était en effet le modèle de ce genre d'indépendance qui lui valut l'admiration des habitants de Sybaris, et qui établit entre les deux cités des rapports d'amitié. De Milet, comme de Sybaris, sortirent une foule de contes agréables, mais le plus souvent licencieux, qui répandirent dans toute la Grèce, avec la réputation de ces deux villes, le goût de leurs mœurs voluptueuses.

En vain Milet fut désolée par la guerre Médique, en vain Sybaris fut détruite, les *Contes Milésiens* et *Sybaritiques* succédèrent à la prospérité de l'une et de l'autre. Ces contes firent les délices de Rome dégénérée. Après la défaite de Carrhes, on trouva dans les bagages d'un officier romain un recueil de ces sortes de contes, et le *surena* lut ce livre au sénat de Séleucie, pour faire juger des mœurs de ce peuple arrogant qui prétendait asservir les Parthes (1). Le rival de Septime Sévère, Albinus, qui fut quelque temps empereur, occupait les loisirs que lui laissait son ambition à lire Apulée et à composer des contes Milésiens, que ses courtisans trouvaient excellents, mais pour lesquels son historien ne témoigne qu'une médiocre estime (2).

Le plus fameux recueil de *Contes Milésiens* était celui que composa, on ne sait à quelle époque, un certain Aristide de Milet, et que traduisit en latin L. Corn. Sisenna : il est cité deux fois par Ovide,

(1) Plutarque, *Vie de Crassus*, ch. xxxii.

(2) V. *Histoire Auguste* : Capitolin, *Albinus*, 11 et 12.

qui semble dire que l'ouvrage d'Aristide était présenté comme historique (1). C'était probablement un livre qui, après une courte histoire de Milet, donnait de nombreuses anecdotes sur la vie milésienne. Ces anecdotes n'étaient autres que des contes Milésiens. Des ouvrages du même genre avaient été composés par un certain Hégésippe et quelques autres écrivains, auxquels Parthénien de Nicée fait allusion sans les nommer. Dans le recueil de récits d'amour que nous a laissés ce grammairien, on trouve plusieurs contes Milésiens : car il faut sans doute considérer comme tels, non seulement ceux que Parthénien emprunte à Hégésippe ou à quelque auteur d'*Histoires Milésiennes* (2), mais ceux dont la scène est placée à Milet, et qui ont presque tous pour sujet l'incontinence des femmes de cette ville (3). Le souvenir de ces contes se retrouve dans tous les récits érotiques de l'antiquité, surtout dans les plus anciens. Un des interlocuteurs du dialogue de Lucien intitulé *les Amours* (4), parlant de semblables récits qu'il vient d'entendre, ne les appelle pas autrement que *Contes Milésiens*. Apulée ne fit

(1) *Tristes*, II, 43 :

Vertit Aristidem Sisenna, nec obfuit illi
Historiæ turpes inseruisse jocos.

Voir encore *Tristes*, II, 412. — Peut-être Aristide de Milet est-il le même qui avait composé une *Histoire de Sicile* et une *Histoire de Perse*. (V. C. Müller, *Hist. gr. fr.*, IV, 320.)

(2) *Narrations XIV et XVI.*

(3) *Narrations VIII, I XI, XVIII.*

(4) Ch. I.

que réunir plusieurs récits du genre des *Contes Milésiens*, parmi lesquels on remarque l'histoire d'une belle-mère amoureuse comme Phèdre (1), et un certain *Conte du Cuvier* (2), dont La Fontaine a fait son profit (3).

Nous doutons qu'il faille y joindre la fable de *Psyché*, bien que des fictions de pure fantaisie en effacent un peu le caractère primitivement allégorique. Les contes Milésiens donnaient plus de place aux sens qu'au sentiment ; tout au plus s'y mêlait-il quelque leçon morale, comme dans un des récits de Parthénus (4), ou quelque intention satirique, comme dans la *Matrone d'Éphèse*. Ce dernier conte, l'un des récits épisodiques de Pétrone, lui venait aussi, sans doute, de l'Ionie (5).

Éphèse eut peut-être, comme Milet, sa littérature érotique : elle produisit, en Xénophon d'Éphèse, son Aristide de Milet. Comme Milet, du moins, elle était célèbre par sa vie voluptueuse, et c'est ordinairement dans l'une de ces deux villes que les romanciers grecs plaçaient la scène de leurs récits (6).

Les contes Milésiens nous offrent l'image de la

(1) *Métamorphoses*, liv. x.

(2) *Ibid.*, ix.

(3) *Contes*, iv, 14.

(4) *Narration VIII*.

(5) Nous ne parlons que des sources où put puiser directement Pétrone, et nous n'ignorons pas que la même histoire se trouve dans l'un des contes chinois traduits par Abel de Rémusat. (V., sur ce conte, Dacier, *Acad. des Inscript.*, xli, p. 323.)

(6) V. les *Éphésiaques* de Xénophon d'Éphèse (*Abrocome et Anthia*) et le roman de Chariton d'Aphrodisias (*Chéréas et Callirrhoe*).

première forme des récits érotiques dans l'antiquité. C'étaient de légères et rapides esquisses, dans le genre des *Fabliaux* du moyen âge, moins la versification, et des *Nouvelles* qui composent le *Décameron* de Boccace ou l'*Heptameron* de Marguerite de Navarre. Destinées uniquement à divertir et à chatouiller les imaginations sensuelles, elles n'avaient d'abord aucune prétention littéraire, et n'en étaient que plus agréables, étant plus naturelles. Peut-être n'avaient-elles pas généralement plus d'étendue que les récits du même genre, que Parthénius de Nicée a extraits de divers historiens pour fournir des sujets d'élogie à son ami Cornélius Gallus, et dont la brièveté est exempte de sécheresse (1). On voit par l'ouvrage de Parthénius, par un recueil semblable de Plutarque (2), par quelques-unes des *Narrations* de Conon et des *Histoires variées* d'Élien (3), que l'influence des contes Milésiens s'était fait sentir jusque dans l'histoire : elle y avait introduit un certain nombre d'épisodes érotiques, la plupart imaginaires.

Tels étaient les contes sur la courtisane Rhodopis : selon les uns, elle aurait élevé une des pyramides d'Égypte en invitant ses amants à venir y

(1) V. sur Parthénius de Nicée, et les auteurs auxquels il a emprunté des narrations, Lebeau cadet, *Acad. des Inscip.*, xxxiv, p. 63.

(2) *Œuvres morales, Narrations amoureuses*. Julien (*Discours V*) nous avertit que ces narrations étaient purement fictives.

(3) *Histoires variées*, xii, 1 ; xiii, 1.

porter chacun une pierre (1); selon les autres, elle serait devenue reine d'Égypte grâce à la perte de sa pantoufle (2); c'est l'histoire de *Cendrillon*. Le nom de Rhodopis restera cher aux romanciers grecs comme celui d'Hélène aux poètes : dans *Théagène et Chariclée* (3), les séductions d'une autre Rhodopis triompheront presque de l'austérité d'un grand prêtre de Memphis; et dans *Leucippe et Clitophon* (4), on voit encore une Rhodopis, mais cette fois vertueuse et pure, au point de provoquer, par ses dédains, la vengeance de Vénus. Plutarque, dans ses *Œuvres morales* (5), cite, avec la *Panthée* de Xénophon, la *Timoclée* d'Aristobule et la *Thébé* de Théopompe. Ce sont les noms de quelques-unes de ces héroïnes de contes érotiques mêlés à l'histoire. On pourrait grossir cette liste avec les récits de ce genre qui ont été extraits de l'histoire par Conon, Parthénus et Plutarque; on aurait pu le faire également avec un livre aujourd'hui perdu, et qui était faussement attribué au logographe Cadmus de Millet; il portait le même titre que celui de Parthénus : *Récits de passions amoureuses* (6).

De l'histoire, le conte Milésien passa dans les

(1) V. Hérodote, II, 134; Diodore de Sicile, I, 64; Athénée, XIII, p. 396.

(2) V. Strabon, XXII, 808; Élien, *Histoires variées*, XIII, 33.

(3) Héliodore, *Théag. et Charicl.*, II.

(4) Achille Tatius, *Leuc. et Clit.*, VII.

(5) *Qu'on ne peut vivre agréablement d'après la doctrine d'Épicure*, ch. X.

(6) V. C. Müller, *Hist. gr. fr.*, II, p. 2 et suiv.

écrits des philosophes. On en voit la trace dans le *Banquet* de Xénophon, dans le *Traité sur l'amour* de Cléarque de Soli (1), dans quelques ouvrages semblables de Théophraste, d'Ariston d'Iulis, de Sphodrius le Cynique, de Favorinus d'Arles (2), enfin dans quelques-uns des dialogues mêlés de récits que nous a laissés Plutarque (3).

Ce n'est qu'assez tard, et peut-être peu avant Pétrone, que les récits d'amour, si brefs dans les *Fables Milésiennes*, si rapides lorsqu'ils se mêlaient à l'histoire et aux romans historiques ou philosophiques, comme ceux dont nous avons parlé jusqu'ici, prirent une grande étendue et de larges développements. Les anciens récits du genre milésien se conservèrent parfois, sous forme d'épisodes, dans les longs romans que virent éclore l'époque Romaine et l'époque Byzantine; mais, en général, ils se perdirent dans les narrations beaucoup plus amples, qui embrassèrent un plus grand espace de temps, et qui entourèrent l'action principale et les principaux personnages d'un assez grand nombre de circonstances et de figures secondaires. La transition du conte au roman ne s'accomplit pas sans effort. Il suffit de comparer la *Luciade* et les *Métamorphoses* d'Apulée pour voir combien était le plus souvent artificiel ce procédé qui mêlait une foule

(1) V. *Hist. gr. fr.*, de C. Müller, II, p. 313 et suiv.

(2) V. Stobée, *Florileg.*, pass.

(3) Voir surtout le dialogue qui a pour titre : *De l'amour*.

de contes épisodiques à la fable du roman, et combien la soudure était facile à voir.

Peu de contes ont eu dans l'antiquité autant de succès que celui de Lucius métamorphosé en âne par un onguent magique, puis revenu à la forme humaine en mangeant des roses. Ce n'était pas seulement un récit érotique, c'était un conte du genre fantastique, genre qui fut aussi fort cultivé dans l'antiquité. Tandis que les poètes repaissaient l'imagination populaire de récits sur les dieux et les déesses de l'Olympe, la superstition n'avait cessé de multiplier les contes sur des êtres surnaturels et des faits merveilleux. De même que, pour exhorter au bien les enfants, on leur racontait des fables agréables, comme celles d'Ésope; on les entretenait, pour les détourner du mal, de fables terribles comme celles de *Lamies*, de *Gorgones*, d'*Ephialte*, de *Mormolyce*, d'*Empuses*, de *Manducus*(1). C'étaient les *ogres* et les *ogresses* de l'antiquité. Puis, comme l'empire de la crédulité ne se borne pas à l'enfance, tous les âges se laissaient effrayer par des contes sur des démons, des génies malfaisants dont l'air était peuplé, sur des fantômes et des revenants (2).

(1) V. Strabon, I, p. 19; Théocr., xv, 40; Aristophane, *Chevaliers*, 329; Philostrate, *Vie d'Apollonius*, iv, 25.

(2) Pollux, *Onomasticon*, v, 26, 131; Aristophane, *Oiseaux*, 1490; Alciphron, III, 58; Élien, *Hist. variées*, VIII, 48; Pausanias, VI, 2, 6; Creuzer, *Symbolique*, III, 15 et suiv.; Ménandre, le *Fantôme* (fragments); Plaute, *Mostellaria*.

Lorsque, vers le premier siècle de l'ère chrétienne, la fureur de la magie s'empara de tout le monde païen, ce genre de merveilleux ouvrit un champ illimité à la fantaisie des narrateurs. Nous en avons déjà vu un indice dans l'*Héroïque* de Philostrate. Les romans d'amour empruntèrent au conte fantastique plusieurs de leurs épisodes; il n'en est pas un seul qui se prive de ce genre d'agrément, sûr moyen de succès auprès des lecteurs de leur temps (1). Comment s'en étonner, lorsque l'histoire elle-même ne s'en faisait pas faute, témoin le génie que Plutarque fait apparaître à Brutus avant la bataille de Philippes? Les compilations qui nous restent d'Apollonius et de Phlégonde Tralles, sous le titre d'*Histoires merveilleuses*, contiennent plusieurs récits de ce genre, et dans quelques-uns on démêle l'artifice d'une fiction ingénieuse (2). Lucien, dans un dialogue intitulé *le menteur*, nous donne toute une série de contes fantastiques qui avaient cours de son temps, et dont l'un a fourni à Goethe son conte de l'*Élève sorcier*. Mais si le philosophe persiflait les croyances superstitieuses de son temps,

(1) V. Jamblique, *Babyloniens (Erotici greci* de la collection Didot); Héliodore, *Théagène et Chariclée*, liv. vi et xix; Achille Tatius, *Leucippe et Clitophon*, v, 16; Xénophon d'Éphèse, *Abrocome et Anthia*, v, 7, etc., etc.

(2) V. *Histoires merveilleuses* d'Apollonius (1-3), de Phlégon de Tralles (1-3). On connaît l'agréable récit que fait Pline le Jeune sur un fantôme chassé d'une maison d'Athènes par un philosophe (Pline, *Lettres*, vii, 27). Au sixième siècle, Damascius remplit de récits semblables plusieurs livres cités par Photius. (*Biblioth.*, cod. 130.)

l'homme d'esprit ne dédaignait pas de s'en servir à son tour pour en faire le sujet d'un badinage élégant. On le croit du moins l'auteur de la *Luciade* : il put l'écrire en se jouant, comme son contemporain, le platonicien Apulée, s'égayait dans les *Métamorphoses*.

L'ouvrage qui nous est resté sous le titre de *Luciade* est-il bien de Lucien? Et, comme il est constant (1) que le sujet produisit au moins deux ouvrages distincts, attribués, l'un à Lucius de Patras, l'autre à Lucien, celui-ci a-t-il été imitateur? ou quelque faussaire l'a-t-il imité en mettant son œuvre sous le nom de Lucius de Patras? Ce sont là des questions qui ont exercé la sagacité de la critique (2). Pour nous, il est évident que ce conte a été plusieurs fois remanié en grec; il doit être plus ancien que la version qui nous est parvenue sous le nom de Lucien. L'une des scènes les plus étranges du roman, la monstrueuse aventure de l'âne et de la dame de Patras, avait ses précédents dans les récits des poètes sur Pasiphaé, et des historiens sur la fille d'Hippomène (3). Photius, qui avait sous les yeux deux versions en grec de ce roman, portant l'une le nom de Lucien, l'autre le nom de Lucius, les apprécie

(1) V. Photius, *Bibliothèque*.

(2) V. Lebeau cadet, *Acad. des Inscript.*, xxxiv, p. 43; Wieland et P.-L. Courier, *Préfaces* de leurs traductions: Letronne, *Journal des Savants*, 1818, p. 417.

(3) V. Diodore, livre viii, *Fragm.*; Dion Chrysostome, xxxii, p. 385.

et les compare. Il reproche au prétendu Lucius d'avoir parlé de tous ces prestiges et de tous ces enchantements sur le ton d'un homme qui croit à ce qu'il raconte ; il préfère le récit de Lucien, qui lui paraît un agréable persiflage des superstitions païennes. Assurément le faux Lucius ne croyait pas plus que l'auteur de la *Luciade* à ses propres métamorphoses ; mais il y avait entre cet ouvrage et le second cette différence, que l'un racontait lourdement et sans esprit des anecdotes assez insipides par elles-mêmes, tandis que l'autre avait donné du charme à ses extravagances par une narration légère, spirituelle et enjouée. C'est à tort, à ce qu'il nous semble, que la critique a refusé quelquefois cet ouvrage à Lucien : la tradition le lui conserve, et le goût ne le trouve pas indigne de lui. Qu'y a-t-il d'in vraisemblable à ce qu'il ait fait, pour les contes magiques, ce qu'il a fait dans son *Histoire véritable*, pour les récits de voyages imaginaires ? Il était de ceux qui transforment tout ce qu'ils touchent.

L'un des mérites de la *Luciade*, c'est la brièveté. La prolixité diffuse est au contraire le défaut principal des *Métamorphoses* d'Apulée : un tel défaut n'est nulle part plus sensible que dans les sujets badins. Une plaisanterie prolongée fatigue, et c'est ce qui arrive au roman latin sur les aventures de Lucius. Des ouvrages attribués à Lucius et à Lucien, on ignore lequel Apulée a imité ; mais lui-même avertit qu'il raconte « une fable

grecque (1) ». Il nous dit encore (2) qu'il a « cousu ensemble divers contes du genre des fables Milésiennes ». Il nous révèle par là le secret de sa composition, qui consiste à répéter tous les récits de la *Luciade*, en y ajoutant un grand nombre de circonstances accessoires et de narrations épisodiques. Une seule de ces narrations vaut mieux que le reste de l'ouvrage ; c'est l'histoire de *Psyché*. Elle n'est pas davantage de l'invention d'Apulée ; elle vient évidemment d'une source grecque, et doit remonter à une origine assez reculée. Ce gracieux récit contraste étrangement avec les contes licencieux et quelquefois obscènes qu'Apulée emprunte à la *Luciade* ou qu'il y ajoute, avec tant de peintures immorales qui trahissent une époque où se représentaient en plein amphithéâtre les amours de Pasiphaé et de Lédà (3), et dont la crudité les a recommandées à l'imitation d'un écrivain trop fameux du seizième siècle, l'auteur du *Prince* et de la *Mandragore* (4).

Comme la *Luciade* et les *Métamorphoses*, l'ouvrage de Pétrone procède des contes Milésiens, et en contient quelques-uns, qui forment des épisodes mieux fondus dans l'ensemble que ceux du roman d'Apulée. Outre cette supériorité, Pétrone a encore

(1) 1, 1.

(2) *Ibid.*(3) V. Magnin, *Origines du théâtre moderne*, p. 461.(4) V. Machiavel, *L'Anc d'or*. Voir, sur le roman d'Apulée, Lebeau cadet, *Acad. des Inscriptions*, xxxiv, p. 48.

sur Apulée l'avantage d'un style plus pur et d'une narration plus naturelle; mais pour la moralité, le *Satyricon* est encore d'une nudité plus choquante et d'un cynisme plus révoltant que la *Luciade* et les *Métamorphoses*. Du moins dans ces derniers ouvrages, le vice n'est pas étalé avec complaisance, et les divers dérèglements, surtout l'infamie des Encolpe et des Giton, sont dans l'occasion énergiquement flétris: le *Satyricon* est une galerie de peintures plus qu'obscènes, où l'œil ne peut se fixer que sur des ordures. Mais si l'on a la force de surmonter le dégoût qu'inspire un tel spectacle, il est impossible d'oublier ensuite ce tableau de l'existence vagabonde et désordonnée d'une partie de la jeunesse de Rome, de ces écoliers débauchés, et de ces poètes de profession qui déclamaient sur la vertu dans les mauvais lieux, qui faisaient le métier de parasites, à la fois libertins et fripons, véritables précurseurs de Villon pour *les repues franches*, et encore plus souillés que lui pour les mœurs. Ce livre peint au vif les vices qui, dans la Rome impériale, avaient infecté non pas seulement quelques citoyens de bas étage, mais jusqu'à la plus haute société. Il n'est pas étonnant qu'on ait pu le confondre avec cette « histoire des débauches de Néron, « contenant le détail de chaque prostitution et « les noms des hommes débauchés et des femmes « perdues qui y prirent part », ouvrage composé par Pétrone quelques heures avant sa mort;

et envoyé par son ordre à l'empereur (1).

Le *Satyricon* complète les *Satires* de Juvénal pour la peinture de la dépravation romaine, des extravagances du luxe, de la révoltante inégalité des conditions. Avec quelle énergie de pinceau est représentée, après Horace (2), l'opulence insolente et stupide ! Quel portrait que celui de Trimalcion, de cet avorton si paré dans sa laidéur, de cet amphitryon si arrogant envers ses hôtes, de cet ignorant si vain de son ignorance (3), de ce riche qui ne connaît pas toute l'étendue de sa richesse, et qui, entendant parler d'un pauvre, demande « qu'est-ce qu'un pauvre ? » de ce maître impitoyable envers ses esclaves, qui fait fouetter un d'entre eux pour avoir laissé tomber un plat d'argent, et ordonne ensuite de jeter le plat aux ordures, afin de prouver à la fois qu'il est inexorable pour les irrégularités de service et qu'il est au-dessus de l'économie. Si la littérature romaine ne nous offrait le *Repas de Trimalcion* (4), il manquerait un trait au tableau de cette aristocratie romaine, souvent si grossière dans son opulence, si folle dans ses prodigalités, et dont les caprices les plus insensés ne pouvaient tarir les richesses. Cicéron l'avait montrée rapace et violente dans Verrès ; il appartenait à Pétrone de la peindre

(1) V. Tacite, *Annales*. xvi, 18.

(2) *Satires*, II, 8.

(3) Il fait mettre dans son testament : *Nec unquam philosophum audivit*. Épigramme qui porte du reste à la fois contre Trimalcion et contre les philosophes.

(4) *Satyricon*, 28 et suiv.

ridicule dans Trimalcion. Et ce n'est pas un portrait de fantaisie; on en trouverait les traits épars dans les ouvrages du temps. Les domaines considérables que possède Trimalcion et qu'il veut étendre encore, de façon à passer d'Italie en Sicile sur ses propres terres, ne font-ils pas songer à ces immenses propriétés qui, selon Pline, ont perdu l'Italie (1)? Et ces images lugubres mêlées à la peinture de la débauche, cette pensée de la mort apparaissant après les plus ignobles facéties, ce festin terminé par un testament, tout cela ne rappelle-t-il pas d'une manière frappante la fantaisie d'un certain Pacuvius, dont parle Sénèque (2), et qui voulut aussi se donner le plaisir d'assister à ses funérailles?

Dans les sociétés en décadence, il ne manque jamais de protestations contre la perte des mœurs et d'aspirations vers un ordre de choses meilleur. Mais parmi les esprits qui s'indignent de l'audace du vice, combien y en a-t-il qui soient purs des hontes qu'ils déplorent? Les virulentes satires d'Horace, de Pétrone et de Juvénal ne prouvent pas qu'ils n'aient point quelque peu payé tribut aux vices de leur temps : l'effronterie de leur langage ne sied guère à la vertu. Les âmes candides sont moins portées à flétrir le mal, parce que pour le flétrir il faut le peindre, qu'à célébrer le bien et à rêver son triomphe. C'est ce que fit au deuxième siècle de l'ère

(1) *Latifundia perdidere Italiam.* (Pline, *Hist. nat.*, xviii, 7.)

(2) *Lettres à Lucilius*, xii.

chrétienne Dion Chrysostome. Cet homme honnête, qui fut le plus philosophe d'entre les rhéteurs, comme le plus rhéteur d'entre les philosophes, remplit en quelque sorte, parmi les païens, l'office de prédicateur de morale (1). On lui doit un des rares *contes moraux* qu'ait laissés l'antiquité, le *Chasseur* ou *Histoire Eubéenne*.

Ce n'est pas le seul ouvrage de Dion Chrysostome où éclate à la fois le dessein d'amuser par un récit ingénieux et d'instruire par de salutaires leçons de morale. Outre sa *Fable Libyque* (2) et ses dialogues mêlés de récits sur Diogène le Cynique (3), il avait composé plusieurs morceaux dans le genre du panégyrique, où la narration tient tant de place, dont les détails paraissent tellement fictifs, et dont l'intention morale est si manifeste, qu'on est tenté d'y voir de petits contes moraux. Nous voulons parler du *I^{er} Mélancomas* et du *Charidème*. Le *I^{er} Mélancomas* débute par un récit préparé avec un art trop apparent. Dion rencontre un ami et lui parle d'un athlète récemment vainqueur; son interlocuteur lui cite un autre athlète, Mélancomas, qu'il oppose au premier comme un modèle de beauté, de vigueur et de vertu tout ensemble: il fait l'éloge de cet athlète, cite de lui plusieurs beaux traits, et laisse Dion tout joyeux de ce qu'il vient d'enten-

(1) V. C. Martha, *Dionis philosophantis effigies*.

(2) V. 1^{re} partie, ch. I.

(3) V. 3^e partie, ch. II.

dre (1). Mélancomas n'est pas sans doute un personnage d'imagination, et Dion avait été chargé précédemment de faire son éloge (2). Mais quelle différence entre les deux ouvrages ! L'un a un caractère tout authentique ; l'autre n'est qu'un récit de pure imagination. Nous croirions volontiers qu'il en est de même du *Charidème* (3), qui offre encore l'éloge d'un athlète vertueux, éloge également présenté sous la forme d'un récit ingénieux.

Quelque idée que l'on se fasse de ces compositions, il est certain que l'*Histoire Eubéenne* de Dion est un conte moral, et l'un des modèles du genre. L'*Eubéenne* devance *Daphnis et Chloé*, et lui est bien supérieure pour la franchise des peintures, la vérité du ton et la pureté des sentiments : elle offre des traits dignes de l'auteur de la *Chau-mière Indienne* et de *Paul et Virginie*. C'est une charmante pastorale dont la scène est bien dessinée, et dont les personnages sont intéressants, parce qu'ils sont vrais. Dion a su rajeunir le tableau qu'il présente des mœurs champêtres, en peignant deux chasseurs, au lieu des bergers, des bouviers et des chevriers si communs dans l'églogue. Leur existence solitaire et cependant heureuse, indigente

(1) *Discours XXVIII.*

(2) Nous avons cet éloge dans le discours intitulé *II^e Mélancomas*, qui est le premier par l'ordre de la composition. C'est ainsi que nous expliquons ce titre, que Reiske (t. I, p. 531) déclare ne pas comprendre : Μελαγκόμης, δεύτερος τῆ τάξει πρώτος.

(3) *Discours XXX.*

et cependant hospitalière, forme un contraste frappant, sans trop d'exagération, avec la vie tumultueuse, inquiète, égoïste des riches habitants des cités. Fils de proscrits, privés de leur patrimoine, jetés dès leur plus tendre enfance sur un des rivages déserts de l'Eubée, ces deux hommes ont grandi en vivant du produit de leur chasse et de celui des terres défrichées par leurs mains ; ils se sont fait une famille en épousant chacun la sœur de son ami ; ils ne connaissent les autres hommes que par les naufragés qu'ils ont secourus, et n'auraient jamais vu la ville si l'un d'eux n'y avait été conduit par une circonstance indépendante de sa volonté. Tandis qu'ils vivaient ainsi à l'écart, étrangers aux charges de la société comme aux raffinements de la civilisation, et sans jamais avoir réfléchi si le champ qu'ils arrosaient de leur sueur leur appartenait légalement, un orateur, avide de bruit et de popularité, les a dénoncés comme usurpateurs du domaine public ; et voilà que l'un des chasseurs est traîné à la ville pour avoir à se justifier devant les magistrats. Il s'étonne à la vue de tant de maisons magnifiques, de tant d'édifices somptueux, de ce théâtre où se presse une foule tour à tour silencieuse et bruyante ; il comparait sans crainte devant cette multitude qui est appelée à le juger pour des crimes qu'il ne comprend même pas ; il répond simplement, et non sans une nuance d'ironie fort naturelle, aux accusations

chimériques du démagogue qui veut le perdre ; il repousse le ridicule reproche qui lui est fait d'enfourer de l'or. Un des assistants, touché de sa misère et de son abandon, prend sa défense, et bientôt un éclatant témoignage est rendu en faveur du pauvre chasseur : un citoyen reconnaît en lui son bienfaiteur, l'homme qui autrefois l'a recueilli dans sa cabane après un naufrage. Le conte se termine, comme les comédies, par un mariage : l'auteur a voulu ajouter à l'agrément des peintures pastorales celui d'un amour légèrement esquissé, frais et pur, qui n'a rien de commun avec les sensuels tableaux de *Daphnis et Chloé*. Peut-être à la fin Dion ne cache-t-il pas assez la pensée morale qui lui a inspiré ce récit : le lecteur n'a pas besoin d'être averti que ce tableau champêtre a pour but de faire sentir le bonheur de la pauvreté unie à la vertu. Cependant, à tout prendre, l'*Histoire Eubéenne* nous montre en Dion Chrysostome un digne devancier de Marmontel pour les *Contes moraux* comme pour le talent d'écrire avec l'élégance étudiée des rhéteurs.

Lucien lui-même, le spirituel mais licencieux narrateur des infortunes de Lucius de Patras, nous a laissé quelques récits dans le genre du conte moral. Ils font partie du dialogue qui a pour titre *Toxaris*, et qui n'est autre chose qu'un recueil de contes dans le goût hellénique et de contes dans le goût oriental. Les premiers sont rapportés par un

certain Mnésippe, les seconds par le Scythe Toxaris : les uns et les autres ont pour sujet des actions généreuses inspirées par l'amitié. Lucien a bien soin de nous avertir que tous ces récits sont imaginaires, mais il nous en avertit d'une façon détournée et piquante. Mnésippe, le premier narrateur, jure par les Dieux de ne rien dire que de vrai ; ce qui embarrasse un peu Toxaris, qui, après l'avoir entendu, lui dit : « J'aurais bien voulu que tu n'eusses pas fait de serment, car j'aurais pu me dispenser de te croire (1). » Toxaris ne savait pas ce que valait le serment d'un Grec. Cependant il est quelque peu Grec lui-même, et paie son interlocuteur de la même monnaie. Aussi Mnésippe, moins poli en cela que le Scythe, lui dit-il à la fin d'un de ses récits : « Voilà qui est vraiment tragique. On dirait d'une fable, sauf le respect dû au cimetière et au vent par lesquels tu as juré. On pourrait donc, je crois, sans te faire beaucoup de tort, se dispenser de te croire (2). »

C'est un fait curieux à noter que la part importante faite au conte oriental dans le *Toxaris*. Déjà nous avons vu dans Hérodote, dans Ctésias, dans Diodore de Sicile, plus d'un vestige de contes orientaux ; mais c'est surtout à partir de l'époque Romaine que l'imagination orientale se développe librement dans la littérature grecque : elle éclate

(1) *Toxaris*, 48.

(2) *Toxaris*, 56.

dans la *Vie d'Apollonius de Tyane*, dans les *Vies de Pythagore et de Plotin*, dans le roman d'Antoine Diogène et dans les Évangiles apocryphes : elle s'épanouira plus tard dans les récentes versions du faux Callisthène et dans la *Vie de Barlaam et Josaphat*. Veut-on saisir la différence du goût grec et du goût oriental, telle qu'elle se manifeste dans le *Toxaris* ? Lucien prend la peine de nous l'indiquer, par la bouche de son Scythe : « Ne t'attends pas, « dit Toxaris à Mnésippe, à des traits d'amitié semblables à ceux que tu m'as racontés. Que m'as-tu dit, en effet ? que par dévouement à l'amitié un homme épousa sans dot une fille très laide, qu'un autre donna deux talents pour marier la fille de son ami, qu'un troisième se fit mettre en prison avec la certitude d'être délivré quelques instants après. Moi, je te raconterai des massacres nombreux, des morts affrontées pour des amis, et tu verras que vos preuves d'amitié ne sont que jeux d'enfants auprès de celles des Scythes (1). » Toxaris tient ce qu'il promet, et ses narrations reproduisent assez fidèlement la passion des Orientaux pour les hyperboles de langage, pour les faits extraordinaires et merveilleux. C'est ce caractère, mêlé au génie sophistique des Grecs, que présentent la plupart des romans dont il nous reste à parler, et dont les auteurs appartiennent tous, par la naissance, à l'Orient, par la culture intellectuelle, à la Grèce.

(1) *Toxaris*, c. xxxv.

L'un des plus anciens d'entre ces ouvrages, celui où paraît le plus l'inspiration orientale, est le roman de Jamblique le Syrien. Cet auteur nous offre l'exemple singulier d'un Asiatique écrivant en grec un récit puisé, comme il le dit lui-même, dans un des livres de l'Asie. Photius (1), Suidas (2) et une scholie marginale d'un manuscrit de la *Bibliothèque* de Photius nous donnent sur ce romancier des détails assez précis. C'était un affranchi ; il était né à Babylone de parents syriens. Instruit d'abord dans la langue et élevé dans les mœurs de ses compatriotes, il fut ensuite confié aux soins d'un Babylonien par lequel il fut initié à la langue, aux mœurs et à la littérature babyloniennes. Son maître, qui avait été dans sa patrie l'un des secrétaires du roi, fut fait prisonnier lors de l'entrée de Trajan à Babylone (en 102) et vendu à un Syrien. Plus tard Jamblique apprit la langue grecque, qu'il sut parler et écrire avec élégance et facilité, comme le prouvent ses *Babyloniennes*. Dans cet ouvrage, il faisait mention de la défaite de Vologèse par Vérus, qui eut lieu vers 162. C'est donc entre ces deux dates, 102 et 162, plus près de la première que de la seconde, qu'il faut placer sa naissance et son éducation. Photius parle des *Babyloniennes* avec une estime que son analyse ne justifie pas. « Jamblique, dit-il, se distingue par la beauté du style, la régularité du

(1) *Bibliothèque*, 94.

(2) *Lexic.*, V. Ιαμβλιχος.

plan et l'ordonnance des récits ; il était digne de déployer toute sa force et tout son art dans des sujets sérieux, au lieu de mettre ces qualités dans des fictions puérides. » En dépit des éloges de Photius, le roman des *Babyloniens* est, de tous ceux qui nous sont restés de l'antiquité grecque et latine, jusqu'au cinquième siècle, celui qui contient la fable la plus invraisemblable, la plus confuse, la plus incohérente (1). Ce n'est cependant pas le moins curieux, car c'est l'un des plus anciens. On s'étonne d'y trouver le germe de ces discussions de métaphysique amoureuse qui eurent tant de vogue au moyen âge, et qui s'agitèrent si souvent dans les *Cours d'amour*. Une jeune coquette a donné à un de ses amants sa coupe, à un autre sa couronne de fleurs, à un troisième un baiser. Lequel est le plus favorisé ? La cause est jugée ; et, après un débat contradictoire, l'*arrêt* du juge, comme on le devine aisément, est rendu en faveur du dernier.

Quels sont les romans qui appartiennent encore à l'époque romaine ? quels sont ceux qui ne remontent pas au delà de l'époque Byzantine ? C'est ce qu'il n'est pas facile de déterminer. Sur les auteurs, il est resté fort peu de détails certains ; leurs noms mêmes paraissent pour la plupart supposés. Quant

(1) V. Fabricius, *Bibl. gr.*, Harles, VIII, 154 ; Lebeau cadet, *Acad. des Inscript.*, XXXIV, p. 57 ; Chardon de la Rochette, *Mélanges*, I, p. 18. V. l'analyse de Photius dans les *Erotici graeci* d'Hirschig. (Collection de MM. Didot.)

à la date de leurs ouvrages, elle ne se fixe guère que par des analogies et des inductions assez légères : comment, en effet, fixer une date d'après l'appréciation du mérite d'un ouvrage, d'après les marques plus ou moins nombreuses de mauvais goût qu'il présente? Souvent, dans une même époque, la diversité des talents ne crée-t-elle pas bien des différences? La science est donc réduite à des hypothèses (1) : nous n'entreprendrons pas de percer des mystères jusqu'ici impénétrables. Nous nous bornerons à démêler les faits certains, et à signaler ceux qui nous paraissent probables, laissant le reste aux discussions des critiques qui, comme ceux d'Horace, ne sont pas près de s'entendre.

Grammatici certant et adhuc sub iudice lis est.

Deux écrivains du cinquième siècle, Socrate et Sozomène (2), parlent d'Héliodore et de son roman de *Théagène et Chariclée* : la date de cet ouvrage est donc, par deux témoignages authentiques, fixée au quatrième siècle; car on ne saurait le faire remonter plus haut. Voilà tout ce que l'on sait de

(1) V. Fabricius, *Bibl. gr.*, t. viii; Huet, *Lettre à Segrain*. Charodon de la Rochette, *Mélanges*, t. II. Villemain, *Essai sur les romans grecs*. V. les *Préfaces* des divers éditeurs et traducteurs des romans grecs, surtout celle de l'excellente traduction de M. Zévort. On sait du moins à quoi s'en tenir sur un ouvrage que nous mentionnons ici seulement pour mémoire : *Amours honnêtes de Théogone et de Charide*. Ce pastiche médiocre des romans grecs, mis sous le nom du philosophe Athénagoras (deuxième siècle après Jésus-Christ), est, on le sait, l'œuvre d'un certain Martin Fumée (seizième siècle). V. Schœll, *Litt. gr.*, t. v, p. 106.

(2) Socrate, v, 22; Sozomène, v, 12.

certain sur ce romancier. L'anecdote qui nous montre Héliodore mis en demeure d'opter entre son évêché et son roman, et renonçant à son évêché, se trouve seulement dans le moine Nicéphore Calliste (1), qui est loin d'être une autorité grave. Il n'est nullement prouvé que l'auteur du roman de *Théagène et Chariclée*, qui se désigne à la fin comme « descendant de la race du Soleil », soit le même que l'évêque de Tricca, célèbre par sa rigueur à faire observer la discipline ecclésiastique. Socrate n'affirme pas cette identité, il la rapporte comme une simple tradition. Ce qui peut venir à l'appui de la tradition, c'est d'abord le caractère de haute moralité qui distingue, entre tous les romans grecs, celui de *Théagène et Chariclée*; c'est aussi que, dans cet ouvrage, une grande part est faite à la description des mœurs thessaliennes (2) : or Tricca était une ville de Thessalie.

Le roman d'Héliodore a joui, de son temps et pendant toute l'époque Byzantine, d'une grande réputation, qu'il n'a pas tout à fait perdue. Il se présente à nous en quelque sorte recommandé par trois grandes autorités : Amyot, qui l'a traduit, Racine, qui, dans son adolescence, en faisait sa lecture favorite, et Boileau, qui met en parallèle le *Télémaque* de Fénélon et l'ouvrage d'Héliodore (3).

(1) *Hist. ecclés.*, t. II, p. 296. C'est un écrivain du quatorzième siècle.

(2) V. livre VII.

(3) *Lettre à Brossette*, 10 novembre 1699.

Il faut avouer qu'Amyot a été mieux inspiré lorsqu'il a traduit Plutarque. Racine s'est laissé séduire par quelques peintures de sentiments : dans la disette de peintures de ce genre où il vivait à Port-Royal, Héliodore avait pour lui son prix. Quant à Boileau, il a peut-être voulu faire plutôt la satire du *Télémaque* que l'éloge de *Théagène et Chariclée*. Boileau pouvait d'ailleurs parler avec estime d'un ouvrage où l'on sent encore le goût grec et le souvenir des bons modèles, à côté de bien des signes qui trahissent la décadence.

Tout d'abord, ce qui frappe à la lecture de ce roman, c'est que c'est un pastiche; et de quelles œuvres? Des poèmes épiques et tragiques de l'antiquité. A chaque page, on trouve des imitations d'Homère et d'Euripide, ses principaux modèles; Coray a tort d'en faire un mérite à Héliodore (1), car un écrivain en prose ne doit pas aller chercher ses modèles parmi les poètes. Héliodore écrit en prose, mais il emprunte le style et quelquefois la langue des poètes : son roman est un des premiers exemples des ouvrages en *prose poétique*, genre faux, que l'on a vu fleurir dans ces dernières années, mais que n'a pu autoriser tout le talent d'un grand écrivain. Peut-être un nouveau Boileau comparera-t-il quelque jour les *Martyrs* à *Théagène et Chariclée*.

Théagène et Chariclée n'est pas seulement un ro-

(1) *Préface* de son édition, p. 35.

man en prose poétique ; c'est presque une épopée en prose, mais une épopée bourgeoise. Comme les poètes épiques, et comme Hérodote leur élève, Héliodore se garde bien de suivre l'ordre des temps : il nous jette au milieu de la vie de ses personnages, nous allions dire de ses héros ; et ce n'est qu'épisodiquement qu'il revient sur les événements qui ont précédé. Son roman est conçu sur le plan de l'*Odyssée*.

Comme le style, comme le plan général, les épisodes sont presque tous des réminiscences de l'ancienne poésie grecque. Héliodore ne s'est guère mis en frais d'imagination : la plupart de ses épisodes lui sont fournis par l'épopée et la tragédie. Il a beau changer les noms, rajeunir les portraits, multiplier les détails, répandre sur toutes les peintures sa couleur un peu molle et terne ; on n'en retrouve pas moins dans l'épisode de Cnémon et Déménète (1) l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte, dans les figures de Pétosiris et de Thyamis celles d'Étéocle et de Polynice (2), dans une situation d'Hydaspe en face de Chariclée (3) celle d'Agamemnon prêt à immoler Iphigénie.

Là ne se bornent pas les emprunts faits par Héliodore à la poésie, surtout à la poésie épique : il faut qu'il lui emprunte même le merveilleux. Les dieux interviennent dans les affaires de Théagène

(1) Livres I et II.

(2) Livre VII.

(3) Livre X.

et de Chariclée. Si encore on sentait partout la foi en cette intervention, l'imagination pourrait à la longue se prêter aux fables d'Héliodore; mais il n'en est rien. La crédulité et le scepticisme se heurtent dans ce roman. Nous entendons à chaque instant parler d'oracles, de songes, d'apparitions, de faits miraculeusement annoncés ou accomplis; et, au milieu de tout ce merveilleux, nous voyons un prêtre d'Égypte, qui, bien qu'intéressé à ce que l'on croie à ces prodiges, nous montre lui-même comment il en impose aux âmes simples par de tels artifices. Calasiris affecte de croire à tels oracles, à tels songes, à telles révélations, et lui-même se plaît à tromper, par des pratiques superstitieuses, la naïveté de Chariclée, de Nausiclès, et même de son collègue, le grand prêtre de Delphes, Chariclès (1). On pourra dire qu'il sait distinguer le vrai et le faux; mais il est imprudent, en telle matière, de provoquer le doute, et c'était de la part d'Héliodore une entreprise téméraire; que celle d'allier en un même ouvrage l'esprit d'Antoine Diogène et celui de Lucien.

Il n'y a pas beaucoup plus de vraisemblance dans les récits que fait Héliodore des événements purement humains, et ceci est un défaut commun à tous les romans grecs qui ont suivi ou précédé de peu celui d'Héliodore. Plus préoccupés d'exciter la sur-

(1) V. livres III et IV.

prise que l'intérêt, ces romanciers chercheront à éveiller la curiosité par des récits d'événements singuliers, bizarres, étrangers à la vie réelle ou ordinaire; il semble que l'invraisemblance soit une des lois du genre qui se produit ou se développe alors dans la littérature grecque. Désireux de frapper l'imagination des lecteurs, qui commençait à se blaser, ils abuseront du pittoresque, et sèmeront partout sur la route de leurs personnages les rocs, les précipices, et surtout les cavernes. Il n'y a pas un de ces romans où ne se trouve quelque aventure de brigands et de pirates; mais ce sont des brigands et des pirates de fantaisie. Voyons ceux d'Héliodore : ils annoncent nos brigands d'opéra-comique, qui sont bien capables de tuer et de voler, mais n'ignorent pas ce qu'on doit aux dames. Deux fois Chariclée se trouve en leur pouvoir : elle est d'abord captive de Trachinus, qui ne songe qu'à l'épouser, et lui donne le temps de se décider (1); une autre fois, elle tombe entre les mains de Thyamis, qui veut aussi l'épouser, mais commence par prendre à témoin les pirates, ses sujets, qu'il s'en remet à sa libre volonté (2).

Le plus grand défaut de *Théagène et Chariclée*, c'est, il faut bien le reconnaître, d'être un peu long. Héliodore a des qualités : il a tracé sagement son plan, il a su varier ses épisodes

(1) V. livre V.

(2) V. livre I.

et les reliait à l'action principale; son style, malgré l'artifice du pastiche qui le dépare, a de l'agrément et de la grâce; mais son livre est un de ceux qu'on estime, et qu'on ne relit guère. Il n'a pas su créer de situations intéressantes, ni de personnages vraiment vivants.

Un mérite qu'on ne saurait contester à ce roman, c'est la moralité. On y sent quelque chose de la sainteté du mariage chrétien, et cela fait croire à un de ses éditeurs (1) qu'Héliodore a composé ce livre étant déjà évêque ou du moins chrétien. Certains développements moraux tournent à l'homélie; en général, cependant, la morale ressort moins des réflexions que du récit; l'auteur montre avec assez d'art les fautes naissant des fautes, et le châtement amené par la perversité même du coupable. C'est ainsi que la luxure pousse Déménète à la vengeance la plus lâche, Arsace à la plus atroce cruauté, et qu'ensuite le remords conduit ces deux femmes au suicide. A tout prendre, l'ouvrage d'Héliodore est encore le meilleur des romans grecs postérieurs au deuxième siècle, si l'on en excepte *Daphnis et Chloé*.

Le mérite de celui-ci n'est pas la moralité. Qu'on le compare avec l'imitation qu'en a faite Bernardin de Saint-Pierre dans *Paul et Virginie*, et l'on verra ce qu'une imagination chaste et pure a pu faire d'un tableau où la volupté allait jusqu'à l'indécence. La

1. V. Coray, *Préface*, p. 24.

fable de *Daphnis et Chloé* est d'une assez grande simplicité, et c'est une qualité qu'on apprécie, surtout lorsqu'on songe à tous les incidents grossièrement dramatiques qui sont accumulés dans les autres romans grecs. L'esprit se repose sur des images plus tranquilles. Pourquoi faut-il qu'on y trouve encore des enlèvements, des pirates? Pourquoi faut-il que l'on voie la nature entière se déchaîner à cause du rapt de Chloé, et qu'au récit des aventures de deux amants se mêlent encore des récits de guerre entre deux villes? Quant au style, il n'est rien moins que simple; il y a longtemps que la naïveté de la traduction d'Amyot a cessé de faire illusion sur l'affectation de l'original. L'auteur était un esprit élégant, distingué, et qui avait un sentiment assez vif de la nature (1), mais l'ouvrage porte les caractères de la décadence. Cette pastorale est moins franche que l'*Eubéenne* de Dion, dont la naïveté est elle-même assez étudiée.

On ne sait rien de l'auteur de *Daphnis et Chloé* : son nom même est ignoré. Comment, en effet, attribuer à un écrivain grec le nom de Longus? Un critique a conjecturé, non sans vraisemblance, que ce nom tout latin est le résultat d'une erreur dans la lecture des manuscrits (2). Il existe sur Achille

1. C'est un mérite que lui reconnaissent MM. Villemain (*Essai sur les romans grecs*) et Humboldt (*Cosmos*, trad., t. II, p. 13).

2. V. Fabricius, *Bibl. gr.*, éd. Harles, t. VIII. — Dans le manuscrit du Mont-Cassin, on lit au titre : *Λεσβικῶν λόγοι* ε. Ou a lu *Λόγγου* au lieu de *Λόγοι*.

Tatius une courte notice de Suidas (1), mais cette notice nous donne peu de détails précis : elle nous apprend seulement qu'après avoir composé les *Amours de Leucippe et de Clitophon*, Achille Tatius se fit chrétien et devint évêque. Si ce renseignement est vrai, il faut avouer qu'un tel livre était une mauvaise préparation à l'épiscopat. Le roman d'Achille Tatius n'est pas aussi bien composé que *Théagène et Chariclée*. C'est une idée assez malheureuse que d'avoir mis le récit dans la bouche du principal personnage, et de lui avoir donné pour auditeur un inconnu, qui n'interrompt pas une fois la narration, parce qu'elle ne l'intéresse en rien. Les caractères sont moins nettement dessinés que dans *Daphnis et Chloé* ; ils sont trop uniformes. L'affectation du style, la recherche des antithèses, la multiplicité des digressions, la proximité dans les analyses de sentiments et de passions, tout cela fait généralement préférer au roman d'Achille Tatius celui de Longus et même celui d'Héliodore (2). Il a cependant sur ce dernier un avantage, c'est qu'il est moins prolix : il rachète une partie de ses défauts par quelque vivacité dans la narration, et par un certain enjouement que l'auteur semble avoir emprunté au commerce des comiques grecs.

(1) *Lexic.*, v. Ἀχιλλ. Τάτιος.

(2) V. Villoison, *Préface* de son édition de Longus ; Coray, *Préface* de son édition d'Héliodore ; M. Villemain, *Essai sur le roman grec*.

Le roman d'*Abrocome et d'Anthia*, ouvrage de Xénophon d'Éphèse, est bien inférieur à la plupart de ceux que nous avons cités jusqu'ici. Le récit est sans agrément, et les aventures sans vraisemblance : le style en est du moins assez simple et naturel ; c'est ce qui a fait croire à un des éditeurs de ce roman (1) que Xénophon d'Éphèse était le plus ancien des romanciers grecs. Cette opinion ne saurait se soutenir ; la composition de l'ouvrage est beaucoup trop compliquée pour appartenir à une époque bien ancienne, et la trivialité du style accuse la décadence de la littérature grecque (2). Nous pensons toutefois que le roman de Xénophon d'Éphèse, comme *Leucippe et Clitophon*, comme *Daphnis et Chloé*, n'est pas ou n'est guère postérieur au cinquième siècle de l'ère chrétienne. Ces trois romans sont des œuvres toutes païennes : l'amour contre nature y tient trop de place (3) pour qu'on les puisse attribuer à une époque où les mœurs avaient été régénérées par le christianisme. Ces ordures, qui déjà n'inspiraient que du dégoût à l'auteur de la *Luciade* (4), comme à l'auteur de *Daphnis et Chloé*, mais dont Achille Tatiüs et Xénophon d'Éphèse ne parlent qu'avec indifférence, disparaîtront tout à fait dans les romans de l'époque

(1) P. Hofmann Peerlkamp.

(2) V. Coray, *Préface* de son édition d'Héliodore.

(3) V. *Daphnis et Chloé*, liv. IV ; *Leucippe et Clitophon*, I, 7 et 11 ; II, 44 et suiv. ; *Abrocome et Anthia*, II, 1 ; III, 2 et 3.

(4) V. l'épisode des quêteurs de Cybèle.

Byzantine : nous n'en trouvons trace ni dans *Chéreas et Callirrhoe*, de Chariton d'Aphrodisias, ni dans *Hysminé et Hysminias*, d'Eumathe Macrembolite, ni dans l'*Histoire d'Apollonius de Tyr*, qui a même le mérite de peindre un amour où le sentiment a plus de part que les sens (1). Nous ne parlons pas des romans de Xénophon de Cypre et de Xénophon d'Antioche, dont il n'est resté que les titres (2), ni des romans en vers de Théodore Prodrome, de Constantin Manassès et de Nicétas Eugénianus, qu'on sait appartenir au douzième et au treizième siècle.

Il y cependant à faire, sur les romans grecs, une remarque générale c'est que, si la surface est souvent impure, le fond est presque toujours moral. L'imagination des romanciers grecs est en général peu chaste, leurs peintures sont fort sensuelles et leurs expressions peu réservées. Mais on sait que les langues anciennes avaient des franchises que la nôtre ne leur envie pas ; et les mœurs grecques, fort heureusement, sont loin d'être en tout point les mœurs françaises. De plus, dans ces ouvrages, on ne parle pas beaucoup de devoir et de vertu, on ne raffine pas sur le sentiment, on

(1) V. ces ouvrages dans les *Erotici graeci* d'Hirschig (coll. Didot). Tous ces romans, sauf l'*Apollonius de Tyr*, ont été traduits en français dans la *Bibliothèque des romans grecs* de Merlin.

(2) Xénophon de Cypre, *Amours de Cynire, Myrrha et Adonis* ; Xénophon d'Antioche, *Babyloniennes* ; V. Suidas ; V. Xénophon.

fait aux sens une part qui choque notre délicatesse moderne ; cependant il se trouve qu'en définitive leurs héros luttent plus que bien d'autres contre leurs passions, se tiennent mieux en garde contre les surprises des sens, et finissent par triompher de bien des séductions. S'ils cèdent à l'amour, c'est par entraînement, c'est par faiblesse, ce n'est jamais par système ; ils font des fautes, mais ils ne se révoltent pas contre les règles. Le type de Lovelace ne s'y trouverait pas, et encore moins celui de Saint-Preux. On n'avait pas encore imaginé de substituer à l'observation du devoir l'ostentation des grands sentiments. Aussi, tandis que les héros des romans modernes, érigeant l'amour en vertu, ne reculent pas toujours devant l'adultère, ceux de la plupart des romans grecs demeurent vierges et purs à travers une foule de périls, et en dépit des obstacles opposés à leur union. Il faut toutefois le reconnaître, la continence dont les romanciers grecs honorent leurs héros, forme un singulier contraste avec le penchant à la volupté qu'ils leur prêtent ; quelque moral que soit leur exemple, l'effet en est détruit par la nudité de certains tableaux ; et ce que l'on ira chercher dans leurs livres, ce ne sont pas des leçons de morale, mais des renseignements sur la vie privée des anciens.

Encore sur ce point éprouvera-t-on quelque mécompte. « Il y a, dit un spirituel écrivain, plus de vérité dans Rabelais que dans Mézèrai. » *Courier*

pouvait parler ainsi à propos de la *Luciade*; mais en ceci, comme en tout le reste, les romans d'Héliodore, d'Achille Tatius et de leurs imitateurs ne valent pas la *Luciade*. Ils seraient d'un prix inestimable pour la peinture des époques qui les a produits, si leurs tableaux étaient moins vagues et plus naturels. Mais la société que représentent les romans grecs est toute factice; les situations où se trouvent placés les personnages sont tout exceptionnelles et bizarres; les sujets ne sont pas assez variés. Qui connaît deux ou trois de ces romans les connaît tous. Qu'on lise *Théagène et Chariclée*, *Leucippe et Clitophon*, *Hysminé et Hysminias*, des œuvres de l'époque Romaine ou de l'époque Byzantine, ce sont toujours deux amants qui ont à lutter contre leur propre passion, contre des séductions étrangères et contre une foule d'épreuves, la séparation, le dénûment, l'esclavage. Qu'on lise *Abrocome et Anthia*, *Chéréas et Callirrhoé*, ce sont deux jeunes époux que la fortune a jetés bien loin l'un de l'autre aussitôt après les avoir unis, et qu'elle ne rejoint qu'après de nombreux assauts livrés à leur courage et à leur vertu.

Les ressorts dramatiques sont encore moins variés que les sujets. Des enlèvements, des voyages lointains, des tempêtes, des naufrages, des morts supposées, des résurrections inattendues, des actes de piraterie et de brigandage, la servitude sous des maîtres dont l'incontinence est à craindre autant

que la cruauté, telles sont pour les romanciers grecs les seules sources de développement. Ajoutez à cela des épisodes plus ou moins heureusement rattachés à l'ensemble, des descriptions le plus souvent oiseuses, d'interminables dialogues ou monologues, ordinairement aussi étudiés que des discours, et qui se ressentent du goût de la *déclamation* alors en vogue, vous avez une idée de tout ce qui entre dans la composition de ces ouvrages. Quant à la peinture du cœur humain, elle y est en général faible et insuffisante : ces romanciers s'attachent plus à l'extérieur de la vie, aux aventures, qu'ils n'étudient le fond du cœur; lorsqu'ils essayent d'y pénétrer, ils ne vont pas bien avant, et c'est surtout l'amour physique qu'ils étudient.

Comment les romans grecs auraient-ils présenté une analyse profonde et vraie du cœur humain? C'était une littérature de rhéteurs, et les rhéteurs n'avaient pas coutume de sonder les mystères du cœur humain; ils s'arrêtaient plus souvent à la surface, et donnaient tous leurs soins aux procédés de la composition et aux artifices du style. Veut-on avoir une idée de l'étroite relation qui existait entre les romans et les exercices en usage dans les écoles de rhétorique? Qu'on ouvre le recueil de *Controverses* de Sénèque le Rhéteur; qu'on examine ces matières de déclamations que donnaient à leurs élèves les Cestius Pius, les Arellius Fuscus et les Porcius Latro. Ce ne sont que situations extraor-

dinaires, invraisemblables, au moins exceptionnelles : il n'est question que de tyrans, de pirates et de cruelles marâtres. Quelques anciens (1) demandaient avec raison si c'était ainsi qu'on croyait préparer de futurs avocats, et quels rapports de tels sujets pouvaient avoir avec les causes ordinairement débattues devant les centumvirs. Ne peut-on pas se demander aussi à quelle source avaient pu être puisées de semblables matières? A cette question, un ingénieux critique répond qu'il y a là un souvenir de quelques-uns des contes qui amusaient l'antiquité (2), et il le prouve en citant une véritable scène de roman extraite d'une déclamation de Silius Bassus (3), et reproduite depuis dans l'*Illustre Bossa* de Scudéry. On pourrait citer plus d'une *controverse* qui devait donner lieu à de semblables développements (4); on retrouve même dans des romans postérieurs le sujet d'une de ces controverses : il s'agit d'une jeune fille enlevée par des pirates, achetée par un *leno*, et qui conserve longtemps son honneur en implorant la pitié des libertins qui venaient la trouver (5). Toutes ces matières n'étaient pas sans doute prises dans les romans; mais toutes avaient retenu du contact de ces compositions un caractère paradoxal et fabuleux.

(1) Pétrone, *Satyric.*, init. ; Quintil., II, 10, 5 ; Juvénal, VII, 168.

(2) Saint-Marc Girardin, *Études de litt. et de mor.*, t. II ; les *Controverses de Sénèque*.

(3) M. Seneca, I, *Controv.*, 1, 6.

(4) *Ibid.*, I, 6, 7 ; II, 10, 15 ; III, 20 ; VI, 6, etc.

(5) M. Seneca, I, 2 ; V. l'*Histoire d'Apollonius de Tyr*, c. xxx-xxxI.

Si les déclamations se ressentaient de l'influence des romans, les romans, de leur côté, ne se ressentaient pas moins de l'influence des déclamations. Parmi ces narrations fabuleuses, il en est peu qui n'empruntent aux exercices scholastiques quelques sources de développements, lettres, éthopées, descriptions, dissertations, déclamations. Il n'y a par exemple qu'à prendre tels discours contradictoires d'Achille Tatius (1) pour avoir de véritables *controverses* dont on pourrait grossir les recueils de *Déclamations* latines ou grecques, et qui ne se distingueraient des autres ni par le sujet, ni par les développements, ni par le goût.

Nous ne terminerons pas cette esquisse de l'histoire des narrations érotiques dans l'antiquité sans dire quelques mots d'un genre qu'on a coutume d'y rattacher; nous voulons parler des recueils de *Lettres fictives*, qui ont quelque rapport avec notre *Roman épistolaire*.

On sait combien de lettres fictives ont été composées dans les écoles; on sait que quelques-unes, mises sous le nom de personnages historiques, sont devenues pour l'histoire les éléments de fréquentes altérations (2). Mais souvent aussi, surtout à l'époque Romaine, les rhéteurs composèrent des lettres de personnages purement imaginaires: c'étaient, sous forme de lettres, de petits romans qui présentaient

(1) VII, 9, 11; VIII, , 10

(2) V. Bentley, *Dissert. on the Epistles of Phalaris*, etc.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

De tous les romans grecs ceux dont il est le plus souvent parlé sont les *Pastorales de Longus* et les *Éthiopiennes d'Héliodore*, que l'on connaît plus généralement sous les noms de *Daphnis et Chloé* et de *Théagène et Chariclée*. Nous les réunissons dans ce volume.

Pour le premier, nous avons pris la traduction d'Amyot, refondue par Paul-Louis Courier sur le manuscrit de Florence, et dont l'éloge n'est plus à faire. Pour le second, à la traduction d'Amyot, par laquelle a débuté dans les lettres le célèbre évêque d'Auxerre, et qui est loin d'avoir le mérite de ses œuvres postérieures, à la traduction plus récente de Montlyard, qui n'est recherchée que pour ses estampes, à celle d'Amsterdam, sans nom d'auteur, souvent réimprimée, mais qui n'est ni exacte, ni élégante, nous avons préféré la traduction de Quenneville, parue au commencement de ce siècle et devenue presque introuvable. C'est celle qui reproduit le mieux les traits, la physionomie et la couleur de l'original. Elle a été revue par un professeur de l'Université, M. Humbert, qui a déjà fait paraître, dans notre collection des chefs-d'œuvre de la littérature grecque, l'*Histoire* d'Hérodote, de la traduction Larcher, et les *Tragédies* d'Eschyle, de la traduction La Porte du Theil. Nous espérons que ce nouveau volume n'aura pas moins de succès que les précédents.

LES
PASTORALES DE LONGUS

DAPHNIS ET CHLOË

LIVRE PREMIER

En l'île de Lesbos, chassant dans un bois consacré aux Nymphes, je vis la plus belle chose que j'aie vue en ma vie, une image peinte, une histoire d'amour. Le parc, de soi-même, était beau ; fleurs n'y manquaient, arbres épais, fraîche fontaine qui nourrissait et les arbres et les fleurs ; mais la peinture, plus plaisante encore que tout le reste, était d'un sujet amoureux et de merveilleux artifice ; tellement que plusieurs, même étrangers, qui en avaient ouï parler, venaient là dévots aux Nymphes, et curieux de voir cette peinture. Femmes s'y voyaient accouchant, autres enveloppant de langes des enfants, des petits poupards exposés à la merci de fortune, bêtes qui les nourrissaient, pâtres qui les enlevaient, jeunes gens unis par amour, des pirates en mer, des ennemis à terre qui couraient le pays, avec bien d'autres choses, et toutes amoureuses, lesquelles je regardai en si grand plaisir, et les trouvai si belles, qu'il me prit envie de les coucher par écrit. Si cherchai quelqu'un qui me les donnât à entendre par le menu ; et ayant le tout entendu, en composai ces quatre livres, que je dédie comme une offrande à Amour et aux Nymphes et à Pan, espérant que le conte en sera agréable à

plusieurs manières de gens ; pour ce qu'il peut servir à guérir le malade, consoler le dolent, remettre en mémoire de ses amours celui qui autrefois aura été amoureux, et instruire celui qui ne l'aura encore point été. Car jamais ne fut rien ni ne sera qui se puisse tenir d'aimer, tant qu'il y aura beauté au monde, et que les yeux regarderont. Nous-mêmes, veuille le Dieu que sages puissions ici parler des autres !

Mitylène est ville de Lesbos, belle et grande, coupée de canaux par l'eau de la mer qui flue dedans et tout à l'entour, ornée de ponts de pierre blanche et polie ; à voir, vous diriez non une ville, mais comme un amas de petites îles. Environ huit ou neuf lieues loin de cette ville de Mitylène, un riche homme avait une terre : plus bel héritage n'était en toute la contrée ; bois remplis de gibier, coteaux revêtus de vignes, champs à porter froment, pâturages pour le bétail, et le tout au long de la marine, où le flot lavait une plage étendue de sable fin.

En cette terre un chevrier nommé Lamon, gardant son troupeau, trouva un petit enfant qu'une de ses chèvres allaitait, et voici la manière comment. Il y avait un hallier fort épais de ronces et d'épines, tout couvert par-dessus de lierre, et au-dessous, la terre feutrée d'herbe menue et délicate, sur laquelle était le petit enfant gisant. Là s'en courait cette chèvre, de sorte que bien souvent on ne savait ce qu'elle devenait, et abandonnant son chevreau, se tenait auprès de l'enfant. Pitié vint à Lamon du chevreau délaissé. Un jour il prend garde par où elle allait, sur le chaud du midi ; la suivant à la trace, il voit comme elle entrait sous le hallier doucement et passait ses pattes tout beau par-dessus l'enfant, peur de lui faire mal ; et l'enfant prenait à belles mains son pis comme si c'eût été mamelle de nourrice. Surpris, ainsi qu'on peut penser, il approche, et trouve que c'était un petit garçon, beau, bien fait, et en plus riche maillot que convenir ne semblait à tel abandon, car il était enveloppé d'un mantelet de pour-

pre avec une agrafe d'or, près de lui était un petit couteau à manche d'ivoire.

Si fut entre deux d'emporter ces enseignes de reconnaissance, sans autrement se soucier de l'enfant; puis ayant honte de ne se montrer du moins aussi humain que sa chèvre, quand la nuit fut venue il prend tout, et les bijoux, et l'enfant, et la chèvre qu'il conduisit à sa femme Myrtaie, laquelle, ébahie, s'écria si à cette heure les chèvres faisaient de petits garçons? et Lamou lui conta tout, comme il l'avait trouvé gisant et la chèvre le nourrissant, et comment il avait eu honte de le laisser périr. Elle fut bien d'avis que vraiment il ne l'avait pas dû faire; et tous deux d'accord de l'élever, ils serrèrent ce qui s'était trouvé quant et lui, disant partout qu'il est à eux, et afin que le nom même sentit mieux son pasteur, l'appelèrent Daphnis.

À quelques deux ans de là, un berger des environs, qui avait nom Dryas, vit une toute pareille chose et trouva semblable aventure. Un antre était en ce canton, qu'on appelait l'antre des Nymphes, grande et grosse roche creuse par le dedans, toute ronde par le dehors, et dedans y avait les figures des Nymphes, taillées de pierre, les pieds sans chaussure, les bras nus jusques aux épaules, les cheveux épars autour du cou, ceintes sur les reins, toutes ayant le visage riant et la contenance telle comme si elles eussent ballé ensemble. Du milieu de la roche et du plus creux de l'antre sourdait une fontaine, dont l'eau qui s'épandait en forme de bassin, nourrissait là au-devant une herbe fraîche et touffue, et s'écoulait à travers le beau pré verdoyant. On voyait attachées au roc force seilles à traire le lait, force flûtes et chalumeaux, offrandes des anciens pasteurs.

En cette caverne une brebis, qui naguère avait agnelé, allait si souvent, que le berger la crut perdue plus d'une fois. La voulant châtier, afin qu'elle demeurât au troupeau, comme devant, à paître avec les autres, il coupe un scion de franc osier, dont il fit un collet en manière de lacs courant, et s'en venait pour l'attraper au creux

du rocher. Mais quand il y fut, il trouva autre chose : il voit la brebis donner son pis à un enfant, avec amour et douceur telles que mère autrement n'eût su faire : et l'enfant, de sa petite bouche belle et nette, pour ce que la brebis lui léchait le visage après qu'était saoul de têter, prenait sans un seul cri puis l'un puis l'autre bout du pis, de grand appétit. Cette enfant était une fille, et avec elle aussi, pour marques à la pouvoir un jour connaître, on avait laissé une coiffe de réseau d'or, des patins dorés et des chaussettes brodées d'or.

Dryas estimant cette rencontre venir expressément des Dieux, et instruit à la pitié par l'exemple de sa brebis, enlève l'enfant dans ses bras, met les bijoux dans son bissac, non sans faire prière aux Nymphes qu'à bon heur pût-il élever leur pauvre petite suppliante ; puis, quand vint l'heure de remener son troupeau au tect, retournant au lieu de sa demeure champêtre, conte à sa femme ce qu'il avait vu, lui montre ce qu'il avait trouvé, disant qu'elle ne ferait que bien si elle voulait de là en avant tenir cet enfant pour sa fille, et comme si elle la nourrissait, sans rien dire de telle aventure. Napé, c'était le nom de la bergère, Napé, de ce moment, fut mère à la petite créature et tant l'aima qu'elle paraissait proprement jalouse de surpasser en cela sa brebis, qui toujours l'allaitait de son pis : et pour mieux faire croire qu'elle fût sienne, lui donna aussi un nom pastoral, la nommant Chloë.

Ces deux enfants en peu de temps devinrent grands, et d'une beauté qui semblait autre que rustique. Et sur le point que l'un fut parvenu à l'âge de quinze ans, et l'autre de deux moins, Lamon et Dryas en une même nuit songèrent tous deux un tel songe. Il leur fut avis que les Nymphes, celles-là même de l'autre où était cette fontaine, et où Dryas avait trouvé la petite fille, livraient Daphnis et Chloë aux mains d'un jeune garçonnet fort vif et beau à merveille, qui avait des ailes aux épaules, portait un petit arc et de petites flèches, et les ayant touchés tous deux d'une même flèche, comman-

daît à l'un paître de là en avant les chèvres, et à l'autre les brebis. Telle vision aux bons pasteurs présageant le sort à venir de leurs nourrissons, bien leur fâchait qu'ils fussent aussi destinés à garder les bêtes. Car jusque-là ils avaient cru que les marques trouvées quant et eux leur promettaient meilleure fortune, et aussi les avaient élevés plus délicatement qu'on ne fait les enfants des bergers, leur faisant apprendre les lettres, et tout le bien et honneur qui se pouvait en un lieu champêtre; se résolurent toutefois d'obéir aux Dieux touchant l'état de ceux qui, par leur providence, avaient été sauvés, et, après avoir communiqué leurs songes ensemble, et sacrifié en la caverne à ce jeune garçonnet qui avait des ailes aux épaules (car ils n'en eussent su dire le nom), les envoyèrent aux champs, leur enseignant toutes choses que bergers doivent savoir; comment il faut faire paître les bêtes avant midi, et comment après que le chaud est passé; à quelle heure convient les mener boire, à quelle heure les ramener au tect; à quoi il est besoin user de la houlette, à quoi de la voix seulement. Eux prirent cette charge avec autant de joie comme si c'eût été quelque grande seigneurie, et aimaient leurs chèvres et brebis trop plus affectueusement que n'est la coutume des bergers; pour ça qu'elle se sentait tenue de la vie à une brebis, et lui de sa part se souvenait qu'une chèvre l'avait nourri.

Or était-il lors environ le commencement du printemps, que toutes fleurs sont en vigueur, celles des bois, celles des prés, et celles des montagnes. Aussi jà commençait à s'ouïr par les champs bourdonnement d'abeilles, gazouillement d'oiseaux, bêlement d'agneaux nouveau-nés. Les troupeaux bondissaient sur les collines, les mouches à miel murmuraient par les prairies, les oiseaux faisaient résonner les buissons de leur chant. Toutes choses adonc faisant bien leur devoir de s'égayer à la saison nouvelle, eux aussi, tendres, jeunes d'âge, se mirent à imiter ce qu'ils entendaient et voyaient. Car entendant chanter les oiseaux, ils chan-

taient ; voyant bondir les agneaux, ils sautaient à l'envi ; et, comme les abeilles, allaient cueillant des fleurs, dont ils jetaient les unes dans leur sein, et des autres arrangeaient des chapelets pour les Nymphes ; et toujours se tenaient ensemble, toute besogne faisaient en commun, paissant leurs troupeaux l'un près de l'autre. Souventefois Daphnis allait faire revenir les brebis de Chloé, qui s'étaient un peu loin écartées du troupeau ; souvent Chloé retenait les chèvres trop hardies voulant monter au plus haut des rochers droits et coupés ; quelquefois l'un tout seul gardait les deux troupeaux, pendant le temps que l'autre vacquait à quelque jeu. Leurs jeux étaient jeux de bergers et d'enfants. Elle, s'en allant dès le matin cueillir quelque part du menu jonc, en faisait une cage à cigale, et cependant ne se souciait aucunement de son troupeau ; lui, d'autre côté, ayant coupé des roseaux, en pertuisait les jointures, puis les collait ensemble avec de la cire molle, et s'apprenait à en jouer bien souvent jusques à la nuit. Quelquefois ils partageaient ensemble leur lait ou leur vin, et de tous vivres qu'ils avaient portés du logis se faisaient part l'un à l'autre. Bref, on eût plutôt vu les brebis dispersées paissant chacune à part, que l'un de l'autre séparés Daphnis et Chloé.

Or, parmi tels jeux enfantins, Amour leur voulut donner du souci. En ces quartiers y avait une louve, laquelle ayant naguère louveté, ravissait des autres troupeaux de la proie à foison, dont elle nourrissait ses louveteaux ; et pour ce, gens assemblés des villages d'alentour faisaient la nuit des fosses d'une brasse de largeur et quatre de profondeur, et la terre qu'ils en tiraient non toute, mais la plupart, l'épandaient au loin ; puis étendant sur l'ouverture des verges longues et grêles, les couvraient en semant par-dessus le demeurant de la terre, afin que la place parût toute plaine et unie comme devant ; en sorte que s'il n'eût passé par-dessus qu'un lièvre en courant, il eût rompu les verges, qui étaient, par manière de dire, plus faibles que brins

de paille, et lors eût-on bien vu que ce n'était point terre ferme, mais une feinte seulement. Ayant fait plusieurs telles fosses en la montagne et en la plaine, ils ne purent prendre la louve, car elle sentit l'embûche; mais furent cause que plusieurs chèvres et brebis périrent, et presque Daphnis lui-même par tel inconvénient.

Deux boucs s'échauffèrent de jalousie à cossier l'un contre l'autre, et si rudement se heurtèrent que la corne fut rompue; de quoi sentant grande douleur celui qui était écorné, se mit en bramant à fuir, et le victorieux à le poursuivre, sans le vouloir laisser en paix. Daphnis fut marri de voir ce bouc mutilé de sa corne; et, se courrouçant à l'autre, qui encore n'était content de l'avoir ainsi laidement accoutré, si prend en son poing sa houlette et s'en court après ce poursuivant. De cette façon le bouc fuyant les coups, et lui le poursuivant en courroux, guère ne regardaient devant eux; et tous deux tombèrent dans un de ces pièges, le bouc le premier et Daphnis après, ce qui l'engarda de se faire du mal, pour ce que le bouc soutint sa chute. Or au fond de cette fosse, il attendait si quelqu'un viendrait point l'en retirer et pleurait. Chloé ayant de loin vu son accident, accourt, et, voyant qu'il était en vie, s'en va vite appeler au secours un bouvier de là auprès. Le bouvier vint: il eût bien voulu avoir une corde à lui tendre, mais ils n'en purent trouver brin. Par quoi Chloé déliant le cordon qui entourait ses cheveux, le donne au bouvier, lequel en dévale un bout à Daphnis, et tenant l'autre avec Chloé, tant firent-ils eux deux en tirant de dessus le bord de la fosse, et lui en s'aidant et grim pant du mieux qu'il pouvait, que finalement ils le mirent hors du piège. Puis retirant par même moyen le bouc, dont les cornes en tombant s'étaient rompues toutes deux (tant le vaincu avait été bien et promptement vengé), ils en firent don au bouvier pour sa récompense, et entre eux convinrent de dire au logis, si on le demandait, que le loup l'avait emporté.

Revenus ensuite à leurs troupeaux, les ayant trouvés qui paissaient tranquillement et en bon ordre, chèvres et brebis, ils s'assirent au pied d'un chêne, et regardèrent si Daphnis était point quelque part blessé. Il n'y avait en tout son corps trace de sang ni mal quelconque, mais bien de la terre et de la boue parmi ses cheveux sur lui. Si résolu de se laver, afin que Lamon et Myrtale ne s'aperçussent de rien. Venant donc avec Chloé à la caverne des Nymphes, il lui donna sa panière et son sayon à garder, et se mit au bord de la fontaine à laver ses cheveux et son corps.

Ses cheveux étaient noirs comme ébène, tombant sur son col bruni par le hâle ; on eût dit que c'était leur ombre qui en obscurcissait la teinte. Chloé le regardait, et lors elle s'avisa que Daphnis était beau ; et comme elle ne l'avait point jusque-là trouvé beau, elle s'imagina que le bain lui donnait cette beauté. Elle lui lava le dos et les épaules, et en le lavant sa peau lui sembla si fine et si douce, que plus d'une fois, sans qu'il en vit rien, elle se toucha elle-même, doutant à part soi qui des deux avait le corps plus délicat. Comme il se faisait tard pour lors, étant déjà le soleil bien bas, ils ramenèrent leurs bêtes aux étables, et de là en avant Chloé n'eut plus autre chose en l'idée que de revoir Daphnis se baigner. Quand ils furent le lendemain de retour au pâturage, Daphnis, assis sous le chêne à son ordinaire, jouait de la flûte et regardait ses chèvres couchées, qui semblaient prendre plaisir à si douce mélodie. Chloé, pareillement assise auprès de lui, voyait paître ses brebis ; mais plus souvent elle avait les yeux sur Daphnis jouant de la flûte, et alors aussi elle le trouvait beau ; et pensant que ce fût la musique qui le faisait paraître ainsi, elle prenait la flûte après lui, pour voir d'être belle comme lui. Enfin, elle voulut qu'il se baignât encore, et pendant qu'il se baignait elle le voyait tout nu, et le voyant elle ne se pouvait tenir de le toucher ; puis le soir, retournant au logis, elle pensait à Daphnis nu, et ce penser-là était commencement d'a-

mour. Bientôt elle n'eut plus souci ni souvenir de rien que de Daphnis, et de rien ne parlait que de lui. Ce qu'elle éprouvait, elle n'eût su dire ce que c'était, simple fille nourrie aux champs, et n'ayant ouï en sa vie le nom seulement d'amour. Son âme était oppressée ; malgré elle bien souvent ses yeux s'emplissaient de larmes. Elle passait les jours sans prendre de nourriture, les nuits sans trouver le sommeil : elle riait et puis pleurait ; elle s'endormait et aussitôt se réveillait en sursaut ; elle pâlisait, et au même instant son visage se colorait de feu. La génisse piquée du taon n'est point si follement agitée. De fois à autre elle tombait en une sorte de rêverie, et toute seulette discourait ainsi : « A cette heure je suis malade, et ne sais quel est mon mal. Je souffre, et n'ai point de blessure. Je m'afflige, et si n'ai perdu pas une de mes brebis. Je brûle, assise sous une ombre si épaisse. Combien de fois les ronces m'ont égratignée ! et je ne pleurais pas. Combien d'abeilles m'ont piquée de leur aiguillon ! et j'en étais bientôt guérie. Il faut donc dire que ce qui m'atteint au cœur cette fois est plus poignant que tout cela. De vrai Daphnis est beau, mais il ne l'est pas seul. Ses joues sont vermeilles, aussi sont les fleurs ; il chante, aussi font les oiseaux ; pourtant quand j'ai vu les fleurs ou entendu les oiseaux, je n'y pense plus après. Ah ! Que ne suis-je sa flûte, pour toucher ses lèvres ! Que ne suis-je son petit chevreau, pour qu'il me prenne dans ses bras ! O méchante fontaine qui l'as rendu si beau, ne peux-tu m'embellir aussi ? O Nymphes ! vous me laissez mourir, moi que vous avez vue naître et vivre ici parmi vous ! Qui après moi vous fera des guirlandes et des bouquets, et qui aura soin de mes pauvres agneaux ? et de toi aussi, ma jolie cigale, que j'ai eu tant de peine à prendre ? Hélas ! que te sert maintenant de chanter au chaud du midi ? Ta voix ne peut plus m'endormir sous les voûtes de ces antres ; Daphnis m'a ravi le sommeil. » Ainsi disait et soupirait la dolente jouvencelle, cherchant en soi-

même que c'était d'amour, dont elle sentait les feux, et si n'en pouvait trouver le nom.

Mais Dorcon, ce bouvier qui avait retiré de la fosse Daphnis et le bouc, jeune gars à qui le premier poil commençait à poindre, étant jà dès cette rencontre féru de l'amour de Chloé, se passionnait de jour en jour plus vivement pour elle, et tenant peu de compte de Daphnis qui lui semblait un enfant, fit dessein de tout tenter, ou par présents, ou par ruse, ou à l'aventure par force, pour avoir contentement, instruit qu'il était, lui, du nom et aussi des œuvres d'amour. Ses présents furent d'abord, à Daphnis une belle flûte ayant ses cannes unies avec du laiton au lieu de cire, à la fillette une peau de faon toute marquetée de taches blanches, pour s'en couvrir les épaules. Puis croyant par de tels dons s'être fait l'ami de l'un et de l'autre, bientôt il négligea Daphnis ; mais à Chloé chaque jour il apportait quelque chose. C'étaient tantôt fromages gras, tantôt fruits en maturité, tantôt chapelets de fleurs nouvelles, ou bien des oiseaux qu'il prenait au nid ; même une fois il donna un gobelet doré sur les bords, et une autre fois un petit veau qu'il lui porta de la montagne. Elle, simple et sans défiance, ignorant que tous ces dons fussent amorce amoureuse, les prenait bien volontiers, et en montrait grand plaisir ; mais son plaisir était moins d'avoir que donner à Daphnis.

Et un jour Daphnis (car si fallait-il qu'il connût aussi la détresse d'amour) prit querelle avec Dorcon. Ils contestaient de leur beauté devant Chloé, qui les jugea, et un baiser de Chloé fut le prix destiné au vainqueur ; là où Dorcon le premier parla : « Moi, dit-il, je suis plus grand que lui. Je garde les bœufs, lui les chèvres ; or autant les bœufs valent mieux que les chèvres, d'autant vaut mieux le bouvier que le chevrier. Je suis blanc comme le lait, blond comme gerbe à la moisson, frais comme la feuillée au printemps. Aussi est-ce ma mère, et non pas quelque bête, qui m'a nourri enfant. Il est petit, lui, chétif, n'ayant de barbe

non plus qu'une femme, le corps noir comme peau de loup. Il vit avec les boucs, ce n'est pas pour sentir bon. Et puis, chevrier, pauvre hère, il n'a pas vaillant tant seulement de quoi nourrir un chien. On dit qu'il a tété une chèvre; je le crois, ma fy, et n'est pas merveille si, nourrisson de bique, il a l'air d'un biquet. »

Ainsi dit Dorcon; et Daphnis : « Oui, une chèvre m'a nourri de même que Jupiter, et je garde les chèvres, et les rends meilleures que ne seront jamais les vaches de celui-ci. Je mène paître les boucs, et si n'ai rien de leur senteur, non plus que Pan, qui toutefois a plus de bouc en soi que d'autre nature. Pour vivre, je me contente de lait, de fromage, de pain bis et de vin clairet, qui sont mets et boissons de pâtres comme nous, et les partageant avec toi, Chloé, il ne me soucie de ce que mangent les riches. Je n'ai point de barbe, ni Bacchus non plus; je suis brun, l'hyacinthe est noire, et si vaut mieux pourtant Bacchus que les Satyres, et préfère-t-on l'hyacinthe au lis. Celui-là est roux comme un renard, blanc comme une fille de la ville, et le voilà tantôt barbu comme un bouc. Si c'est moi que tu baises, Chloé, tu baiseras ma bouche; si c'est lui, tu baiseras ces poils qui lui viennent aux lèvres. Qu'il te souvienne, pastourelle, qu'à toi aussi une brebis t'a donné son lait, et cependant tu es belle. » A ce mot Chloé ne put le laisser achever; mais, en partie pour le plaisir qu'elle eut de s'entendre louer, et aussi que de longtemps elle avait envie de le baiser, sautant en pieds, d'une gentille et toute naïve façon, elle lui donna le prix. Ce fut bien un baiser innocent et sans art; toutefois c'était assez pour enflammer un cœur dans ses jeunes années.

Dorcon se voyant vaincu, s'enfuit dans le bois pour cacher sa honte et son déplaisir, et depuis cherchait autre voie à pouvoir jouir de ses amours. Pour Daphnis, il était comme s'il eût reçu, non pas un baiser de Chloé, mais une piqûre envenimée. Il devint triste en un moment, il soupirait, il frissonnait, le cœur lui battait, il

pâlissait quand il regardait la Chloé, puis tout à coup une rougeur lui couvrait le visage. Pour la première fois alors il admira le blond de ses cheveux, la douceur de ses yeux et la fraîcheur d'un teint plus blanc que la jonchée du lait de ses brebis. On eût dit que de cette heure il commençait à voir, et qu'il avait été aveugle jusque-là. Il ne prenait plus de nourriture que comme pour en goûter, de boisson seulement que pour mouiller ses lèvres. Il était pensif, muet, lui auparavant plus babillard que les cigales ; il restait assis, immobile, lui qui avait accoutumé de sauter plus que ses chevreaux. Son troupeau était oublié ; sa flûte par terre abandonnée ; il baissait la tête comme une fleur qui se penche sur sa tige ; il se consumait, il séchait comme les herbes au temps chaud, n'ayant plus de joie, de babil, fors qu'il parlât à elle ou d'elle. S'il se trouvait seul aucunes fois, il allait devisant en lui-même : « Dea, que me fait donc le baiser de Chloé ? Ses lèvres sont plus tendres que roses, sa bouche plus douce qu'une gauffre à miel, et son baiser est plus amer que la piqure d'une abeille. J'ai bien baisé souvent mes chevreaux ; j'ai baisé de ses agneaux à elle, qui ne faisaient encore que d'être ; et aussi ce petit veau que lui a donné Dorcon ; mais ce baiser ici est tout autre chose. Le poulx m'en bat ; le cœur m'en tressaut ; mon âme en languit, et pourtant je désire la baiser derechef. O mauvaise victoire ! O étrange mal dont je ne saurais dire le nom ! Chloé avait-elle goûté de quelque poison avant que de me baiser ? Mais comment n'en est-elle point morte ? Oh ! comme les arondelles chantent, et ma flûte ne dit mot ! Comme les chevreaux sautent, et je suis assis ! Comme toutes fleurs sont en vigueur, et je n'en fais point de bouquets ni de chapelets ! La violette et le muguet florissent, Daphnis se fane. Dorcon à la fin paraîtra plus beau que moi. » Voilà comment se passionnait le pauvre Daphnis, et les paroles qu'il disait, comme celui qui lors premier expérimentait les étincelles d'amour.

Mais Dorcon, ce gars, ce bouvier amoureux aussi de Chloé, prenant le moment que Dryas plantait un arbre pour soutenir quelque vigne, comme il le connaissait déjà, d'alors que lui Dryas gardait les bêtes aux champs, le vient trouver avec de beaux fromages gras, et d'abord il lui donna ses fromages; puis commençant à entrer en propos par leur ancienne connaissance, fit tant qu'il tomba sur les termes du mariage de Chloé, disant qu'il la veut prendre à femme, lui promet pour lui de beaux présents, comme bouvier ayant de quoi. Il lui voulait donner, dit-il, une couple de bœufs de labour, quatre ruches d'abeilles, cinquante pieds de pommiers, un cuir de bœuf à semeler souliers, et par chacun an un veau tout prêt à sevrer; tellement que, touché de son amitié, alléché par ses promesses, Dryas lui cuida presque accorder le mariage. Mais songeant puis après que la fille était née pour bien plus grand parti, et craignant qu'un jour, si elle venait à être reconnue, et ses parents à savoir que pour la friandise de tels dons il l'eût mariée en si bas lieu, on ne lui en voulût mal de mort, il refusa toutes ses offres, et l'éconduisit en le priant de lui pardonner.

Par ainsi Dorcon se voyant pour la deuxième fois frustré de son espérance, et encore qu'il avait pour néant perdu ses bons fromages gras, délibéra, puisque autrement ne pouvait, la première fois qu'il la trouverait seule à seul, mettre la main sur Chloé. Pour à quoi parvenir, s'étant avisé qu'ils menaient l'un après l'autre boire leurs bêtes, Chloé un jour, Daphnis l'autre, il usa d'une finesse de jeune pâtre qu'il était. Il prend la peau d'un grand loup qu'un sien taureau, en combattant pour la défense des vaches, avait tué avec ses cornes, et se l'étend sur le dos, si bien que les jambes de devant lui couvraient les bras et les mains, celles de derrière lui pendaient sur les cuisses jusqu'aux talons, et la hure le coiffait en la forme même et manière du cabasset d'un homme de guerre. S'étant ainsi fait loup tout au mieux qu'il pouvait, il s'en vient droit à la fontaine, où bu-

vaient chèvres et brebis après qu'elles avaient pâturé. O était cette fontaine en une vallée assez creuse, et toute la place à l'entour pleine de ronces et d'épines, de chardons et bas genévriers, tellement qu'un vrai loup s'y fût bien aisément caché. Dorcon se musse là dedans entre ces épines, attendant l'heure que les bêtes vinssent boire; et avait bonne espérance qu'il effrayerait Chloé sous cette forme de loup, et la saisirait au corps pour en faire à son plaisir.

Tantôt après elle arriva. Elle amenait boire les deux troupeaux, ayant laissé Daphnis coupant de la plus tendre ramée verte pour ses chevreaux après pâture. Les chiens qui leur aidaient à la garde des bêtes suivaient; et comme naturellement ils chassent mettant le nez partout, ils sentirent Dorcon se remuer voulant assaillir la fillette; si se prennent à aboyer, se ruent sur lui comme sur un loup, et l'environnant qu'il n'osait encore, tant il avait de peur, se dresser tout à fait sur ses pieds, mordent en furie la peau de loup, et tiraient à belles dents. Lui, d'abord honteux d'être reconnu, et défendu quelque temps de cette peau qui le couvrait, se tenait tapi contre terre dans le hallier, sans dire mot; mais quand Chloé, apercevant au travers de ces broussailles oreille droite et poil de tête, appela tout épouvantée Daphnis au secours, et que les chiens lui ayant arraché sa peau de loup, commencèrent à le mordre lui-même à bon escient; lors il se prit à crier si haut qu'il put, priant Chloé et Daphnis qui jà était accouru, de lui vouloir être en aide; ce qu'ils firent, et avec leur sifflement accoutumé, eurent incontinent apaisé les chiens; puis amenèrent à la fontaine le malheureux Dorcon, qui avait été mors et aux cuisses et aux épaules, lui lavèrent ses blessures où les dents l'avaient atteint, et puis lui mirent dessus de l'écorce d'orme mâchée, étant tous deux si peu rusés et si peu expérimentés aux hardies entreprises d'amour, qu'ils estimèrent que cette embûche de Dorcon avec sa peau de loup ne fût que jeu seulement; au moyen de quoi ils ne se courroucèrent point à lui,

mais le réconfortèrent et le reconvoquèrent quelque espace de chemin, et le menant par la main : et lui qui avait été en si grand danger de sa personne, et que l'on avait recous de la gueule, non du loup, comme il se dit communément, mais des chiens, s'en alla panser les morsures qu'il avait par tout le corps.

Daphnis et Chloé cependant jusques à nuit close travaillèrent après leurs chèvres et brebis, qui, effrayées de la peau de loup, effarouchées d'ouïr si fort aboyer les chiens, fuyaient les unes à la cime des plus hauts rochers, les autres au plus bas des plages de la mer, toutes au demeurant bien apprises de venir à la voix de leurs pasteurs se ranger au son du flageolet, s'amasser ensemble en oyant seulement battre des mains ; mais la peur leur avait alors fait tout oublier ; et après les avoir suivies à la trace comme des lièvres, et à grand'peine retrouvées, les ramenèrent toutes au tect ; puis s'en allèrent aussi reposer ; là où ils dormirent cette seule nuit de bon sommeil. Car le travail qu'ils avaient pris leur fut un remède pour l'heure au méseise d'amour : mais revenant le jour, ils eurent même passion qu'auparavant, joie à se revoir, peine à se quitter ; ils souffraient, ils voulaient quelque chose, et ne savaient ce qu'ils voulaient. Cela seulement savaient-ils bien, l'un que son mal était venu d'un baiser, l'autre, d'un baigner.

Mais plus encore les enflammait la saison de l'année. Il était jà environ la fin du printemps et commencement de l'été, toutes choses en vigueur ; et déjà montraient les arbres leurs fruits, les blés leurs épis ; et aussi était la voix des cigales plaisante à ouïr, tout gracieux le bêlement des brebis, la richesse des champs admirable à voir, l'air tout embaumé suave à respirer ; les fleuves paraissaient endormis, coulant lentement et sans bruit ; les vents semblaient orgues ou flûtes, tant ils soupiraient doucement à travers les branches des pins. On eût dit que les pommes d'elles-mêmes se laissaient tomber enamourées, que le soleil amant de beauté faisait chacun dépouiller. Daphnis de toutes parts échauffé se jetait

dans les rivières, et tantôt se lavait, tantôt s'ébattait à vouloir saisir les poissons, qui glissant dans l'onde se perdaient sous sa main; et souvent buvait, comme si avec l'eau il eût dû éteindre le feu qui le brûlait. Chloé, après avoir trait toutes ses brebis, et la plupart aussi des chèvres de Daphnis, demeurait longtemps empêchée à faire prendre le lait et à chasser les mouches, qui fort la molestaient, et les chassant la piquaient; cela fait, elle se lavait le visage, et couronnée des plus tendres branchettes de pin, ceinte de la peau de faon, elle emplissait une sébile de vin mêlé avec du lait, pour boire avec Daphnis.

Puis quand ce venait sur le midi, adonc étaient-ils tous deux plus ardemment épris que jamais, pour ce que Chloé, voyant entièrement nue une beauté de tout point accomplie, se fondait et périssait d'amour, considérant qu'il n'y avait en toute sa personne chose quelconque à redire; et lui, la voyant avec cette peau de faon et cette couronne de pin, lui tendre à boire dans sa sébile, pensait voir une des Nymphes mêmes qui étaient dans la caverne; si accourait incontinent, et lui ôtant sa couronne qu'il baisait d'abord, se la mettait sur la tête, et elle, pendant qu'il se baignait tout nu, prenait sa robe et se la vêtit, la baisant aussi premièrement. Tantôt ils s'entre-jettaient des pommes, tantôt ils aornaient leurs têtes et tressaient leurs cheveux l'un à l'autre, disant Chloé que les cheveux de Daphnis ressemblaient aux grains de myrte, pour ce qu'ils étaient noirs, et Daphnis comparant le visage de Chloé à une belle pomme, pour ce qu'il était blanc et vermeil. Aucune fois il lui apprenait à jouer de la flûte; et quand elle commençait à souffler dedans, il la lui ôtait; puis il en parcourait des lèvres tous les tuyaux d'un bout à l'autre, faisant ainsi semblant de lui vouloir montrer où elle avait failli, afin de la baiser à demi, en baisant la flûte aux endroits que quittait sa bouche.

Ainsi comme il était après à en sonner joyeusement sur la chaleur de midi pendant que leurs troupeaux

étaient tapis à l'ombre, Chloé ne se donna de garde qu'elle fût endormie : ce que Daphnis apercevant, pose sa flûte pour à son aise la regarder et contempler n'ayant alors nulle honte, et disait à part soi ces paroles tout bas : « Oh ! comme dorment ses yeux ! Comme sa bouche respire ! Pommes ni aubépines fleuries n'exhalent un air si doux. Je ne l'ose baiser toutefois ; son baiser pique au cœur, et fait devenir fou, comme le miel nouveau. Puis, j'ai peur de l'éveiller. O fâcheuses cigales ! elles ne la laisseront jà dormir, si haut elles crient. Et d'autre côté ces boucquins ici ne cesseront aujourd'hui de s'entre-heurter avec leurs cornes. O loups plus couards que renards, où êtes-vous à cette heure, que vous ne les venez happer ? »

Ainsi qu'il était en ces termes, une cigale poursuivie par une arondelle se vint jeter d'aventure dedans le sein de Chloé ; pourquoi l'arondelle ne la put prendre, ni ne put aussi retenir son vol, qu'elle ne s'abattit jusqu'à toucher de l'aile le visage de Chloé, dont elle s'éveilla en sursaut, et ne sachant que c'était, s'écria bien haut : mais quand elle eut vu l'arondelle voletant encore autour d'elle, et Daphnis riant de sa peur, elle s'assura, et frottait ses yeux qui avaient encore envie de dormir ; et lors la cigale se prend à chanter entre les tetins mêmes de la gente pastourelle, comme si dans cet asile elle lui eût voulu rendre grâce de son salut, dont Chloé, de nouveau surprise, s'écria encore plus fort, et Daphnis de rire ; et usant de cette occasion, il lui mit la main bien avant dans le sein, d'où il retira la gentille cigale, qui ne se pouvait jamais taire, quoiqu'il la tint dans la main. Chloé fut bien aise de la voir, et l'ayant baisée, la remit chantant toujours dans son sein.

Une autre fois ils entendirent du bois prochain un ramier, au roucoulement duquel Chloé ayant pris plaisir, demanda à Daphnis que c'était qu'il disait, et Daphnis lui fit le conte qu'on en fait communément. « Ma mie, dit-il, au temps passé il y avait une fille belle et jolie, en fleur d'âge comme toi. Elle gardait les vaches et

chantait plaisamment ; et, tant ses vaches aimaient son chant ! elle les gouvernait de la voix seulement ; jamais ne donnait coup de houlette ni piqure d'aiguillon ; mais assise à l'ombre de quelque beau pin, la tête couronnée de feuillage, elle chantait Pan et Pitys : dont ses vaches étaient si aises qu'elles ne s'éloignaient point d'elle. Or y avait-il non guère loin de là un jeune garçon qui gardait les bœufs, beau lui-même, chantant bien aussi, lequel écrivait à chanter à l'encontre d'elle, d'un chant plus fort comme étant mâle, et aussi doux, comme étant jeune ; tellement qu'il attire à travers le bocage et emmène avec soi huit des plus belles vaches qu'elle eût en son troupeau. La pauvre adonc déplaisante autant de son troupeau diminué comme d'avoir été vaincue au chanter, demandait aux Dieux d'être oiseau avant que retourner ainsi à la maison. Les Dieux accomplirent son désir, et en firent un oiseau de montagne, qui aime toujours à chanter comme quand elle était fille, et encore aujourd'hui se plaint de sa déconvenue, et va disant qu'elle cherche ses vaches égarées. »

Tels étaient les plaisirs que l'été leur donnait. Mais la saison d'automne venue, au temps que la grappe est pleine, certains corsaires de Tyr s'étant mis sur une flûte du pays de Carie, afin possible qu'on ne pensât que ce fussent barbares, vinrent aborder en cette côte, et descendant à terre armés de corselets et d'épées, pillèrent ce qu'ils purent trouver, comme vin odorant, force grain, miel en rayons, et même emmenèrent quelques bœufs et vaches de Dorcon. Or en courant çà et là, ils rencontrèrent de male aventure Daphnis qui s'allait ébattant le long du rivage de la mer, seul, car Chloé, comme simple fille, crainte des autres pasteurs, qui eussent pu en folâtrant lui faire quelque déplaisir, ne sortait si matin du logis, et ne menait qu'à haute heure paître les brebis de Dryas. En voyant ce jeune garçon grand et beau, et de plus de valeur que ce qu'ils eussent pu davantage ravir par les champs, ne s'amu-

sèrent plus ni à poursuivre les chèvres, ni à chercher à dérober autre chose de ces campagnes, mais l'entraînèrent dans leur flûte, pleurant et ne sachant que faire, sinon qu'il appelait à haute voix Chloé tant qu'il pouvait crier.

Or ne faisaient-ils guère que remonter en leur esquif et mettre les mains aux rames, quand Chloé vint qui apportait une flûte neuve à Daphnis. Mais voyant çà et là les chèvres dispersées, et entendant sa voix, qui l'appelait toujours de plus fort en plus fort, elle jette la flûte, laisse là son troupeau, et s'en va courant vers Dorcon, pour le faire venir au secours. Elle le trouva étendu par terre, tout taillé de grands coups d'épée que lui avaient donnés les brigands, et à peine respirant encore, tant il avait perdu de sang ; mais lorsqu'il entrevit Chloé, le souvenir de son amour le ranimant quelque peu : « Chloé, ma mie, lui dit-il, je m'en vas tout à l'heure mourir. J'ai voulu défendre mes bœufs, ces méchants larrons de corsaires m'ont navré comme tu vois. Mais toi, Chloé, sauve Daphnis ; venge-moi ; fais-les périr. J'ai accoutumé mes vaches à suivre le son de ma flûte, et de si loin qu'elles soient, venir à moi dès qu'elles en entendent l'appel. Prends-la, va au bord de la mer ; joue cet air que j'ai appris à Daphnis et qu'il t'a montré. Au demeurant laisse faire mâ flûte et mes bœufs sur le vaisseau. Je te la donne, cette flûte, de laquelle j'ai gagné le prix contre tant de bergers et bouviers ; et pour cela seulement, je te prie, baise-moi avant que je meure, pleure-moi quand je serai mort, et à tout le moins, lorsque tu verras vacher gardant ses bêtes aux champs, aie souvenance de moi. »

Dorcon achevant ces paroles et recevant d'elle un dernier baiser, laissa sur ses lèvres, avec le baiser, la voix et la vie en même temps. Chloé prit la flûte, la mit à sa bouche, et sonnait si haut qu'elle pouvait, les vaches qui l'entendent reconnaissent aussitôt le son de la flûte et la note de la chanson, et toutes d'une secousse

se jettent en meuglant dans la mer; et comme elles prirent leur élan toutes du même bond, et que par leur chute la mer s'entr'ouvrit, l'esquif renversé, l'eau se renfermant, tout fut submergé. Les gens plongés en la mer revinrent bientôt sur l'eau, mais non pas tous avec même espérance de salut. Car les brigands avaient leurs épées au côté, leurs corselets au dos, leurs bottines à mi-jambe, tandis que Daphnis était tout déchaux, comme celui qui ne menait ses chèvres que dans la plaine, et quasi nu au demeurant; car il faisait encore chaud. Eux donc, après avoir duré quelque temps à nager, furent tirés à fond et noyés par la pesanteur de leurs armes; mais Daphnis eut bientôt quitté si peu de vêtements qu'il portait, et encore se lassait-il à force, n'ayant coutume de nager que dans les rivières. Nécessité toutefois lui montra ce qu'il devait faire. Il se mit entre deux vaches, et se prenant à leurs cornes avec les deux mains, fut par elles porté sans peine quelque, aussi à son aise comme s'il eût conduit un chariot. Car le bœuf nage beaucoup mieux et plus longtemps que ne fait l'homme; et n'est animal au monde qui en cela le surpasse, si ce ne sont oiseaux aquatiques, ou bien encore poissons; tellement que jamais bœuf ni vache ne se noieraient, si la corne de leurs pieds ne s'amollissait dans l'eau, de quoi font foi plusieurs détroits en la mer, qui jusques aujourd'hui sont appelés Bosphores, c'est-à-dire trajet ou passage de bœufs.

Voilà comment se sauva Daphnis, et contre toute espérance échappant deux grands dangers, ne fut ni pris ni noyé. Venu à terre là où était Chloé sur la rive, qui pleurait et riait tout ensemble, il se jette dans ses bras, lui demandant pourquoi elle jouait ainsi de la flûte; et Chloé lui conta tout: qu'elle avait été pour appeler Dorcon, que ses vaches étaient apprises à venir au son de la flûte, qu'il lui avait dit d'en jouer, et qu'il était mort. Seulement oubliat-elle, ou possible ne voulut dire qu'elle l'eût baisé.

Adonc tous deux délibérèrent d'honorer la mémoire de celui qui leur avait fait tant de bien, et s'en allèrent, avec ses parents et amis, ensevelir le corps du malheureux Dorcon, sur lequel ils jetèrent force terre, plantèrent à l'entour des arbres stériles, y pendirent chacun quelque chose de ce qu'il recueillait aux champs, versèrent du lait sur sa tombe, y épreignirent des grappes, y brisèrent des flûtes. On ouït ses vaches mugir et bramer piteusement; on les vit çà et là courir comme bêtes égarées; ce que ces pâtres et bouviers déclarèrent être le deuil que les pauvres bêtes menaient du trépas de leur maître.

Finies en cette manière les obsèques de Dorcon, Chloé conduisit Daphnis à la caverne des Nymphes, où elle le lava, et lors elle-même pour la première fois en présence de Daphnis lava aussi son beau corps blanc et poli, qui n'avait que faire de bain pour paraître beau; puis cueillant ensemble des fleurs que portait la saison, en firent des couronnes aux images des Nymphes, et contre la roche attachèrent la flûte de Dorcon pour offrande. Cela fait, ils retournèrent vers leurs chèvres et brebis, lesquelles ils trouvèrent toutes tapies contre terre, sans paître ni bêler, pour l'ennui et regret qu'elles avaient, ainsi qu'on peut croire, de ne voir plus Daphnis ni Chloé. Mais sitôt qu'elles les aperçurent, et qu'eux se mirent à les appeler comme de coutume et à leur jouer du flageolet, elles se levèrent incontinent, et se prirent les brebis à paître, et les chèvres à sauteler en bêlant, comme pour fêter le retour de leur chevrier.

Mais quoi qu'il y eût, Daphnis ne se pouvait éjouir à bon escient depuis qu'il eut vu Chloé nue, et sa beauté à découvert, qu'il n'avait point encore vue. Il s'en sentait le cœur malade ne plus ne moins que d'un venin qui l'eût en secret consumé. Son souffle aucunes fois était fort et hâté, comme si quelque ennemi l'eût poursuivi prêt à l'atteindre, d'autres fois faible et débile, comme d'un à qui manquent tout à coup la force et l'haleine, et lui semblait le bain de Chloé plus redou-

table que la mer dont il était échappé. Bref, il lui était avis que son âme fût toujours entre les brigands, tant il avait de peine, jeune garçon nourri aux champs, qui ne savait encore que c'est du brigandage d'amour.

LIVRE DEUXIÈME

Étant jà l'automne en sa force et le temps des vendanges venu, chacun aux champs était en besogne à faire ses apprêts : les uns racoutraient les pressoirs, les autres nettoyaient les jarres; ceux-ci émoulaient leurs serpettes, ceux-là se tissaient des paniers; aucuns mettaient à point la meule à pressurer les grappes écrasées; d'autres apprêtaient l'osier sec dont on avait ôté l'écorce à force de le battre, pour en faire flambeaux à tirer le moût pendant la nuit; et à cette cause Daphnis et Chloë, cessant pour quelques jours de mener leurs bêtes aux champs, prêtaient aussi à tels travaux l'œuvre et labeur de leurs mains. Il portait lui la vendange dedans une hotte et la foulait en la cuve, puis aidait à remplir les jarres; elle, d'autre côté, préparait à manger aux vendangeurs, et leur versait du vin de l'année précédente; puis elle se mettait à vendanger aussi les plus basses branches des vignes où elle pouvait avenir. Car les vignes de Lesbos sont basses pour la plupart, au moins non élevées sur arbres fort hauts, et les branches en pendent jusque contre terre, s'étendant çà et là comme lierre, si qu'un enfant hors du maillot, par manière de dire, atteindrait aux grappes.

Et comme la coutume est en telle fête de Bacchus, à la naissance du vin, on avait appelé des champs de là entour bon nombre de femmes pour aider, lesquelles jetaient toutes les yeux sur Daphnis, et en le louant disaient qu'il était aussi beau que Bacchus; et y en eut

une d'elles, plus éveillée que les autres, qui le baisa, dont il fut bien aise, mais non Chloé qui en avait de la jalousie. Les hommes, d'autre part, dans les cuves et pressoirs, jetaient à Chloé plusieurs paroles à la traverse, et en la voyant trépignaient comme des Satyres à la vue de quelque Bacchante, disant que de bon cœur ils deviendraient moutons, pour être menés et gardés par une telle bergère ; à quoi Chloé prenait plaisir, mais Daphnis en avait de l'ennui. Tellement que l'un et l'autre souhaitaient que les vendanges fussent bientôt finies, pour pouvoir retourner aux champs en la manière accoutumée, et, au lieu du bruit et des cris de ces vendangeurs, entendre le son de la flûte ou le bêlement des troupeaux.

En peu de jours tout fut achevé, le raisin cueilli, la vendange foulée, le vin dans les jarres, si qu'il ne fut plus besoin d'en empêcher tant de gens ; au moyen de quoi ils recommencèrent à mener leurs bêtes aux champs comme devant ; et portant aux Nymphes des grappes pendantes encore au sarment pour prémices de la vendange, les vinrent en grande joie honorer et saluer, de quoi faire ils n'avaient par le passé jamais été paresseux. Car et le matin, dès que leurs troupeaux commençaient à paître, ils les venaient d'abord saluer, et le soir retournant de pâture, les allaient derechef adorer ; et jamais n'y allaient qu'ils ne leur portassent quelque offrande, tantôt des fleurs, tantôt des fruits, une fois de la ramée verte, et une autre fois quelque libation de lait ; dont puis après ils reçurent des déesses bien ample récompense. Mais pour lors ils folâtraient comme deux jeunes levrans : ils sautaient, ils flûtaient ensemble, ils chantaient, luttèrent bras à bras l'un contre l'autre, à l'envie de leurs béliers et bouquins.

Et ainsi comme ils s'ébattaient, survint un vieillard portant grosse cape de poil de chèvre, des sabots en ses pieds, panetière à son col, vieille aussi la panetière. Se séant auprès d'eux il se prit à leur dire : « Le bonhomme Philétas, enfants, c'est moi, qui jadis ai

chanté maintes chansons à ces Nymphes, maintes fois ai joué de la flûte à ce dieu Pan que voici; grand troupeau de bœufs gouvernais avec la seule musique, et m'en viens vers vous à cette heure, vous déclarer ce que j'ai vu, et annoncer ce que j'ai ouï.

« Un jardin est à moi, ouvrage de mes mains, que j'ai planté moi-même, affilié, accoutré depuis le temps que, pour ma vieillesse, je ne mène plus les bêtes aux champs. Toujours y a dans ce jardin tout ce qu'on y saurait souhaiter selon la saison; au printemps des roses, des lis, des violettes simples et doubles; en été du pavot, des poires, des pommes de plusieurs espèces; maintenant qu'il est automne, du raisin, des figues, des grenades, des myrtes verts; et y viennent chaque matin à grandes volées toutes sortes d'oiseaux, les uns pour y trouver à repaître, les autres pour y chanter; car il est à couvert d'ombrage, arrosé de trois fontaines, et si épais planté d'arbres, que qui ôterait la muraille qui le clôt, on dirait à le voir que ce serait un bois.

« Aujourd'hui environ midi, j'y ai vu un jeune garçonnet sous mes myrtes et grenadiers, qui tenait en ses mains des grenades et des grains de myrte, blanc comme lait, rouge comme feu, poli et net comme ne venant que d'être lavé. Il était nu, il était seul, et se jouait à cueillir de mes fruits comme si le verger eût été sien. Si m'en suis couru pour le tenir, crainte, comme il était frétilant et remuant, qu'il ne me rompît quelque arbuste; mais il m'est légèrement échappé des mains, tantôt se coulant entre les rosiers, tantôt se cachant sous les pavots, comme ferait un petit perdreau. J'ai autrefois eu bien affaire à courir après quelques chevreaux de lait, et souvent ai travaillé voulant attraper de jeunes veaux qui sautaient autour de leur mère; mais ceci est tout autre chose, et n'est pas possible au monde de le prendre. Par quoi me trouvant bientôt las, comme vieux et ancien que je suis, et m'appuyant sur mon bâton, en prenant garde qu'il ne

s'enfuit, je lui ai demandé à qui il était de nos voisins, et à quelle occasion il venait ainsi cueillir les fruits du jardin d'autrui. Il ne m'a rien répondu; mais s'approchant de moi, s'est pris à me sourire fort délicatement, en me jetant des grains de myrte, ce qui m'a, ne sais comment, amolli et attendri le cœur, de sorte que je n'ai plus su me courroucer à lui. Si l'ai prié de s'en venir à moi sans rien craindre, jurant par mes myrtes que je le laisserais aller quand il voudrait, avec des pommes et des grenades que je lui donnerais, et lui souffrirais prendre des fruits de mes arbres, et cueillir de mes fleurs autant comme il voudrait, pourvu qu'il me donnât un baiser seulement.

« Et adonc se prenant à rire avec une chère gaie, et bonne et gentille grâce, m'a jeté une voix si aimable et si douce, que ni l'arondelle, ni le rossignol, ni le cygne, fût-il aussi vieux comme je suis, n'en saurait jeter de pareille, disant : « Quant à moi, Philétas, ce ne
« me serait point de peine de te baiser; car j'aime plus
« être baisé que tu ne désires toi retourner en ta jeu-
« nesse; mais garde que ce que tu me demandes ne soit
« un don mal séant et peu convenable à ton âge, pour
« ce que ta vieillesse ne t'exemptera point de me vouloir
« poursuivre, quand tu m'auras une fois baisé; et n'y a
« aigle, ni faucon, ni autre oiseau de proie, tant ait-il
« l'aile vite et légère, qui me pût atteindre. Je ne suis
« point enfant, combien que j'en aie l'apparence; mais
« suis plus ancien que Saturne, plus ancien même que
« tout le temps. Je te connais dès lors qu'étant en la
« fleur de ton âge, tu gardais en ce prochain pâtis un si
« beau et gras troupeau de vaches, et étais près de toi,
« quand tu jouais de la flûte sous ces hêtres, amoureux
« d'Amaryllide. Mais tu ne me voyais pas, encore que je
« fusse avec ton amie, laquelle je t'ai enfin donnée, et
« tu en as eu de beaux enfants, qui maintenant sont bons
« laboureurs et bouviers; et pour le présent je gouverne
« Daphnis et Chloé; et après que je les ai le matin mis
« ensemble, je m'en viens en ton verger, là où je prends

« plaisir aux arbres et aux fleurs, et me lave en ces fontaines; qui est la cause que toutes les plantes et les fleurs de ton jardin sont si belles à voir, pour ce que mon bain les arrose. Regarde si tu verras pas une branche d'arbre rompue, ton fruit aucunement abattu ou gâté, aucun pied d'herbe ou de fleur foulé, ni jamais tes fontaines troublées; et te répute bien heureux de ce que toi seul entre les hommes, dans ta vieillesse, tu es encore bien voulu de cet enfant. »

« Cela dit, il s'est enlevé sur les myrtes, ne plus ne moins que ferait un petit rossignol, et sautellant de branche en branche par entre les feuilles, est enfin monté jusques à la cime. J'ai vu ses petites ailes, son petit arc et ses flèches en écharpe sur ses épaules, puis ai été tout ébahi que je n'ai plus vu ni ses flèches ni lui. Or, si je n'ai pour néant vécu tant d'années, et diminué de sens en avançant d'âge, mes enfants, je vous assure que vous êtes tous deux dévoués à l'Amour, et qu'Amour a soin de vous. »

Ils furent aussi aises d'ouïr ce propos comme si on leur eût conté quelque belle et plaisante fable. Si lui demandèrent que c'était d'amour; s'il était oiseau ou enfant, et quel pouvoir il avait. Adonc Philétas se prit derechef à leur dire : « Amour est un Dieu, mes enfants. Il est jeune, beau, a des ailes; pourquoi il se plaît avec la jeunesse, cherche la beauté et ravit les âmes, ayant plus de pouvoir que Jupiter même. Il règne sur les astres, sur les éléments, gouverne le monde, et conduit les autres Dieux comme vous avec la houlette menez vos chèvres et brebis. Les fleurs sont ouvrage d'Amour; les plantes et les arbres sont de sa facture; c'est par lui que les rivières coulent, et que les vents soufflent. J'ai vu les taureaux amoureux; ils mugissaient ne plus ne moins que si le taon les eût piqués; j'ai vu le bouquin aimer sa chèvre, et il la suivait partout. Moi-même j'ai été jeune, et j'aimais Amaryllide; mais lors il ne me souvenait de manger ni de boire, ni ne prenais aucun repos; mon âme souffrait; mon

cœur palpitait; mon corps tressaillait; je pleurais, je criais comme qui m'eût battu : je ne parlais non plus que si j'eusse été mort; je me jetais dans les rivières comme si un feu m'eût brûlé; j'invoquais Pan, qui fut aussi blessé de l'amour de Pitys; je remerciais Écho, qui appelait Amaryllide après moi, et de dépit rompais ma flûte de ce qu'elle savait bien mener mes vaches, et ne me pouvait faire venir mon Amaryllide. Car il n'est remède, ni breuvage quelconque, ni charme, ni chant, ni paroles qui guérissent le mal d'amour, sinon le baiser, embrasser, coucher ensemble nue à nu. »

Philétas, après les avoir ainsi enseignés, se départit d'avec eux, emportant pour son loyer quelques fromages et un chevreau daguet, qu'ils lui donnèrent. Mais quand il s'en fut allé, eux demeurés tout seuls et ayant alors pour la première fois entendu le nom d'amour, se trouvèrent en plus grande détresse qu'auparavant, et retournés en leur maison, passèrent la nuit à comparer ce qu'ils sentaient en eux-mêmes avec les paroles du vieillard : « Les amants souffrent, nous souffrons ; ils ne font compte de boire ni de manger, aussi peu en faisons-nous ; ils ne peuvent dormir, ni nous clore la paupière ; il leur est avis qu'ils brûlent, nous avons le feu au dedans de nous ; ils désirent s'entrevoir, las ! pour autre chose ne prions que le jour revienne bientôt. C'est cela sans point de doute qu'on appelle amour ; tous deux sommes enamourés, et si ne le savions pas. Mais si c'est amour ce que nous sentons, je suis aimé ; que me manque-t-il donc ? Et pourquoi sommes-nous ainsi mal à notre aise ? A quoi faire nous entre-cherchons-nous ? Philétas nous dit vrai ; ce jeune garçonnet qu'il a vu en son jardin, c'est lui-même qui jadis apparut à nos pères et leur dit en songe qu'ils nous envoyassent garder les bêtes aux champs. Comment le pourra-t-on prendre ? Il est petit et s'enfuira ; de lui échapper n'est possible, car il a des ailes et nous atteindra.

Faut-il avoir recours aux Nymphes ? Pan n'aida de rien Philétas quand il aimait Amaryllide. Essayons les remèdes qu'il a dits, baiser, accoler, coucher nue à nu. Vrai est qu'il fait froid, mais nous l'endurerons. » Ainsi leur était la nuit une seconde école en laquelle ils recordaient les enseignements de Philétas.

Le lendemain au point du jour ils menèrent leurs bêtes aux champs, s'entre-baisèrent l'un l'autre aussitôt qu'ils se virent, ce qu'ils n'avaient oncques fait encore, et croisant leurs bras s'accolèrent; mais le dernier remède..... ils n'osaient se dépouiller et coucher nus. Aussi eût-ce été trop hardiment fait, non pas seulement à une jeune bergère telle qu'était Chloé, mais même à lui chevrier. Ils ne purent donc la nuit suivante reposer non plus que l'autre, et n'eurent ailleurs la pensée qu'à remémorer ce qu'ils avaient fait, et regretter ce qu'ils avaient omis à faire, disant ainsi en eux-mêmes : « Nous nous sommes baisés, et de rien ne nous a servi; nous nous sommes l'un l'autre accolés, et rien ne nous en est amendé. Il faut donc dire que coucher ensemble est le vrai remède d'amour; il le faut donc essayer aussi. Car pour sûr il y doit avoir quelque chose plus qu'au baiser. »

Après semblables pensers, leurs songes, ainsi qu'on peut croire, furent d'amour et de baisers, et ce qu'ils n'avaient point fait le jour, ils le faisaient lors en songeant, couchés nue à nu. Dès le fin matin donc ils se lèvent plus épris encore que devant, et chassant avec le sifflet leurs bêtes aux champs, leur tardait qu'ils ne se trouvaient pour répéter leurs baisers, et de si loin qu'ils se virent, coururent en souriant l'un vers l'autre, puis s'entre-baisèrent, puis s'entre-accolèrent; mais le troisième point ne pouvait venir; car Daphnis n'osait en parler, ni ne voulait Chloé commencer, jusqu'à ce que l'aventure les conduisit à ce faire en cette manière.

Ils étaient sous le chêne assis l'un près de l'autre, et

ayant goûté du plaisir de baiser, ne se pouvaient saouler de cette volupté. L'embrassement suivait quant et quant pour baiser plus serré, et en ce point comme Daphnis tira sa prise un peu trop fort, Chloé sans y penser se coucha sur un côté, et Daphnis en suivant la bouche de Chloé pour ne perdre l'aise de baiser, se laissa de même tomber sur le côté, et reconnaissant tous deux en cette contenance la forme de leur songe, longtemps demeurèrent couchés de la sorte, se tenant bras à bras aussi étroitement comme s'ils eussent été liés ensemble, sans y chercher rien davantage : mais pensant que ce fût le dernier point de jouissance amoureuse, consumèrent en ces vaines étreintes la plus grande partie du jour, tant que le soir les y trouva ; et lors en maudissant la nuit, ils se séparèrent et ramenèrent leurs troupeaux au tect. Et peut-être enfin eussent-ils fait quelque chose à bon escient, n'eût-il été un tel tumulte qui survint en la contrée.

Des jeunes gens riches de Méthymne voulant passer joyeusement le temps des vendanges et s'aller ébattre quelque peu au loin, tirèrent un bateau en mer, mirent leurs valets à la rame, et s'en vinrent dans les parages du territoire de Mitylène, pour ce qu'il y a partout bons abris pour se retirer, belle plage pour se baigner, et est bordée de beaux édifices, avec jardins, parcs et bois que les uns nature a produits, les autres la main de l'homme. En voyageant ainsi au long de la côte, et descendant ci et là, où désir leur en prenait, ils ne faisaient mal quelconque ni déplaisir à personne, mais s'ébattaient entre eux à divers passe-temps. Tantôt avec des hameçons attachés d'un brin de fil au bout de quelque long roseau, ils pêchaient, de dessus un écueil jeté fort avant en la mer, des poissons qui hantent autour des rochers, tantôt prenaient avec leurs chiens et leurs filets les lièvres qui fuyaient des vignes pour le bruit des vendangeurs ; ou bien ils tendaient aux oiseaux, trouvant temps et lieu favorables, et avec des lacs courants prenaient des oies sauvages, des albrans, des outardes

et autre tel gibier de plaine, dont ils avaient, outre le plaisir, de quoi fournir à leurs repas. S'il leur fallait quelque chose plus, ils l'achetaient au prochain village, payant le prix et au delà. Il ne leur fallait que le pain et le vin, et le logis aussi, car ils ne trouvaient pas qu'il fût sûr, étant la saison de l'automne, de coucher en mer, et, à cette cause, ils tiraient la nuit leur bateau à terre, peur de la tourmente pendant qu'ils dormaient.

Mais quelque paysan de là autour ayant affaire d'une corde dont on suspend la meule à presser le raisin, étant la sienne par aventure usée ou rompue, s'en vint de nuit au bord de la mer, et trouvant le bateau sans garde, délia la corde qui le liait, l'emporta en son logis, et s'en servit à son besoin. Le matin ces jeunes gens cherchèrent partout leur corde ; mais nul ne confessait l'avoir prise : par quoi, après qu'ils eurent un peu querrellé avec leurs hôtes, ils tirèrent outre, et ayant fait environ deux lieues, vinrent aborder à ces champs où se tenaient Daphnis et Chloé, pour ce qu'il y avait, ce leur sembla, belle plaine à courir le lièvre. Or n'avaient-ils plus de corde pour attacher leur bateau, et à cette cause prirent du franc osier vert, le plus long qu'ils purent finer, le tordirent et en firent une hart, dont ils lièrent leur bateau à terre, puis lâchant leurs chiens, se mirent à chasser et tendirent leurs toiles aux passages qu'ils trouvèrent plus à propos. Ces chiens en courant çà et là, et aboyant, effrayèrent les chèvres de Daphnis, lesquelles abandonnèrent incontinent les coteaux, et s'enfuirent vers la marine, là où ne trouvant rien à brouter parmi le sable, aucunes plus hardies que les autres s'approchèrent du bateau, et rongèrent la hart d'osier vert dont il était attaché.

La mer était un peu émue d'un vent de terre qui se levait ; le bateau une fois délié, les vagues le poussèrent, l'éloignèrent du bord et le portèrent en mer ; de quoi les chasseurs s'étant aperçus, les uns accoururent au rivage, les autres rappelèrent leurs chiens, et tous ensemble menaient tel bruit que les gens de là autour,

pâtres, vigneron, laboureurs, les entendant, vinrent de toutes parts ; mais ils n'y purent que faire. Car le vent fraîchissant toujours de plus en plus, mena la barque au gré du flot si raide et si loin, qu'elle fut tantôt hors de vue.

Par quoi ces jeunes gens dolents outre mesure, perdant leur bateau, biens et tout, cherchèrent le chevrier qui devait garder les chèvres, et trouvant là Daphnis parmi les regardants, en chaude colère commencèrent à le battre et à le vouloir dépouiller ; même y en eut un d'entre eux qui détacha la laisse dont il menait son chien, et prit les deux mains à Daphnis pour les lui lier derrière le dos. Lui, comme ils le battaient, criait, implorait l'aide d'un chacun, mais sur tous appelait à son secours Lamon et Dryas, lesquels accourus, tous deux verts vieillards, ayant les mains rudes, endurcies du labeur des champs, prirent très bien sa défense contre les jeunes Méthymniens, en leur remontrant qu'il fallait entendre du moins ce garçon, pour voir s'il avait tort, et que chacun dit ses raisons. Ceux de Méthymne le voulurent, et d'un commun accord on élut pour arbitre le bouvier Philéas, à cause que c'était le plus ancien qui se trouvât là présent, et qu'entre ceux de son village, il avait le bruit d'être homme de grande foi et loyauté. Adonc les jeunes gens prenant la parole, firent en termes courts et clairs leur plainte de telle sorte, devant le juge bouvier :

« Nous étions descendus en ces champs pour chasser, et avions attaché notre barque au rivage avec une hart d'osier vert, puis nous nous étions mis en quête avec nos chiens, et cependant les chèvres de celui-ci sont venues, ont mangé l'osier dont notre bateau était attaché, et par ainsi l'ont détaché. Vous-mêmes l'avez pu voir emporté en pleine mer. Et ce qu'il y a dedans perdu pour nous, combien pensez-vous qu'il vaille ? Combien d'habits et d'équipages ! Combien de beaux harnais pour nos chiens ! et de l'argent plus qu'il n'en faudrait pour acheter tous ces champs ! En récompense

de quoi, nous voulons enmener ce méchant chevrier-ci, lequel entend si mal le métier dont il se mêle, que de hanter avec ses chèvres au long des plages de la mer, comme s'il était marinier. »

Voilà ce que dirent les Méthymniens. Daphnis était tout moulu des coups qu'il avait reçus; mais voyant Chloë présente, il ne s'étonna de rien et leur répondit franchement : « Je garde bien mes chèvres, et n'y a personne en tout le village qui se soit jamais plaint que pas une d'elles ait rien brouté en son jardin, ni rompu ou gâté un bourgeon dans sa vigne. Mais ceux-ci eux-mêmes sont mauvais chasseurs, et ont des chiens mal appris, qui ne font que courir çà et là, et aboyer tant et si fort, qu'ils ont effarouché mes chèvres, et les ont chassées de la plaine et de la montagne vers la mer, comme eussent pu faire des loups. Or à présent elles ont mangé quelque osier; pouvaient-elles emmi ces sables brouter le thym ou le serpolet? Leur bateau est péri en mer; qu'ils s'en prennent à la tourmente; mes chèvres n'en sont pas cause. Voire mais il y avait dedans tant de biens, des habits, de l'argent? Et qui serait si sot de croire qu'un bateau portant tout cela, n'eût pour l'attacher qu'une hart d'osier? »

En disant ces paroles il se prit à pleurer, et fit grande pitié à tous les assistants; tellement que Philéas, qui devait donner sa sentence, jura le Dieu Pan et les Nymphes que Daphnis n'avait point de tort, ni ses chèvres non plus, et que la faute, si faute y avait, était aux vents et à la mer, desquels il n'était pas juge pour la leur faire réparer. Ce néanmoins le bon Philéas ne sut si bien dire que les Méthymniens s'en contentassent; mais derechef en grande fureur prirent Daphnis, et le voulaient lier pour l'emmener, n'eût été que les paysans, de ce mutinés, se ruèrent, en criant, sur eux, comme une volée d'étourneaux, et leur ôtèrent des mains Daphnis, qui se défendait bien aussi et à son tour les chargeait. Si qu'à grands coups de pierres et de bâton, ils chassèrent les

Méthymniens, et ne cessèrent de les poursuivre, qu'ils ne les eussent menés battant hors de leur territoire. Daphnis et Chloé restés seuls, elle eut tout loisir de le conduire en la caverne des Nymphes, où elle lui lava le visage tout souillé du sang qui lui était coulé du nez ; puis tirant de sa panetière un peu de fromage et du tourteau, elle lui en fit manger, et qui plus le conforta, lui donna de sa tendre bouche un baiser plus doux que miel.

Ainsi échappa Daphnis de ce danger : mais la chose n'en demeura pas là. Car ces jeunes gens de Méthymne, retournés chez eux à pied, au lieu qu'ils étaient venus en un beau bateau ; blessés et mal menés, au lieu qu'ils étaient partis gais et bien délibérés, firent assembler le conseil de la ville, auquel ils requirent, en habits et contenance de suppliants, être vengés de l'outrage qu'ils avaient souffert, ne disant de vrai pas un mot, de peur que, s'ils eussent conté le fait comme il était allé, on ne se fût moqué d'eux de s'être ainsi laissé battre par des paysans, mais accusant hautement les Mityléniens de les avoir pillés, et pris leur bateau sans autre forme de procès, comme en guerre ouverte.

Ceux de Méthymne ajoutèrent aisément foi à leur dire, pour autant mèmement qu'ils les voyaient blessés ; et quant et quant estimant chose juste et raisonnable de venger un tel outrage fait aux enfants des plus nobles maisons de leur ville, décernèrent sur-le-champ la guerre contre les Mityléniens, sans leur envoyer ni héraut ni déclaration, et commandèrent à leur capitaine qu'il mît promptement en mer dix galères pour aller faire du pis qu'il pourrait en toute leur côte. Ils pensèrent que ce ne serait pas sûrement ni sagement fait de hasarder plus grosse flotte à l'approche de l'hiver.

Le capitaine, dès le lendemain, eut dressé son équipage, et usant pour moins d'embarras de ses soldats mêmes au lieu de rameurs, alla fourrager toutes les terres des Mityléniens qui étaient voisines de la mer, là où il prit force bétail, force grain, vin en quantité, pour ce qu'il n'y avait guère que vendanges étaient faites, et

grand nombre de prisonniers, gens qui travaillaient à ces champs ; et aussi s'en vint débarquer où gardaient leurs bêtes Daphnis et Chloé, courut le pays, ravit et pilla tout ce qu'il y trouva. Daphnis pour lors n'était pas avec son troupeau ; il était dans le bois à cueillir de la ramée verte pour donner l'hiver aux chevreaux, et, voyant du haut des arbres les ennemis dans la plaine, se cacha au creux d'un vieux chêne. Chloé, qui était demeurée avec les troupeaux, se cuida sauver de vitesse, et se jeta comme en un asile dans l'ancre des Nymphes, poursuivie jusqu'au lieu même, et là, pria au nom des Nymphes ces soldats de ne vouloir faire déplaisir ni à elle ni à ses bêtes ; mais en vain. Car les gens de Méthymne, après avoir fait plusieurs vilénies et moqueries aux images des Nymphes, l'emmenèrent elle et ses bêtes, en la chassant devant eux à coups de houssine comme une chèvre ou une brebis, et voyant qu'ils avaient déjà plein leurs vaisseaux de toute sorte de butin, ne voulurent plus tirer outre, mais reprirent la route de leurs maisons, craignant l'hiver et les ennemis.

Ainsi s'en allaient les Méthymniens à force de rames, faisant peu de chemin ; car le temps fut si calme, qu'il ne tirait ni vent ni haleine quelconque ; et Daphnis, sorti de son creux, après que tout ce bruit fut passé, s'en vint dans la plaine où leurs bêtes avaient coutume de pâturer, et, n'y voyant plus ni ses chèvres, ni les brebis, ni Chloé, mais seulement les champs tout seuls, et la flûte de laquelle Chloé se saoulait ébattre jetée là, se prit à crier et pleurer, et, en soupirant amèrement, s'en courait tantôt sous le fouteau à l'ombre duquel ils avaient accoutumé de se seoir, tantôt au rivage de la mer, pour voir s'il la trouverait point, et tantôt dans l'ancre des Nymphes où il l'avait vue fuir, et là, se jetant par terre devant leurs images, se plaignait à elles, disant qu'elles lui avaient bien failli au besoin. « Chloé, disait-il, vient d'être arrachée de vos autels, et vous avez bien eu le cœur de le voir et l'endurer ! elle qui vous

a fait tant de beaux chapelets de fleurs ! elle qui vous offrait toujours du premier lait ! elle qui vous a donné ce flageolet même que je vois ici pendu ! Jamais loup ne me ravit une seule de mes chèvres, et mes ennemis m'ont maintenant ravi le troupeau entier et ma compagne bergère aussi. Mes chèvres, ils les tueront et écorcheront incontinent ; les brebis, ils en feront des sacrifices aux Dieux, et Chloé demeurera en quelque ville loin de moi. Comment oserai-je à cette heure m'en aller devers mon père et ma mère, sans mes chèvres, sans Chloé, pour être désormais misérable manœuvre, car il n'y a plus chez nous de bêtes que je puisse garder. Mais non, je ne bougerai d'ici, attendant la mort ou d'autres ennemis qui m'emmèneront aussi. Hélas ! Chloé, es-tu en même peine que moi ? te souvient-il de ces champs ? as-tu point de regret aux Nymphes et à moi ? ou si te réconfortent nos brebis et nos chèvres prisonnières avec toi ? »

Comme il achevait ces paroles, le cœur gros de chagrin, de pleurs, le voilà pris d'un profond somme, et lui apparaissent les trois Nymphes, en guise de belles et grandes femmes, demi-nues, les pieds sans chaussure, les cheveux épars, en tout semblables aux images. Si lui fut avis, dès l'abord, qu'elles avaient pitié de lui ; puis d'elles trois la plus âgée lui dit en le reconfortant : « Ne te plains point de nous, Daphnis ; nous avons plus de souci de Chloé que tu n'as toi-même. Nous en primes pitié dès lors qu'elle venait de naître, et, abandonnée en cet antre, l'avons fait élever et nourrir. Car, afin que tu le saches, rien n'a de commun Chloé avec Dryas et ses brebis, ni toi non plus avec Lamon. Et, quant à ce qui est d'elle, nous y avons déjà pourvu. Elle n'ira point prisonnière avec ces soldats à Méthymne, ni ne fera partie de leur butin. Pan, qui est là sous ce pin, et que vous n'honorez jamais seulement de quelques fleurettes, c'est lui que nous avons prié de vouloir secourir Chloé, parce qu'il fréquente volontiers entre gens de guerre, et lui-même a conduit des guerres, quit-

tant le repos des champs. Il marche dès cette heure, dangereux ennemi, contre ceux de Méthymne. Pourtant ne t'afflige point, mais te lève et t'en va consoler Lamon et Myrtale, qui sont jetés à terre comme toi, croyant que tu aies été pris et emmené sur les vaisseaux. Demain reviendra ta Chloé avec vos brebis et vos chèvres; et si les garderez encore et jouerez de la flûte ensemble. Au demeurant, Amour aura soin de vous. »

Daphnis ayant ouï et vu telles choses, s'éveilla soudain en sursaut, et pleurant autant de joie que de tristesse, adora les Nymphes, prosterné devant leurs images, et leur promit, si Chloé retournait à sauveté, de leur sacrifier la plus grasse de ses chèvres; et, courant au pin sous lequel était le dieu Pan, représenté avec les pieds d'un bouc, deux cornes en la tête, qui d'une main tenait sa flûte, et de l'autre arrêta un bouquin, l'adora aussi, et le pria qu'il lui plût faire promptement revenir Chloé, lui promettant semblablement de lui sacrifier un bouc; et jusqu'au soir environ le soleil couchant, à peine cessa-t-il ses larmes et ses vœux pour le retour de Chloé. Enfin, ramassant sa feuillée, il s'en retourna au logis, où il ôta de grand émoi Lamon et Myrtale, et les remplit de liesse, puis mangea un petit, et s'en alla dormir; mais ce ne fut pas sans pleurer, ni sans faire prières aux Nymphes qu'elles lui apparussent encore, et que le jour revint bientôt, et avec le jour, selon leur promesse, Chloé. Jamais nuit ne lui fut si longue. Or, voici comme il en alla.

Le capitaine de Méthymne ayant navigué à la rame environ cinq quarts de lieue, voulut un peu rafraîchir ses gens las d'avoir couru le pays, et trouvant un promontoire assez avancé en mer, dont l'extrémité présentait deux pointes en manière de croissant, abri aussi sûr qu'aucun port, il y jeta l'ancre sous une roche haute et droite, sans autrement aborder, afin que de la côte à toute aventure on ne lui pût faire nul déplaisir, et ainsi permit à ses gens de se traiter et réjouir en pleine

assurance. Eux ayant à bord foison de tous vivres qu'ils avaient pillés, se mirent à manger, boire et faire fête, comme on fait pour une victoire. Mais dès que le jour fut failli, et que la nuit eut mis fin à leur bonne chère, il leur fut avis soudainement que la terre était toute en feu, et vers la haute mer entendirent un bruissement dans le lointain, comme des rames d'une grosse flotte qui fût venue contre eux. L'un criait aux armes, l'autre appelait ses compagnons; l'un pensait être jà blessé, l'autre croyait voir un homme mort gisant devant lui. Bref, il y avait tout tel tumulte comme en un combat de nuit : et si, n'y avait point d'ennemis.

Après une nuit si terrible, le jour vint qui les effraya encore davantage; car ils virent les boucs de Daphnis et ses chèvres, les cornes toutes entortillées de rameaux de lierre avec leurs grappes; ils entendirent les brebis et béliers de Chloé qui hurlaient comme loups; elle-même on la vit couronnée de branchages de pin. Et en la mer se faisaient aussi choses étranges à conter. Car, quand ils pensaient lever les ancres, elles tenaient au fond; quand ils cuidaient abattre leurs rames pour voguer, elles se rompaient. Les dauphins, sautant autour des vaisseaux et les battant de leur queue, en décousaient les jointures. Et entendait-on du haut de la roche le son d'une flûte à sept cannes, telle qu'en ont les bergers; mais ce son n'était point plaisant à ouïr, comme serait le son d'une flûte ordinaire, ains épouvantait ceux qui l'entendaient, comme l'éclat imprévu d'une trompette de guerre : de quoi ils étaient tous en merveilleux effroi, et couraient aux armes, disant que c'étaient les ennemis qui les venaient attaquer, et ne savait-on par où; et lors désiraient que la nuit revint, comme s'ils eussent dû avoir trêve quand elle serait venue.

Or, n'était celui parmi eux conservant tant soit peu de sens, qui ne connût clairement que tous ces prodiges venaient du dieu Pan irrité contre eux pour quelque méfait; mais ils n'en pouvaient deviner la cause, n'ayant

touché chose qu'ils sussent appartenir à Pan ; jusqu'à ce qu'environ midi le capitaine, non sans expresse ordonnance divine, s'endormit, et lui apparut Pan lui-même disant telles paroles : « O méchants sacrilèges ! comme avez-vous été si forcenés que d'oser emplir d'alarme les champs que j'aime uniquement, ravir les troupeaux qui sont en ma protection, et arracher par force d'un lieu saint une jeune fille de laquelle Amour veut faire une histoire singulière, et n'avez point eu de crainte ni de révérence aux Nymphes qui le vous ont vu faire, ni à moi qui suis le dieu Pan ! Jamais vous ne verrez Méthymne, si vous y prétendez porter un tel butin, ni jamais n'échapperez le son de cette mienne flûte, qui vous a naguère effrayés. Je vous ferai tous abîmer au fond de la mer et manger aux poissons, si tu ne rends, et bientôt, Chloé aux Nymphes à qui vous l'avez enlevée, et quant et elle ses brebis et tout le troupeau de chèvres. Pourtant lève-toi sans délai, et la remets à terre avec ce que je t'ai dit, et je vous conduirai tous deux en vos maisons, elle par terre et toi par mer. »

A ces paroles, tout troublé, le capitaine Bryaxis (car ainsi avait-il nom) s'éveilla en sursaut, et de chaque galère aussitôt faisant appeler les chefs, commanda qu'on cherchât, entre les prisonniers, Chloé, jeune bergère, et fut fait ; et n'eurent pas de peine à la trouver, car elle était assise la tête couronnée de pin. Si la mènent au capitaine ; et lui, connaissant bien à cela que c'était pour elle qu'il avait eu cette apparition en dormant, la conduisit lui-même à terre dans la galère capitainesse, dont elle ne fut pas plutôt hors, que du haut de la roche aussitôt on entend un nouveau son de flûte, non plus épouvantable en matière de l'alarme, mais tel que bergers ont coutume de sonner, quand c'est pour mener leurs bêtes aux champs ; et brebis aussitôt de sortir du navire par l'escale sans broncher, et les chèvres encore mieux, comme celles qui savaient jà gravir et descendre tous lieux escarpés. Puis chèvres et brebis à terre en-

tourèrent Chloé, bondissant, sautellant et bêlant, et semblaient s'éjouir avec elle de leur commune délivrance.

Mais les troupeaux des autres bergers et chevriers demeurèrent où on les avait mis, et ne bougèrent de dessous le tillac des galères, comme n'étant point pour eux le son de la flûte; de quoi tout le monde s'émerveilla grandement, et en loua la puissance et bonté de Pan. Et encore vit-on de plus étranges merveilles en l'un et en l'autre élément. Car les galères des Méthymniens démarrèrent d'elles-mêmes, avant qu'on eût levé les ancres, et y avait un dauphin qui les conduisait sautant hors de l'eau devant la capitainesse; et sur terre un fort doux et plaisant son de flûte conduisait les deux troupeaux, sans que l'on pût voir qui en jouait; si que les brebis et les chèvres marchaient et paissaient en même temps, avec très grand plaisir d'ouïr telle mélodie.

C'était environ l'heure qu'on ramène les bêtes aux champs après midi. Daphnis apercevant de tout loin, d'une vedette élevée, Chloé avec les deux troupeaux : « O Nymphes ! ô Pan ! » s'écria-t-il ; et, descendu dans la plaine, court à elle, se jette dans ses bras, épris de si grande joie qu'il en tomba tout pâmé. A peine purent le ranimer les baisers même de Chloé qui le pressait contre son sein. Ayant enfin repris ses esprits, il s'en fut avec elle sous le hêtre, là où s'étant tous deux assis, il ne faillit à lui demander comme elle avait pu échapper des mains de tant d'ennemis ; et Chloé lui conta tout, son enlèvement dans la grotte, son départ sur le vaisseau, et le lierre venu aux cornes de ses chèvres, et la couronne de feuillage de pin sur sa tête ; ses brebis qui avaient hurlé, le feu sur la terre, le bruit en la mer, les deux sortes de son de flûte l'un de paix, l'autre de guerre, la nuit pleine d'horreur, et comme une certaine mélodie musicale l'avait conduite tout le chemin sans qu'elle en vît rien.

Adonc reconnaissant Daphnis le secours manifeste de

Pan et l'effet de ce que les Nymphes lui avaient promis, conta de sa part à Chloé tout ce qu'il avait ouï, tout ce qu'il avait vu, et comme, se mourant d'amour et de regret, il avait été par les Nymphes rendu à la vie. Puis il l'envoya quérir Dryas et Lamon, et quant et quant tout ce qui fait besoin pour un sacrifice, et lui-même cependant prit la plus grasse chèvre qui fût en son troupeau, de laquelle il entortilla les cornes avec du lierre, en la même sorte et manière que les ennemis les avaient vues, et après lui avoir versé du lait entre les cornes, la sacrifia aux Nymphes, la pendit et l'écorcha, et leur en consacra la peau attachée au roc. Puis quand Chloé fut revenue, amenant Dryas et Lamon et leurs femmes, il fit rôtir une partie de la chair et bouillir le reste; mais avant tout il mit à part les prémices pour les Nymphes, leur épandit de la cruche pleine une libation de vin doux, et ayant accommodé de petits lits de feuillage et verte ramée pour tous les convives, se mit avec eux à faire bonne chère, et néanmoins avait toujours l'œil sur les troupeaux, crainte que le loup survenant d'emblée ne fit son coup pendant ce temps-là. Puis tous ayant bien repu, se mirent à chanter des hymnes aux Nymphes que d'anciens pasteurs avaient composées. La nuit venue ils se couchèrent en la place même emmi les champs, et le lendemain eurent aussi souvenance de Pan. Si prirent le bouc chef du troupeau, et couronné de branchages de pin le menèrent au pin sous lequel était l'image du dieu, et louant et remerciant la bonté de Pan, le lui sacrifièrent, le pendirent, l'écorchèrent, puis firent bouillir une partie de la chair et rôtir l'autre, et le tout étendirent emmi le beau pré sur verte feuillade. La peau avec les cornes fut au tronc de l'arbre attachée tout contre l'image de Pan, offrande pastorale à un dieu pastoral; et ne s'oublèrent non plus de lui mettre à part les prémices, et si firent en son honneur les libations accoutumées. Chloé chanta, Daphnis joua de la flûte, et chacun prit place à table.

Ainsi qu'ils faisaient chère lie, survint de cas d'aven-

ture le bonhomme Philéas, apportant à Pan quelques chapelets de fleurs, et des moissines avec les grappes et la pampre encore au sarment; et quant et lui amenait son plus jeune fils Tityre, jeune petit gars ayant cheveux blonds et couleur vermeille, air vif et malin, et qui en courant sautait ne plus ne moins qu'un chevreau. Dès qu'ils aperçurent Philéas, ils se levèrent tous, allèrent avec lui couronner l'image de Pan, et suspendirent les moissines du bon Philéas aux branches du pin; puis, lui faisant place parmi eux, le convièrent à leur repas. Or quand ces vieillards eurent un peu bu, adonc commencèrent-ils à conter de leurs jeunes ans, comme ils gardaient leurs bêtes aux champs, comme ils étaient échappés de plusieurs dangers et surprises d'écueurs de mer et de larrons. L'un se vantait qu'il avait une fois tué un loup, l'autre qu'après Pan il n'y avait homme qui sût si bien jouer de la flûte que lui. C'était Philéas qui se donnait cette louange. Daphnis et Chloé le prièrent qu'il leur voulût de grâce montrer un petit de sa science, et qu'en ce sacrifice fait à Pan, il honorât avec sa flûte le dieu amateur de tels sons. Philéas y consentit, encore que pour sa vieillesse il se plaignit de n'avoir plus guère d'haleine, et prit la flûte de Daphnis. Mais elle se trouva trop petite pour y pouvoir montrer beaucoup de savoir et d'artifice, comme celle de quoi jouait un jeune garçon seulement; par quoi il envoya Tityre en son logis, distant environ demi-lieue, pour lui apporter la sienne. L'enfant jette là son hoqueton, et s'en court comme un faon de biche, et cependant Lamon se mit à leur conter la fable de Syringe, pour laquelle apprendre il avait donné à un chevrier de Sicile, qui en savait la chanson, un bouc et une flûte.

« Cette Syringe, leur dit-il, aujourd'hui flûte pastorale, jadis était une belle fille ayant voix mélodieuse et grande science de musique. Elle gardait les chèvres, chantait et se jouait avec les Nymphes. Pan, qui la voyait aux champs garder ses bêtes, jouer, chanter, un jour vient à elle et la prie de ce qu'il vou-

lait, lui promettant faire que ses chèvres porteraient toutes deux chevreaux à chaque portée. Elle se moqua de son amour, et dit que jamais elle n'aurait ami, non seulement tel comme lui qui semblait proprement un bouc, mais ni autre quel qu'il fût. Pan la voulut prendre à force; elle s'enfuit; il la poursuivit; tant que pieds la purent porter, elle courut; mais, lasse à la fin de courir, elle se jette en un marais, et là se perd dans les roseaux. Pan coupe les cannes en courroux, et n'y trouvant point la pucelle, connut son inconvénient, et lors unissant avec de la cire les roseaux taillés inégaux, en signe d'amour non égal, il en fit cet instrument. Ainsi elle qui paravant était belle jeune fille, depuis a été un plaisant instrument de musique. »

Lamon à peine achevait son conte, et bon Philétas de le louer, disant n'avoir ouï en sa vie chanson si jolie que cette fable, quand Tityre arriva portant la flûte de son père, grande à merveille, composée des plus grosses cannes que l'on trouve, accoutrée de laiton par-dessus la cire. On eût dit que c'était celle-là même que Pan fit la première. Philétas adonc se leva et, assis sur son lit de feuillage, premièrement il essaya tous les chalumeaux voir si rien n'empêchait le vent; et voyant que chaque tuyau rendait le son convenable, souffla dedans à bon escient. Si semblait proprement un air de plusieurs flageolets jouant ensemble, tant menaient de bruit ces pipeaux : puis petit à petit diminuant la force du vent, ramena son jeu en un son tout à fait doux et plaisant, et leur montrant tout l'artifice de la musique pastorale pour bien mener et faire paître les bêtes aux champs, leur fit voir comment il fallait souffler pour un troupeau de bœufs, quel son est mieux séant à un chevrier, quel jeu aiment les brebis et moutons; celui des brebis était gracieux, fort et grave celui des bœufs, celui des chèvres clair et aigu; et une seule flûte imitait toutes ces diverses flûtes du berger, du bouvier et du chevrier.

La compagnie à table écoutait sans mot dire, couchée sur le feuillage, prenant très grand plaisir d'ouïr si bien jouer Philétas, jusqu'à ce que Dryas se levant, le pria de jouer quelque gaie chanson en l'honneur de Bacchus, et lui cependant leur dansa une danse de vendange, faisant les gestes comme s'il eût, tantôt cueilli la grappe au cep, tantôt porté le raisin dans la hotte, puis les mines d'un qui foule la vendange, qui verse le vin dans les jarres, et d'un qui hume à bon escient la liqueur nouvelle. Toutes lesquelles choses il fit si proprement et de si bonne grâce, approchant du naturel, qu'ils pensaient voir devant leurs yeux la vigne, le pressoir et les jarres, et Dryas buvant le vin doux.

Ayant ainsi le troisième vieillard bien et gentiment fait son devoir de danser, à la fin alla baiser Daphnis et Chloé, lesquels incontinent se levèrent et dansèrent le conte de Lamon. Daphnis contrefaisait le dieu Pan, Chloé la belle Syringe; il lui faisait sa requête, et elle s'en riait; elle s'enfuyait, lui la poursuivait, courant sur le bout des orteils pour mieux contrefaire les pieds de bouc; elle feignait d'être lasse et de ne pouvoir plus courir, et au lieu de roseaux s'allait cacher dans le bois.

Et Daphnis alors prenant la grande flûte de Philétas, en tira d'abord un son douloureux, comme Pan qui se fût plaint de la jouvencelle; puis un son passionné, comme la priant d'amour; puis un son de rappel, comme cherchant partout ce qu'elle était devenue. Si que le bonhomme lui-même Philétas tout émerveillé accourut le baiser, et après l'avoir baisé lui fit présent de sa flûte, en priant aux Dieux que Daphnis la laissât un jour à pareil successeur que lui. Daphnis donna la sienne petite à Pan, et ayant baisé Chloé comme revenue et retrouvée d'une véritable fuite, amena jouant de la flûte ses bêtes aux étables, pour ce qu'il était déjà tard; et aussi fit Chloé les siennes au son des mêmes chalumeaux. Les chèvres marchaient côte à côte des brebis, et Chloé tout joignant Daphnis, de sorte qu'à chaque pas ils se bai-

saient l'un l'autre, et durèrent ainsi jusques à nuit close, et en se quittant complotèrent ensemble de ramener paître leurs troupeaux le lendemain au plus matin, comme ils firent. Car incontinent que le jour commença à poindre, ils revinrent au pâturage, et ayant premièrement salué les Nymphes, puis après Pan, s'allèrent asseoir dessous le chêne, où ils jouèrent de la flûte ensemble, s'entre-baisèrent, s'embrassèrent, se couchèrent l'un près de l'autre, et sans y faire rien davantage, se relevèrent. Ensuite ils songèrent à manger; et ils buvaient en même sèbile du vin mêlé avec du lait.

Or échauffés et rendus plus hardis par toutes ces choses, ils contestaient entre eux d'amour, et en vinrent jusqu'à se vouloir assurer par serment l'un de l'autre. Daphnis allant dessous le pin, jura par le dieu Pan qu'il ne vivrait jamais un seul jour sans Chloé; et Chloé, dans l'autre des Nymphes, jura devant leurs images de vivre et mourir avec Daphnis. Mais elle, comme une jeune et innocente fillette, fut si simple de vouloir que Daphnis au sortir de l'autre lui jurât un autre serment. Si lui dit : « Ce dieu Pan, Daphnis, est un dieu volage auquel il n'y a point de fiance; il a aimé Pitys, il a aimé Syringe; il ne cesse de pourchasser les Nymphes Épimélides, et on le voit toujours après les Dryades. Si tu me fausses la foi que tu m'as jurée, il ne s'en fera que rire, voire quand tu aurais plus de maîtresses qu'il n'a de chalumeaux en sa flûte. Et comment te punirait-il, lui qui chaque jour fait amour nouvelle? Jure-moi par ton troupeau, et par la chèvre qui te nourrit et allaita, que jamais tu ne laisseras Chloé tant qu'elle te sera fidèle; et là où elle te fera faute et aux Nymphes qu'elle a jurées, fuis-la et la hais ou la tue, comme tu ferais un loup. »

Daphnis prit plaisir à ce doute, et debout au milieu de son troupeau, tenant d'une main un bouc et de l'autre une chèvre, jura qu'il aimerait Chloé tant qu'il en serait aimé, et que si elle en aimait un autre, il se tuerait au lieu d'elle; dont elle fut bien aise, et s'en assura plus

que du premier serment, croyant les brebis et les chèvres être Dieux propres aux bergers et aux chevrriers.

LIVRE TROISIÈME

Mais les Mitylénien^s apprenant comme ceux de Méthymne avaient envoyé dix galères à leur dommage, et mèmement étant informés, par gens qui venaient de la campagne, comme on avait couru leurs terres et pillé leurs biens, estimèrent que ce serait lâcheté d'endurer un tel outrage des Méthymniens, et délibérèrent promptement prendre les armes contre eux. Si levèrent incontinent trois mille hommes de pied et cinq cents chevaux, et envoyèrent par terre leur capitaine général Hippase, craignant de les mettre sur mer en temps approchant de l'hiver.

Le capitaine, parti aussitôt avec ses gens, ne fourragea point les terres des Méthymniens, ni n'emmena le bétail des laboureurs et paysans, parce qu'il estimait cela être le fait d'un larron et non pas d'un capitaine; ains tira droit vers la ville, espérant la surprendre les portes ouvertes et sans garde. Mais quand il en fut près environ six lieues, un héraut lui vint au-devant, qui lui demanda trêve au nom des Méthymniens. Car ayant entendu depuis, par leurs prisonniers, que ceux de Mitylène ne savaient du tout rien de ce qui s'était passé, mais que c'était une querelle entre paysans et jeunes gens, où ceux-ci avaient eu des coups pour quelque insolence par eux faite, ils regrettaient fort d'avoir si à la légère offensé leurs voisins, et n'avaient autre désir que de rendre et restituer ce qui aurait été pris, pour pouvoir trafiquer et hanter comme devant les uns avec les autres sans crainte ni danger. Hippase envoya le héraut porter

ces paroles au sénat des Mitylénéniens, combien qu'il eût tout pouvoir et autorité absolue, et cependant alla camper à demi-lieue de Méthymne, attendant les ordres de sa ville. De là à deux jours, ordre lui vint de recevoir les restitutions et s'en retourner sans faire nul dommage. Car ayant le choix de la paix ou de la guerre, ils avaient pensé que la paix valait mieux. Ainsi se termina la guerre entre Méthymne et Mitylène, finie comme elle fut commencée par soudaine résolution.

Et là-dessus survint l'hiver, plus fâcheux que la guerre à Daphnis et à sa Chloé. Car incontinent la neige, tombant en grande abondance, couvrit les chemins, et enferma les laboureurs en leurs maisons ; les torrents impétueux tombaient aval du haut des montagnes, l'eau se gelait, les arbres semblaient morts, on ne voyait plus la terre, sinon alentour des fontaines et de quelques ruisseaux ; ainsi ne se pouvaient plus mener les bêtes aux champs, ni n'osaient les gens mettre seulement le nez hors la porte ; mais demeurant tous au logis, faisaient un grand feu, alentour duquel, dès que les coqs avaient chanté le matin, chacun venait faire sa besogne. Les uns retordaient du fil, les autres tissaient du poil de chèvre, ou faisaient des collets à prendre les oiseaux. Le soin qu'il fallait lors avoir des bœufs, était de leur donner de la paille à manger en la bouverie, aux chèvres et brebis de la feuillée en la bergerie, aux pourceaux de la faine et du gland en la porcherie.

Étant ainsi chacun contraint de garder la maison pour la rudesse du temps, les autres, tant laboureurs que pasteurs, en étaient aises, parce qu'ils avaient un peu de relâche en leurs travaux, faisaient bons repas et long somme ; tellement que l'hiver leur semblait plus doux que non pas l'été, ni l'automne, ni le printemps avec. Mais Daphnis et Chloé se souvenant des plaisirs passés, comme ils s'entre-baisaient, comme ils s'entr'embrassaient, et de leurs joyeux passe-temps emmi ces champs et ces prairies, toute nuit soupiraient en grande peine

sans pouvoir dormir, attendant la saison nouvelle ne plus ne moins qu'une seconde vie après la mort. Chaque fois qu'ils trouvaient sous leur main la panetière dont ils soulaient tirer leur manger, cela leur mettait deuil au cœur ; apercevant la sèbile où ils étaient coutumiers de boire l'un après l'autre, ou bien la flûte, qui était un don d'amourette, jetée à terre quelque part sans que l'on en tint compte, cela renouvelait leur regret. Si priaient aux Nymphes et à Pan qu'ils les délivrassent de ces maux, et leur remontrassent enfin à eux et à leurs bêtes le soleil beau et clair, et quant faisant ces prières aux Dieux, cherchaient quelque invention par laquelle ils se pussent entrevoir. Chloé de soi n'y eût su que faire, et aussi n'avait guère moyen ; car celle qu'on estimait sa mère était tout le jour auprès d'elle, lui montrant à carder la laine et à tourner le fuseau, et lui parlant de la marier ; mais Daphnis, comme celui qui avait plus de loisir et plus de sens aussi que la filette, trouva pour la voir une telle finesse.

Devant le logis de Dryas, tout contre le mur de la cour, étaient deux grands myrtes et un lierre ; les myrtes bien près l'un de l'autre et quasi joints par le pied, tellement que le lierre les embrassant tous deux, et s'étendant en guise de vigne sur l'un et sur l'autre, y faisait une manière de loge fort couverte, tant les feuilles étaient épaisses et tissues, s'il faut ainsi dire, les unes avec les autres ; par dedans pendaient force grappes noires, comme raisin à la treille ; à l'occasion de quoi y avait toujours, même l'hiver, grande multitude d'oiseaux qui lors ne trouvaient rien ailleurs, force merles, force grives, force ramiers, force bisets, et de tous autres oiseaux aimant à manger grains de lierre. Daphnis sortit de la maison sous couleur d'aller tendre à ces oiseaux, ayant plein son bissac de fouaces et de gâteaux au miel, et portant aussi, afin qu'on le crût mieux, de la glu et des collets. La distance de l'une des maisons à l'autre était d'environ demi-lieue, et la neige, non encore durcie par le froid, lui eût fait avoir bien de la

peine, n'eût été qu'Amour passe partout et franchit le feu, l'eau, la neige, voire même celle de la Scythie. Daphnis fit le chemin tout d'une course, et arrivé devant la demeure de Dryas, secoua la neige qu'il avait aux pieds, tendit ses collets, englua de longues verges, puis se mit en aguet là auprès, épiant quand viendraient les oiseaux et à l'aventure Chloé.

Or quant aux oiseaux il en vint grande compagnie, et en prit tant qu'il avait assez affaire à les amasser, à les tuer et à les plumer, mais de la maison ne sortait personne, homme ni femme, ni coq, ni poule; ains se tenaient tous en dedans clos et cois au long du feu; dont le pauvre Daphnis était en grand émoi d'être venu si mal à point et à heure si malheureuse. Si osa bien penser de trouver un prétexte pour tout droit entrer léans, discourant en lui-même quelle couleur serait la plus croyable. « Je viens quérir du feu. — Comment? n'avez-vous point de plus proches voisins? — Je demande du pain. — Ton bissac est plein de vivres. — Du vin. — Il n'y a que trois jours que vous avez fait vendanges. — Le loup m'a poursuivi. — Et où en est la trace? — Je suis venu chasser aux oiseaux. — Que ne t'en vas-tu donc après que tu en as assez pris. — Je veux voir Chloé. » Telle chose ne se pouvait bonnement confesser à un père et à une mère. Ainsi n'y avait-il pas une de toutes ces occasions-là qui ne portât quelque soupçon. « Mieux vaut, disait-il, que je m'en aille. Je la reverrai au printemps: non cet hiver, puisque les Dieux, comme je crois, ne veulent pas. » Ayant fait en lui-même ces devis, et serrant jà ce qu'il avait pris de grives et autres oiseaux, il s'en allait partir. Mais comme si expressément Amour eût eu pitié de lui, voici ce qu'il avint.

Dryas et sa famille à table, le pain et la viande toute prête, chacun entendait à boire et à manger, et cependant un des chiens de la bergerie, voyant qu'on ne se donnait point de garde de lui, happé un lopin de chair, et s'enfuit hors de la maison; de quoi Dryas courroucé, pour autant mèmement que c'était sa part, prend un bâ-

ton et court après. En le poursuivant il vint à passer au long de ce lierre où Daphnis avait tendu ses gluaux, et le vit comme chargeait déjà sa prise sur ses épaules, prêt à s'en retourner; et sitôt qu'il l'aperçut, oubliant et chair et chien: « Dieu te garde, mon fils, » s'écria-t-il; puis le vint accoler et baiser, prend par la main et le mène en sa maison.

Quand il se virent l'un l'autre, à peine qu'ils ne tombèrent tous deux, de grande aise qu'ils eurent. Ils se forcèrent toutefois de se tenir sur leur pieds, s'entr'appelèrent, se donnèrent le bon jour, et se baisèrent, ce qui leur fut comme un étai et appui qui leur vint à point pour les engarder de tomber.

Ayant ainsi Daphnis contre son espérance vu, et davantage ayant haisé sa Chloé, s'assit auprès du feu, et déchargea sur la table ses grives et ses ramiers, contant à la compagnie comment, ennuyé de tant demeurer à la maison, il s'en était venu chasser aux oiseaux, et comment il en avait pris aucuns avec des collets, d'autres avec des gluaux, ainsi qu'il venaient aux grains de lierre et de myrte. Ceux de la maison le louèrent grandement de son bon esprit, et le prièrent de manger à bonne chère de ce que le matin leur avait laissé, commandant à Chloé qu'elle leur versât à boire, ce qu'elle fit bien volontiers, à tous les autres premièrement, et puis à Daphnis le dernier; car elle faisait semblant d'être fâchée contre lui, de ce qu'étant venu si près, il s'en était voulu aller sans la voir ni parler à elle; et néanmoins avant que lui présenter à boire, elle but un trait en la tasse, puis lui bailla le demeurant, et lui, encore qu'il eût grand soif, but lentement et à longue haleine, pour en avoir tant plus de plaisir.

Si fut tantôt la table vide de pain et chair, et lors assis, ils lui demandèrent nouvelles de Myrtalet et Lamon, disant qu'ils étaient bien heureux d'avoir un tel bâton de leur vieillesse; desquelles louanges Daphnis n'était pas marri, mêmelement qu'on les lui donnait en présence de sa Chloé. Mais quand ils lui dirent qu'ils le

retenaient ce jour et celui d'après, à cause qu'ils devaient le lendemain faire un sacrifice à Bacchus, peu s'en fallut qu'il ne les adorât au lieu de Bacchus. Si tira de son bissac force gâteaux et des oiseaux qu'ils habillèrent pour le souper. Ainsi fut derechef le feu allumé, le vin tiré, la table dressée, et sitôt qu'il fut nuit close se mirent à manger, après quoi il passèrent le temps, partie à faire de plaisants contes, et partie à chanter, jusqu'à ce que sommeil leur vint; et lors ils s'en allèrent coucher, Chloé avec sa mère, Daphnis avec Dryas. Chloé n'eut d'autre bien la nuit que de penser à son Daphnis, qu'elle verrait le lendemain tout le jour, et lui se repaissait d'une vaine volupté tenant à grand heur de coucher seulement avec le père de sa Chloé; de sorte que plus d'une fois il l'embrassa et baisa, croyant en rêve embrasser et baiser Chloé.

Le matin il fit un froid extrême, et tira un vent de bise si âpre qu'il brûlait et perçait tout. Quand ils furent levés, Dryas sacrifia à Bacchus un chevreau d'un an, alluma un grand feu et apprêta le diner. Adonc, cependant que Napé entendait à cuire le pain, et Dryas à faire bouillir le chevreau, Chloé et Daphnis étant de loisir, sortirent tous deux de la maison et s'en allèrent sous le lierre, où ils dressèrent des collets, tendirent des gluaux et prirent encore grand nombre d'oiseaux en s'entre-baisant parmi continuellement, et tenant tels propos amoureux : « Je suis venu pour toi, Chloé. — Je sais bien, Daphnis. — A cause de toi, belle, je tue ces pauvres oiseaux. — Qu'est-il de nos amours? m'as-tu point oublié? — Non, par les Nymphes que je t'ai jurées, dans cette grotte où nous nous reverrons dès que la neige sera fondue. Ah! Chloé, qu'elle est haute cette neige! ne fondrai-je point moi-même avant elle? — Ne te soucie, Daphnis; le soleil sera chaud, mais que vienne primevère. — Ah! le fût-il déjà comme le feu qui brûle mon cœur! — Badin, tu te moques de moi, et tu me tromperas quelque jour. — Non ferai, par mes chèvres que tu m'as fait jurer. »

Ainsi que Chloé répondait en cette sorte à son Daphnis, ne plus ne moins que l'écho, Napé les appela : ils s'y en coururent, portant avec eux leur prise bien plus grande que celle de la veille, et après avoir fait des libations à Bacchus, se mirent à manger, ayant sur leurs têtes des couronnes de lierre ; et à la fin ayant bien repu et chanté l'hymne à Bacchus, renvoyèrent Daphnis en lui garnissant très bien son bissac de pain et de chair, et si lui rendirent ses grives et ramiers, disant que quant à eux ils en prendraient bien toujours quand ils voudraient, tant que durerait l'hiver, et que les grappes ne devraient au lierre. Ainsi se partit Daphnis, en les baisant tous premier que Chloé, afin que son baiser lui restât pur et net. Depuis il y revint plusieurs fois par autres subtilités, de sorte que l'hiver ne se passa point tout pour eux sans quelque plaisir amoureux.

Et sur le commencement du printemps, que la neige se fondait, la terre se découvrit et l'herbe dessous poignait, les bergers alors sortirent et menèrent leurs bêtes aux champs, mais devant tous Daphnis et Chloé, comme ceux qui servaient eux-mêmes à un bien plus grand pasteur ; et d'abord s'en coururent droit aux Nymphes dans la caverne, ensuite à Pan sous le pin, puis sous le chêne, où ils s'assirent en regardant paître leurs troupeaux et s'entre-baisant quant et quant ; puis allèrent chercher des fleurs pour en faire des couronnes aux Dieux. Mais les fleurs à peine commençaient d'éclorre, par la douceur du petit béat de zéphyr qui les ranimait, et la chaleur du soleil qui les entr'ouvrait. Toutefois encore trouvèrent-ils de la violette, des narcisses, du muguet, et autres telles premières fleurs que produit la saison nouvelle, dont ils firent des chapelets et en couronnèrent les têtes aux images, en leur offrant du lait nouveau de leurs brebis et de leurs chèvres, puis essayèrent à jouer un peu de leurs chalumeaux, comme s'ils eussent voulu provoquer les rossignols à chanter, lesquels leur répondaient de dedans les buissons, com-

meneant petit à petit à lamenter encore Itys et recorder leur ramage, qu'un long silence leur avait fait oublier.

Et alors aussi les brebis bêlaient, les agneaux sautaient et se courbaient sous le ventre de leur mère, les béliers poursuivaient les brebis qui n'avaient point encore agnelé, et les ayant arrêtées, saillaient puis l'une, puis l'autre ; autant en faisaient les boucs après les chèvres, sautant à l'environ, combattant et se cossant fièrement pour l'amour d'elles. Chacun avait les siennes à soi, et gardait qu'autre ne fit tort à ses amours ; toutes choses dont la vue aurait en des vieillards éteints rallumé le feu de Vénus, et trop mieux échauffait ces deux jeunes personnes, qui, de longtemps inquiets, pourchassant le dernier but du contentement d'amour, brûlaient et se consumaient de tout ce qu'ils entendaient et voyaient, cherchant quelque chose qu'ils ne pouvaient trouver outre le baiser et l'embrasser. Mêmement Daphnis qui devenu grand et en bon point, pour n'avoir bougé tout l'hiver de la maison à ne rien faire, frissait après le baiser, et était gros, comme l'on dit, d'embrasser, faisant toutes choses plus curieusement et plus hardiment que paravant, pressant Chloé de lui accorder tout ce qu'il voulait, et de se coucher nue à nu avec lui plus longuement qu'ils n'avaient accoutumé. « Car il n'y a, disait-il, que ce seul point qui nous manque des enseignements de Philétas, pour la dernière et seule médecine qui apaise l'amour. »

Et Chloé lui demandant ce qu'il y pouvait avoir outre se baiser, s'embrasser et se coucher tout vêtus, et ce qu'il pensait faire plus quand ils seraient couchés nus ? « Cela, lui dit-il, que les béliers font aux brebis et les boucs aux chèvres. Vois-tu comment après cela les brebis ne s'enfuient plus, ni béliers ne se travaillent plus à courir après ; mais paissent tous les deux amiablement ensemble, comme étant l'un et l'autre assouvis et contents ; et doit bien être quelque chose plus douce que ce que nous faisons, et dont la douceur surpasse l'amertume d'amour. — Et mais, fit-elle, vois-

tu pas que les béliers et les brebis, les boucs et les chèvres, faisant ce que tu dis, se tiennent debout ; les mâles montent dessus, les femelles soutiennent les mâles sur le dos. Et toi tu veux que je me couche avec toi à terre, et toute nue. Sont-elles donc pas plus vêtues de leur laine ou bien de leur poil que moi de ce qui me couvre? »

Il la crut, et comme elle voulut, se coucha près d'elle, où il fut longtemps, ne sachant comment faire pour venir à bout de ce qu'il désirait. Il la fit relever, l'embrassa par derrière en imitant les boucs, mais il s'en trouvait encore moins satisfait que devant. Si se rassit à terre, et se prit à pleurer de ce qu'il savait moins que les bélins accomplir les œuvres d'amour.

Or y avait-il non guère loin de là un qui cultivait son propre héritage, et s'appelait Chromis, homme ayant déjà passé le meilleur de son âge et étant tout à l'heure cassé. Il tenait avec soi certaine petite femme, jeune et belle, et délicate, pour autant même qu'elle était de la ville, et avait non Lycenion ; laquelle, voyant passer tous les matins Daphnis, qui menait ses bêtes en pâture, et le soir les ramenait au tect, eut envie de s'acointer de lui pour en faire son amoureux, et tant le guetta, qu'une fois le trouva seulet ; elle lui donna une flûte, une gauffre à miel, et une pannetière de peau de cerf ; mais elle n'osa lui rien dire, se doutant qu'il aimait Chloé, parce qu'il était toujours avec elle ; et néanmoins n'en savait autre chose, sinon qu'elle les avait vus sourire l'un à l'autre et se faire des signes. Si fit entendre à Chromis, un matin, qu'elle s'en allait voir une sienne voisine en travail d'enfant, suivit les jeunes gens pas à pas, et se cachant entre des buissons pour n'être point aperçue, vit de là tout ce qu'ils faisaient, entendit tout ce qu'ils disaient, et très bien sut remarquer comment et pour quelle cause pleurait le pauvre Daphnis. Par quoi ayant pitié de leur peine, et quant et quant considérant que double occasion de bien faire se présentait à elle, l'une de les instruire de leur bien, l'autre

d'accomplir son désir, elle usa d'une telle finesse.

Le lendemain, feignant d'aller voir sa voisine qui travaillait d'enfant, elle vient droit au chêne sous lequel était Daphnis avec Chloé, et contrefaisant la marrie troublée : « Hélas ! mon ami, dit-elle, Daphnis, je te prie, aide-moi. De mes vingt oisons, voilà un aigle qui m'en emporte le plus beau. Mais, parce qu'il est trop pesant, l'aigle ne l'a pu enlever jusque sur cette roche là-haut, où est son aire, ains est allé choir avec au fond du vallon, dedans ce bois ici : et pour ce, je te prie, mon Daphnis, viens-y avec moi, car toute seule j'ai peur, et m'aide à le recourir. Ne veuille souffrir que mon compte demeure imparfait. A l'aventure pourras-tu bien tuer l'aigle même, qui ainsi ne ravira plus vos agneaux ni vos chevreaux ; et Chloé ce temps pendant gardera vos deux troupeaux. Tes chèvres la connaissent aussi bien comme toi ; car vous êtes toujours ensemble. »

Daphnis, ne se doutant de rien, se leva incontinent, prit sa houlette en sa main, et s'en fut avec Lycenion. Elle le mena loin de Chloé, dans le plus épais du bois, près d'une fontaine, où l'ayant fait seoir : « Tu aimes, lui dit-elle, Daphnis, tu aimes la Chloé. Les Nymphes me l'ont dit cette nuit. Elles me sont venues, ces Nymphes, conter en dormant les pleurs que tu faisais hier, et si m'ont commandé que je t'ôtasse de cette peine, en t'apprenant l'œuvre d'amour, qui n'est pas seulement baiser et embrasser, ni faire comme les béliers et boucquins ; c'est bien autre chose, et bien plus plaisante que tout cela. Par quoi, si tu veux être quitte du déplaisir que tu en as, et trouver l'aise que tu y cherches, ne fais seulement que te donner à moi apprentif joyeux et gaillard, et moi, pour l'amour des Nymphes, je te montrerai ce qui en est. »

Daphnis perdit toute contenance, tant il fut aise, comme un pauvre garçon de village, jeune et amoureux. Si se met à genoux devant Lycenion, la priant à mains jointes de tôt lui montrer ce doux métier, afin qu'il pût

faire à Chloé ce qu'il désirait; et, comme si c'eût été quelque grand et merveilleux secret, lui promit un chevreau de lait, des fromages frais, de la crème, et plutôt la chèvre avec. Adonc le voyant Lycenion plus naïf et plus simple encore qu'elle n'avait imaginé, se prit à l'instruire en cette façon. Elle lui commanda de s'asseoir auprès d'elle, puis de la baiser tout ainsi qu'ils avaient de coutume entre eux, et en la baisant de l'embrasser, et finalement de se coucher à terre au long d'elle. Comme il se fut assis, qu'il l'eut baisée, se fut couché, elle, le trouvant en état, le souleva un peu, et se glissa sous lui, puis elle le mit dans le chemin qu'il avait jusque-là cherché, où chose ne fit qui ne soit en tel cas accoutumée, nature elle-même du reste l'instruisant assez.

Finie l'amoureuse leçon, Daphnis, aussi simple que devant, s'en voulut courir vers Chloé, pour lui faire tout aussitôt ce qu'il venait d'apprendre, comme s'il eût eu peur de l'oublier. Mais Lycenion le retint et lui dit : « Il faut que tu saches encore ceci, Daphnis, c'est que, comme j'étais déjà femme, tu ne m'as point fait mal à ce coup; car un autre homme, il y a déjà quelque temps, m'enseigna cela que je te viens d'apprendre, et en eut mon pucelage pour son loyer. Mais Chloé, lorsqu'elle luttera cette lutte avec toi, la première fois elle criera, elle pleurera, et si saignera, comme qui l'aurait tuée; mais n'aie point de peur, et, quand elle voudra se prêter à toi, amène-la ici, afin que, si elle crie, personne ne l'entende, et, si elle pleure, personne ne la voie, et, si elle saigne, qu'elle se puisse laver en cette fontaine. Et te souviens cependant que je t'ai fait homme premier que Chloé. »

Après lui avoir donné ces avis, Lycenion s'en alla d'un autre côté du bois, faisant semblant de chercher encore son oison, et Daphnis alors songeant à ce qu'elle lui avait dit, ne savait plus s'il oserait rien exiger de Chloé outre le baiser et l'embrasser. Il ne voulait point la faire crier, car ce lui semblait acte d'ennemi; ni la faire pleurer, car c'eût été signe qu'elle eût senti mal;

membres pleins d'harmonie. Terre les reçut en faveur des Nymphes, conserva son chant, retint sa musique, et depuis, par le vouloir des Muses, imite les voix et les sons, représente, comme faisait la pucelle de son vivant, hommes, Dieux, bêtes, instruments et Pan, quand il joue de la flûte, lequel, entendant contrefaire son jeu, saute et court par les montagnes, non pour autre envie, mais cherchant où est l'écolier qui se cache et répète son jeu, sans qu'il le voie ni connaisse. »

Daphnis ayant fait ce conte, Chloé le baisa, non seulement dix fois, comme il avait demandé, mais beaucoup plus. Car Écho redit, peu s'en faut, tout ce qu'il avait dit, comme pour témoigner qu'il n'avait point menti.

La chaleur allait tous les jours de plus en plus augmentant, parce que le printemps finissait et l'été commençait; et aussi avaient-ils de nouveaux passe-temps convenables à la saison d'été. Daphnis nageait dans les rivières, Chloé se baignait dans les fontaines; il jouait de la flûte à l'envi des pins que les vents faisaient résonner; elle chantait à l'encontre des rossignols à qui mieux mieux. Ensemble ils chassaient aux cigales, prenaient des sauterelles, cueillaient les fleurs, croulaient les arbres, mangeaient les fruits; et à la fin se couchèrent tous deux sous une même peau de chèvre, nue à nu; et lors eût Chloé facilement été faite femme, si Daphnis n'eût craint de lui faire sang; de quoi il avait si belle peur, qu'appréhendant de n'être pas toujours maître de soi, souvent il empêchait Chloé de se dépouiller toute nue, tellement qu'elle-même s'en étonnait; mais elle avait honte de lui en demander la cause.

Il y eut durant cet été grande presse et pourchas amoureux autour de Chloé pour l'avoir en mariage; et venait-on de tous côtés la demander à Dryas. Aucuns lui portaient des présents, et tous lui faisaient de grandes promesses; tellement que Napé, mue d'avarice, lui conseillait de la marier, et ne tenir point plus longtemps une fille si grande en sa maison; que, si l'on ne se hâtait

de lui donner mari, elle pourrait à l'aventure bientôt, en gardant ses bêtes par les champs, perdre son pucelage, et se marier pour des pommes ou des roses avec quelque berger; et ce, disait Napé, valait mieux, pour le bien d'elle et d'eux aussi, la faire maîtresse de la maison de quelque bon laboureur, et prendre ce qu'on leur offrirait, qu'ils garderaient à leur propre fils. Car, non guère auparavant, leur était né un petit garçon. Et Dryas lui-même quelquefois se laissait aller à ces raisons; aussi que chacun lui faisait des offres bien au delà de ce que méritait une simple bergère; mais considérant puis après que la fille n'était pas née pour s'allier en paysannerie, et que, s'il arrivait qu'un jour elle retrouvât sa famille, elle les ferait tous heureux, il différait toujours d'en rendre certaine réponse, et les remettait d'une saison à l'autre, dont lui venait à lui cependant tout plein de présents qu'on lui faisait.

Ce que Chloé entendant en était fort déplaisante, et toutefois fut longtemps sans vouloir dire à Daphnis la cause de son ennui. Mais, voyant qu'il l'en pressait et importunait souvent, et s'ennuyait plus de n'en rien savoir qu'il n'aurait pu faire après l'avoir su, elle lui conta tout : combien ils étaient de poursuivants qui la demandaient; combien riches! les paroles que disait Napé à celle fin de la faire accorder, et comment Dryas n'y avait point contredit, mais remettait le tout aux prochaines vendanges. Daphnis, ayant telles nouvelles, à peine qu'il ne perdit sens et entendement, et se séant à terre, se prit à pleurer, disant qu'il mourrait si Chloé cessait de venir aux champs garder les bêtes avec lui, et que non lui seulement, mais que les brebis et moutons en mourraient de déplaisir, s'ils perdaient une telle bergère. Puis, y ayant un peu pensé, il reprit courage, et se mit en tête qu'il la pourrait avoir lui-même, s'il la demandait à son père, espérant facilement l'emporter sur tous les autres, et leur être préféré. Une chose pourtant le troublait; Lamon n'était pas riche; ce seul point lui affaiblissait fort son espérance. Toutefois il se ré-

solut, quoi qu'il en pût arriver, de la demander à femme, et Chloé même en fut d'avis. Si n'en osa de prime abord rien dire à Lamou, mais découvrit plus hardiment son amour à Myrtale, et lui tint propos comme il désirait épouser Chloé.

Myrtale la nuit en parla à son mari. Mais Lamou le trouva fort mauvais, et appela sa femme bête, de vouloir marier à une fille de simples bergers, tel gars, à qui elle savait bien que les marques et enseignes trouvées quant et lui promettaient autre fortune, et qui un jour ou l'autre, étant reconnu des siens, les pourrait, eux, non seulement affranchir de servitude, mais les faire maîtres de meilleure et de plus grande terre que celle qu'ils tenaient comme serfs. Myrtale toutefois craignant que le garçon épris d'amour, s'il perdait ainsi tout espoir de ce que tant il désirait, ne fût capable de quelque funeste résolution, lui alléguait d'autres motifs et prétextes de refus : « Nous sommes, ce lui dit-elle, pauvres, mon enfant, et avons besoin d'une fille qui nous apporte, plutôt qu'à qui il faille donner : au contraire, ils sont riches, eux, et si veulent avoir un mari qui leur donne. Mais va, fais tant envers Chloé, et elle envers son père, qu'il ne nous demande pas grand'chose, et qu'il te la donne en mariage. Sans doute elle t'aime aussi, et elle aimera bien mieux coucher avec toi pauvre et beau, qu'avec pas un de ceux-là, qui sont riches et laids comme marmots. »

Myrtale crut par ce moyen avoir doucement éconduit Daphnis. Car elle tenait pour tout assuré que jamais Dryas n'y consentirait, ayant en main de plus riches partis qui lui offraient beaucoup de bien. Daphnis quant à lui ne se pouvait plaindre de la réponse, mais se voyant si loin d'espérance, fit ce que les amants qui sont pauvres ont accoutumé faire ; il se prit à pleurer et invoqua les Nymphes, lesquelles la nuit ensuivante, ainsi qu'il dormait, s'apparurent à lui, en même forme et manière que la première fois ; et lui dit la plus âgée d'elles : « A un autre Dieu touche le soin du mariage de Chloé :

nous te donnerons, nous, de quoi gagner Dryas. Le bateau des Méthymniens, dont tes chèvres broutèrent le lien l'année passée, fut ce jour-là par les vents emporté bien loin de terre : mais d'autres souffles la nuit le jetèrent contre la côte, où il périt et tout ce qui était dedans, sinon qu'avec le débris l'onde poussa sur la grève une bourse de trois cents écus, et est là couverte d'algue, près d'un dauphin mort, qui a été cause que nul passant ne s'en est encore approché, fuyant un chacun la puanteur de cette pourriture. Vas-y, prends la bourse, et la donne. Ce sera assez à cette heure pour montrer que tu n'es point pauvre : mais un temps viendra que tu seras riche. »

Aussitôt dites ces paroles, elles disparurent avec la nuit, et, le jour commençant à poindre, Daphnis se leva tout joyeux, chassa ses bêtes aux champs avec les sons accoutumés, et ayant baisé Chloé, salué les Nymphes, s'en courut au bord de la mer, comme s'il eût voulu s'asperger d'eau marine. Là se promenant sur le sable, il allait partout regardant s'il trouverait point ces trois cents écus, à quoi il n'eut pas grand'peine : car la mauvaise odeur du dauphin corrompu lui donna incontinent au nez, et lui servit de guide jusqu'au lieu, où ayant écarté les algues, il trouva dessous la bourse pleine, qu'il enleva, et la mit dans sa panetière. Mais il ne partit point de là qu'il n'eût adoré et remercié les Nymphes, et même la mer ; car tout berger qu'il était, il aimait la mer alors, et elle lui semblait douce et bonne plus que la terre, pource qu'elle l'aidait à parvenir au mariage de son amie. Etant saisi de cet argent, il n'attendit pas davantage ; ainsi s'estimant le plus riche, non pas seulement de tous les paysans de là entour, mais aussi de tous les vivants, s'en alla droit à Chloé, lui conta le songe qu'il avait eu, lui montra la bourse qu'il avait trouvée, et lui dit de garder leurs bêtes jusqu'à ce qu'il fût de retour ; puis prit sa course vers Dryas, lequel il trouva battant le blé dans l'aire avec sa femme Napé. Si lui commença un brave propos, en lui disant ces paroles :

« Donne-moi Chloé en mariage. Je sais bien jouer de la flûte; je sais bien besogner aux vignes et aux arbres, labourer la terre, vanner le blé au vent; et comment je sais gouverner les bêtes, elle-même Chloé te le peut témoigner. On me bailla au commencement cinquante chèvres; je les ai fait multiplier deux fois autant; et si ai élevé de beaux et grands boucs jusqu'à dix, là où premièrement n'en ayant que deux, nous fallait la plupart du temps mener nos chèvres ailleurs; et si suis jeune et votre voisin, de qui nul ne se saurait plaindre. Une chèvre m'a nourri, comme Chloé une brebis; et bien que pour tant de choses, je dusse être préféré aux autres qui la demandent, encore te donnerai-je plus qu'eux. Ils te donneront, eux, quelques chèvres, quelques moutons, quelque couple de bœufs galeux, du blé de quoi nourrir trois poules; mais moi, voici trois cents écus. Seulement, je te prie, que personne n'en sache rien, non pas même mon père Lamon. » En disant ces mots, il lui délivra l'argent, et le baisa quant et quant.

Dryas et Napé, voyant si grosse somme de deniers, qu'ils n'en avaient jamais tant vu ensemble, lui promirent aussitôt qu'il aurait Chloé pour sa femme, et dirent qu'ils feraient bien trouver bon ce mariage à Lamon. Si demeurèrent Daphnis et Napé à chasser les bœufs sur l'aire, et faire sortir avec la herse le blé des épis, pendant que Dryas, ayant premièrement serré la bourse et l'argent, s'en alla devers Lamon et Myrtale, pour leur demander, à vrai dire au rebours de la coutume, leur jeune garçon en mariage.

Il les trouva qu'ils mesuraient l'orge après l'avoir vanné, et se plaignaient qu'à grand'peine en recueillaient-ils autant comme ils en avaient semé. Il les reconforta, disant qu'ainsi était-il partout; puis leur demanda Daphnis à mari pour Chloé, et leur dit que combien que d'autres lui offrissent et donnassent beaucoup pour l'accorder, il ne voulait d'eux rien avoir, ains plutôt était prêt à leur donner du sien. Car ils ont, disait-il, été

nourris ensemble, et gardant leurs bêtes aux champs, se sont pris l'un l'autre en telle amitié, qu'il serait maintenant malaisé de les séparer; et si étaient bien d'âge tous deux pour coucher ensemble. Il leur alléguait ces raisons et assez d'autres, comme celui qui, pour loyer de les persuader, avait reçu trois cents écus.

Lamon ne pouvant plus s'excuser sur sa pauvreté, puisque les parents même de la fille l'en priaient, ni sur l'âge de Daphnis, car il était déjà en son adolescence bien avant, n'osa néanmoins dire encore à quoi tenait qu'il n'y consentit, qui était que tel parentage ne convenait point à Daphnis; mais après y avoir un peu de temps pensé, il lui répondit en cette sorte : « Vous êtes gens de bien de préférer vos voisins à des étrangers, et de n'aimer point plus la richesse que l'honnête pauvreté. Veillent Pan et les Nymphes vous en récompenser! Et quant à moi, je vous promets que j'ai autant d'envie comme vous que ce mariage se fasse; autrement serais-je bien insensé, me voyant déjà sur l'âge et ayant plus besoin d'aide que jamais, si je n'estimais un grand heur d'être allié de votre maison; et si est Chloé telle que l'on la doit souhaiter, belle et bonne fille, et où il n'y a que redire. Mais étant serf comme je suis, je n'ai rien dont je puisse disposer, ains faut que mon maître le sache et qu'il y consente. Or donc, différons, je vous prie, les noces jusqu'aux vendanges, car il doit, au dire de ceux qui nous viennent de la ville, se trouver alors ici; et lors ils seront mari et femme, et en attendant s'aimeront comme frère et sœur. Mais veux-tu que je te dise? tu prétends pour gendre, Dryas, un qui vaut trop mieux que nous. » Cela dit, il le baisa et lui présenta à boire; car il était jà près de midi; et le convoya au retour quelque espace de chemin, lui faisant caresses infinies.

Mais Dryas, qui n'avait pas mis en oreille sourde les dernières paroles de Lamon, s'en allait songeant en lui-même qui pouvait être Daphnis : « Une chèvre fut sa nourrice, les Dieux ont eu soin de lui. Il est beau et

ne tient en rien de ce vieillard camus ni de sa femme pelée. Il a trouvé à son besoin ces trois cents écus; à peine pourrait un chevrier finer autant de noisettes. N'aurait-il point été exposé comme Chloé? Lamon l'aurait-il point trouvé, comme moi cette petite, avec telles marques et enseignes comme j'en trouvai quant à elle? O Pan, et vous, Nymphes! veuillez qu'il soit ainsi! A l'aventure un jour Daphnis, reconnu de ses parents, pourra bien faire connaître ceux de Chloé aussi. »

Dryas s'en allait discourant et rêvant ainsi en lui-même jusqu'à son aire, où il trouva le gars en grande dévotion d'ouïr quelles nouvelles il apportait. Si le réconforta en l'appelant de tout loin son gendre; lui promit les noces sans faute aux prochaines vendanges, lui donna la main, foi de laboureur, que Chloé jamais ne serait à autre que lui. Daphnis aussitôt, sans vouloir ni boire ni manger, s'en recourut vers elle, et l'ayant trouvée qui tirait ses brebis et faisait des fromages, il lui annonça la bonne nouvelle de leur futur mariage, et de là en avant ne feignait de la baiser devant tout le monde, comme sa fiancée, et l'aider en toutes ses besognes, tirait les brebis dans les seilles, faisait prendre le lait pour en faire des fromages, mettait les agneaux sous leur mère, comme aussi ses chevreaux à lui; puis quand tout cela était fait, ils se baignaient, mangeaient, buvaient; puis allaient en quête des fruits mûrs, dont y avait grande abondance, pour ce que c'était après l'ôût, dans la richesse de l'automne; force poires de bois, force neffles et azeroles, force pommes de coing, les unes à terre tombées, les autres aux branches des arbres. A terre elles avaient meilleure senteur, aux branches elles étaient plus fraîches; les unes sentaient comme malvoisie, les autres reluisaient comme or.

Parmi ces pommiers, un ayant été déjà tout cueilli, n'avait plus ni feuille ni fruit. Les branches étaient nues, et n'était demeuré qu'une seule pomme à la cime de la plus haute branche. La pomme belle et grosse à

merveille sentait aussi bon et mieux que pas une ; mais qui avait cueilli les autres n'avait osé monter si haut, ou ne s'était soucié de l'abattre ; ou possible une si belle pomme était réservée pour un pasteur amoureux. Daphnis ne l'eut pas sitôt vue qu'il se mit en devoir de l'aller cueillir. Chloé l'en voulut garder ; mais il n'en tint compte : pourquoi elle peureuse et dépite de n'être point écoutée, s'en fut où étaient leurs troupeaux, et Daphnis, montant au fin faite de l'arbre, atteignit la pomme qu'il cueillit et la lui porta, et la voyant mal contente, lui dit telles paroles : « Cette pomme, Chloé ma mie, les beaux jours d'été l'ont fait naître, un bel arbre l'a nourrie ; puis mûrie par le soleil, fortune l'a conservée. J'eusse été aveugle vraiment de ne la pas voir là, et sot l'ayant vue de l'y laisser, pour qu'elle tombât à terre, et fût foulée aux pieds des bêtes, ou envenimée de quelque serpent qui eût frayé au long ; ou bien demeurant là-haut, regardée, admirée, enviée, eût été gâtée par le temps. Une pomme fut donnée à Vénus comme à la plus belle ; tu mérites aussi bien le prix. Ayant même beauté l'une et l'autre, vous avez juges pareils. Il était berger, lui ; moi, je suis chevrier. »

Disant ces mots, il mit la pomme au giron de Chloé, et elle, comme il s'approcha, le baisa si soèvement, qu'il n'eut point de regret d'être monté si haut, pour un baiser qui valait mieux à son gré que les pommes d'or.

LIVRE QUATRIÈME

Cependant un des gens du maître de Lamon, envoyé de la ville, lui apporta nouvelles que leur commun seigneur viendrait un peu devant les vendanges voir si la guerre aurait point fait de dommage en ses terres ; à

l'occasion de quoi Lamon, étant la saison avancée et passé le temps des chaleurs, accoutra diligemment logis et jardins, pour que le maître n'y vit rien qui ne fût plaisant à voir. Il cura les fontaines, afin que l'eau en fût plus nette et plus claire; il ôta le fumier de la cour, crainte que la mauvaise odeur ne lui en fâchât; il mit en ordre le verger, afin qu'il le trouvât plus beau.

Vrai est que le verger de soi était une bien belle et plaisante chose, et qui tenait fort de la magnificence des rois. Il s'étendait environ demi-quart de lieue en longueur, et était en beau site élevé, ayant de largeur cinq cents pas, si qu'il paraissait à l'œil comme un carré allongé. Toutes sortes d'arbres s'y trouvaient : pommiers, myrtes, mûriers, poiriers, comme aussi des grenadiers, des figuiers, des oliviers, en plus d'un lieu de la vigne haute sur les pommiers et les poiriers, où raisin et fruits mûrissant ensemble, l'arbre et la vigne entre eux semblaient disputer de fécondité. C'étaient là les plants cultivés; mais il y avait aussi des arbres non portant fruit et croissant d'eux-mêmes, tels que platanes, lauriers, cyprès, pins; et sur ceux-là, au lieu de vigne, s'étendaient des lierres, dont les grappes grosses et déjà noircissantes contrefaisaient le raisin. Les arbres fruitiers étaient au dedans vers le centre du jardin, comme pour être mieux gardés, les stériles aux orées tout à l'entour comme un rempart, et tout cela clos et environné d'un petit mur sans ciment. Au demeurant tout y était bien ordonné et distribué, les arbres par le pied distants les uns des autres; mais leurs branches par en haut tellement entrelacées, que ce qui était de nature semblait exprès artifice. Puis y avait des carreaux de fleurs, desquelles nature en avait produit aucunes, et l'art de l'homme les autres; les roses, les œillets, les lis y étaient venus moyennant l'œuvre de l'homme; les violettes, les narcisses, les marguerites, de la seule nature. Bref, il y avait de l'ombre en été, des fleurs au printemps, des fruits en automne, et en tout temps toutes délices.

On découvrait de là grande étendue de plaine, et pouvait-on voir les bergers gardant leurs troupeaux et les bêtes emmi les champs: de là se voyait en plein la mer et les barques allant et venant au long de la côte, plaisir continuel joint aux autres agréments de ce séjour. Et droit au milieu du verger, à la croisée de deux allées qui le coupaient en long et en large, y avait un temple dédié à Bacchus, avec un autel, l'autel tout revêtu de lierre, et le temple couvert de vigne. Au dedans étaient pointes les histoires de Bacchus; Sémélé qui accouchait, Ariane qui dormait, Lycurgue lié, Penthée déchiré, les Indiens vaincus, les Tyrrhéniens changés en dauphins, partout des Satyres gaiement occupés au pressoir et à la vendange, partout des Bacchantes menant des danses. Pan n'y était point oublié, ainsi était assis sur une roche, jouant de sa flûte, en manière qu'il semblait qu'il jouât une note commune, et aux Bacchantes qui dansaient, et aux Satyres qui foulaient la vendange.

Le verger étant tel d'assiette et de nature, Lamon encore l'appropriait de plus en plus, ébranchant ce qui était sec et mort aux arbres, et relevant les vignes qui tombaient. Tous les jours il mettait sur la tête de Bacchus un chapeau de fleurs nouvelles; il conduisait l'eau de la fontaine dedans les carreaux où étaient les fleurs; car il y avait dans ce verger une source vive que Daphnis avait trouvée, et pour ce l'appelait-on la fontaine de Daphnis, de laquelle on arrosait les fleurs. Et à lui, Lamon lui recommandait qu'il engraisât bien ses chèvres le plus qu'il pourrait, parce que le maître ne faudrait à les vouloir voir comme le reste, n'ayant de longtemps visité ses terres et son bétail.

Mais Daphnis n'avait pas peur qu'il ne fût loué de qui-conque verrait son troupeau, car il l'avait accru du double, et montrait deux fois autant de chèvres comme on lui en avait baillé, n'en ayant le loup ravi pas une; et si étaient en meilleur point et plus grasses que les ouailles. Afin néanmoins que son maître en eût de tant plus affection de le marier où il voulait, il employait toute la

peine, soin et diligence qu'il pouvait, à les rendre belles, les menant aux champs dès le plus matin, et ne les ramenant qu'il ne fût bien tard. Deux fois le jour il les faisait boire, et leur cherchait tous les endroits où il y avait meilleure pâture ; il se souvint aussi d'avoir des battes neuves, force seilles à traire et des éclisses plus grandes ; enfin, tant il y mettait d'amour et de souci ! il leur oignait les cornes, il leur peignait le poil ; à les voir, on eût dit proprement que c'était le troupeau sacré du dieu Pan. Chloé en avait la moitié de la peine, et, oubliant ses brebis, était la plupart du temps embesognée après les chèvres ; et Daphnis croyait qu'elles semblaient belles, à cause que Chloé y mettait la main.

Eux étant ainsi occupés, vint un second messenger dire qu'on vendangeât au plus tôt, et qu'il avait charge de demeurer là jusqu'à ce que le vin fût fait, pour, puis après, s'en retourner en la ville quérir leur maître, qui ne viendrait sinon au temps de cueillir les derniers fruits, sur la fin de l'automne. Ce messenger s'appelait Eudrome, qui vaut autant dire comme coureur, et était son métier de courir partout où on l'envoyait. Chacun s'efforça de lui faire la meilleure chèrè qu'on pouvait. Et cependant ils se mirent tous à vendanger, si qu'en peu de jours on eut dépouillé la vigne, pressé le raisin, mis le vin dans les jarres, laissant une quantité des plus belles grappes aux branches pour ceux qui viendraient de la ville, afin qu'ils eussent une image du plaisir de la vendange, et pensassent y avoir été.

Quand Eudrome fut près de s'en aller, Daphnis lui fit don de plusieurs choses, mèmement de ce que peut donner un chevrier, comme de beaux fromages, d'un petit chevreau, d'une peau de chèvre blanche, ayant le poil fort long, pour se couvrir l'hiver quand il allait en course ; dont il fut bien aise, baisa Daphnis en lui promettant dire de lui tous les biens du monde à leur maître. Ainsi s'en retourna le coureur à la ville bien affectonné en leur endroit, et Daphnis demeura aux champs en grand souci avec Chloé. Elle avait bien autant de peur

pour lui que lui-même, songeant que c'était un jeune garçon qui n'avait jamais rien vu, sinon ses chèvres, la montagne, les paysans et Chloé, et bientôt allait voir son maître, dont à peine il avait ouï le nom avant cette heure-là. Elle s'inquiétait aussi comment il parlerait à ce maître, et était en grand émoi touchant leur mariage, ayant peur qu'il ne s'en allât comme un songe en fumée ; tellement que pour ces pensers leurs ordinaires baisers étaient mêlés de crainte, et leurs embrassements soucieux, où ils demeuraient longtemps serrés dans les bras l'un de l'autre ; et semblait que déjà ce maître fût venu, et que de quelque part il les eût pu voir. Comme ils étaient en cette peine, encore leur survint-il un trouble nouveau.

Il y avait là auprès un bouvier nommé Lampis, de nature malin et hardi, qui pourchassait aussi avoir Chloé en mariage, et à Lamon avait fait pour cela plusieurs présents, lequel ayant senti le vent que Daphnis la devait épouser, pourvu que le maître en fût content, chercha les moyens de faire que ce maître fût courroucé à eux, et, sachant surtout qu'il prenait grand plaisir à son jardin, délibéra de le gâter et diffamer tant qu'il pourrait. Or, s'il se fût mis à couper les arbres, on l'eût pu entendre et surprendre ; il pensa donc de plutôt faire le gât dans les fleurs. Si attendit la nuit, et, passant pardessus la petite muraille, s'en va les arracher, rompre, froisser, fouler toutes comme un sanglier, puis sans bruit se retire ; âme ne l'aperçut.

Lamon, le jour venu, entrant au jardin, comme de coutume, pour donner aux fleurs l'eau de la fontaine, quand il vit toute la place si outrageusement vilénée qu'un ennemi en guerre ouverte, venu pour tout saccager, n'y eût su pis faire, lors il déchira sa jaquette, s'écriant : « O Dieux ! » si fort que Myrtaë, laissant ce qu'elle avait en main, s'en courut vers lui, et Daphnis, qui déjà chassait ses bêtes aux champs, s'en recourut aussi au logis, et, voyant ce grand désarroi, se prirent tous à crier, et en criant à larmoyer ; mais vaines étaient toutes leurs plaintes.

Si n'était pas merveille que eux qui redoutaient l'ire de leur seigneur en pleurassent; car un étranger même, à qui le fait n'eût point touché, en eût bien pleuré de voir un si beau lieu ainsi dévasté, la terre tout en désordre jonchée du débris des fleurs, dont à peine quelqu'une, échappée à la malice de l'envieux, gardait ses vives couleurs, et ainsi gisante était encore belle. Les abeilles volaient alentour en murmurant continuellement, comme si elles eussent lamenté ce dégât, et Lamon tout éploré disait telles paroles : « Ah! mes beaux rosiers, comme ils sont rompus! Ah! mes violiers, comme ils sont foulés! Mes hyacinthes et mes narcisses sont arrachés! C'a bien été quelque méchant et mauvais homme qui me les a ainsi perdus. Le printemps reviendra, et ceci ne fleurira point; l'été retournera, et ce lieu demeurera sans parure; l'automne, il n'y aura point ici de quoi faire un bouquet seulement. Et toi, sire Bacchus, n'as-tu point eu de pitié de ces pauvres fleurs, que l'on a ainsi, toi présent et devant tes yeux, diffamées, desquelles je t'ai fait tant de couronnes! Comment maintenant montrerai-je à mon maître son jardin? que me dira-t-il, quand il le verra si piteusement accoutré? ne fera-t-il pas pendre ce malheureux vieillard, comme Marsyas, à l'un de ces pins? Si fera, et à l'aventure Daphnis aussi quant et quant, pensant que c'aura été sa faute, pour avoir mal gardé ses chèvres. »

Ces regrets et pleurs de Lamon redoublèrent le deuil à tous, pource qu'ils déploraient non plus le gât des fleurs, mais le danger de leurs personnes. Chloé lamentait son pauvre Daphnis, s'il fallait qu'il fût pendu, et priait aux Dieux que ce maître tant attendu ne vint plus; et lui étaient les jours bien longs et pénibles à passer, pensant voir déjà comme l'on fouetterait le pauvre Daphnis.

Sur le soir Eudrome leur vint annoncer que dans trois jours seulement arriverait leur vieux maître, mais que le jeune, qui était son fils, viendrait dès le lendemain.

Si se mirent à consulter entre eux ce qu'ils avaient à faire touchant cet inconvénient, et appelèrent à ce conseil Eudrome, qui, voulant du bien à Daphnis, fut d'avis qu'ils déclarassent la chose à leur jeune maître comme elle était avenue; et si leur promit qu'il les aiderait, ce qu'il pouvait très bien faire, étant en la grâce de son maître à cause qu'il était son frère de lait; et le lendemain firent ce qu'il leur avait dit. Car Astyle vint le lendemain, à cheval, et quant et lui un sien plaisant nommé Gnathon, qu'il menait pour passer le temps, à cheval aussi, lui jeune homme à qui la barbe commençait à poindre, l'autre rasé jà de longtemps. Arrivé ce jeune maître, Lamon se jeta devant ses pieds, avec Myrtale et Daphnis, le suppliant avoir pitié d'un pauvre vieillard, et le sauver du courroux de son père, attendu qu'il ne pouvait mais de l'inconvénient, et lui conte ce que c'était. Astyle en eut pitié, entra dans le jardin, et ayant vu le gât, leur promit de les excuser, et en prendre sur lui la faute, disant que ç'auraient été ses chevaux qui s'étant détachés, auraient ainsi rompu, foulé, froissé, arraché tout ce qui était de plus beau.

Pour cette bénigne réponse, Lamon et Myrtale firent prière aux Dieux de lui accorder l'accomplissement de ses désirs. Mais Daphnis lui apporta davantage de beaux présents, comme des chevreaux, des fromages, des oiseaux avec leurs petits, des grappes tenant au sarment et des pommes encore aux branches; et aussi lui donna Daphnis de ce fameux vin odorant que produit Lesbos, vin le meilleur de tous à boire. Astyle loua ses présents, et lui en sut fort bon gré, et en attendant son père, se divertissait à chasser au lièvre, comme un jeune homme de bonne maison, qui ne cherchait que nouveaux passe-temps, et était là venu prendre l'air des champs.

Mais Gnathon était un gourmand, qui ne savait autre chose faire que manger et boire jusqu'à s'enivrer, et après boire assouvir ses déshonnêtes envies, en un mot, toute gueule et tout ventre, lequel ayant vu Daphnis quand

il apporta ses présents, ne faillit à le remarquer; car outre ce qu'il aimait naturellement les garçons, il rencontrait en celui-ci une beauté telle que la ville n'en eût su montrer de pareille. Et se proposa de l'accointer, pensant aisément venir à bout d'un jeune berger comme lui. Ayant tel dessein dans l'esprit, il ne voulut point aller à la chasse avec Astyle, ains descendit vers la marine, là où Daphnis gardait ses bêtes, feignant que ce fût pour voir les chèvres, mais au vrai c'était pour voir le chevrier. Et afin de le gagner d'abord, il se mit à louer ses chèvres, le pria de lui jouer sur sa flûte quelque chanson de chevrier, et lui promit qu'avant peu il le ferait affranchir, ayant, disait-il, tout pouvoir et crédit sur l'esprit de son maître.

Et comme il crut s'être rendu ce jeune garçon obéissant, il épia le soir sur la nuit qu'il ramenait son troupeau au tect, et accourant à lui, le baisa premièrement, puis lui dit qu'il se prêtât à lui en même façon que les chèvres aux boucs. Daphnis fut longtemps qu'il n'entendait point ce qu'il voulait dire, et à la fin lui répondit : que c'était bien chose naturelle que le bouc montât sur la chèvre, mais qu'il n'avait oncques vu qu'un bouc saillit un autre bouc, ni que les béliers montassent l'un sur l'autre, ni les coqs aussi, au lieu de couvrir les brebis et les poules.

Non pour cela Gnathon lui met la main au corps comme le voulant forcer. Mais Daphnis le repoussa rudement, avec ce qu'il était si ivre qu'à peine se tenait-il en pieds, le jeta à la renverse, et partant comme un jeune leuron, le laisse étendu ayant affaire de quelqu'un pour le relever. Daphnis de là en avant ne s'approcha plus de lui, mais menait ses chèvres paître tantôt en un lieu, tantôt en un autre, le fuyant autant qu'il cherchait Chloé. Gnathon même ne le poursuivait plus depuis qu'il l'eût reconnu non seulement beau, mais fort et roide jeune garçon; si cherchait occasion propre pour en parler à Astyle, et se promettait que le jeune homme lui en ferait don, ayant accoutumé de ne lui refuser rien.

Toutefois pour l'heure il ne put, car Dionysophane et sa femme Cléariste arrivèrent, et y avait dans la maison grand tumulte de chevaux, de valets, d'hommes et de femmes ; mais en attendant qu'il le trouvât seul, il lui préparait une belle harangue de son amour.

Or avait Dionysophane les cheveux déjà demi-blancs, grand et bel homme d'ailleurs, et qui de la disposition de sa personne eût encore tenu bon aux jeunes gens ; riche autant que qui que ce fût des citoyens de sa ville et de meilleur cœur que pas un. Il sacrifia le premier jour de son arrivée aux divinités champêtres, à Cérès, à Bacchus, à Pan, aux Nymphes, et fit un festin à toute sa famille. Les jours suivants il visita les champs que tenait Lamon, et voyant partout terres bien labourées, vignes bien façonnées, le verger beau au demeurant, car Astyle avait pris sur lui le gât des fleurs et du jardin, il fut fort joyeux de trouver tout en si bon ordre, et louant Lamon de sa diligence, il lui promit la liberté.

Cela vu, il alla voir aussi les chèvres et le chevrier qui les gardait. Chloé ayant peur et honte tout ensemble de si grande compagnie, s'enfuit cacher dedans le bois. Daphnis demeura, et se présenta les épaules couvertes d'une peau de chèvre à long poil ; une panetière toute neuve en écharpe à son côté, tenant en l'une de ses mains de beaux fromages tout frais faits, en l'autre deux chevreaux de lait. Si jamais, comme l'on dit, Apollon garda les bœufs de Laomédon, il était tel que parut alors Daphnis, lequel quant à lui ne dit mot, mais le visage plein de rougeur et les yeux baissés, s'inclinant devant le maître, lui offrit ses dons, et donc Lamon prenant la parole dit : « C'est celui, mon maître, qui garde tes chèvres. Tu m'en baillas cinquante avec deux boucs, et il t'en a fait cent, et dix boucs. Vois-tu comme elles sont grasses et bien vêtues, et qu'elles ont les cornes entières et belles ! Il les a instruites, et sont toutes apprises à entendre la musique, et font tout ce qu'on veut en oyant seulement le son de la flûte. »

Cléariste, qui était là présente, eut envie d'en voir l'expérience. Si commanda à Daphnis qu'il jouât de la flûte ainsi qu'il avait accoutumé quand il voulait faire faire quelque chose à ses chèvres; et lui promit, s'il flûtait bien, de lui donner un sayon neuf, une chemisette et des souliers. Adonc Daphnis debout sous le chêne, toute la compagnie en rond autour de lui, tira sa flûte de sa panetière, et premièrement souffla un bien peu dedans; soudain ses chèvres s'arrêtant, levèrent toutes la tête : puis sonna pour les faire paître, et toutes aussitôt, mettant le nez en terre, se prirent à brouter : puis il leur sonna un chant mol et doux, et incontinent se couchèrent à terre; un autre clair et aigu, et elles s'enfuirent dans le bois comme à l'approche du loup; tôt après un son de rappel, et adonc sortant toutes du bois, se vinrent rendre à ses pieds. Varlets ne sauraient être plus obéissants au commandement de leur maître, qu'elles étaient au son de la flûte; de quoi tous les assistants demeurèrent émerveillés, spécialement Cléariste, laquelle jura qu'elle donnerait ce qu'elle avait promis au gentil chevrier, qui était si beau et savait si bien jouer de la flûte. Après cela ils s'en allèrent, et rentrés au logis, soupèrent et envoyèrent à Daphnis de ce qui leur fut servi, qu'il mangea avec Chloé, joyeux de goûter des mets apprêtés à la façon de la ville, au reste ayant bonne espérance de parvenir du gré de ses maîtres au mariage de son amie.

Mais Gnathon, que la beauté de Daphnis, tel qu'il l'avait vu avec son troupeau, enflammait de plus en plus, croyant ne pouvoir sans lui avoir aise ni repos, profita d'un moment qu'Astyle se promenait seul au jardin, le mena dans le temple de Bacchus, et là se mit à lui baiser les mains et les pieds; et Astyle lui demandant pourquoi il faisait tout cela, et que c'était qu'il voulait dire : « C'en est fait, mon maître, du pauvre Gnathon. Lui qui n'a été jusqu'ici amoureux que de bonne chèvre, qui ne voyait rien si aimable qu'une pleine jarre de vin vieux, à qui semblaient les cuisiniers la fleur des

beautés de Mitylène, il ne trouve plus rien de beau ni d'aimable que Daphnis seul au monde. Oui, je voudrais être une de ses chèvres, et laisserais là tout ce qu'on sert de meilleur à ta table, viande, poisson, fruit, confitures, pour paître l'herbe au son de sa flûte, et sous sa houlette brouter la feuillée. Mais toi, mon maître, tu le peux, sauve la vie à ton Gnathon, et te souvenant qu'Amour n'a point de loi, prends pitié de son amour : autrement, je te jure mes grands Dieux qu'après m'être bien empli le ventre, je prends mon couteau, je m'en vas devant la porte de Daphnis, et là je me tuerai tout de bon, et tu n'auras plus à qui tu puisses dire : Mon petit Gnathon, Gnathon mon ami. »

Le jeune homme de bonne nature ne put souffrir de voir ainsi Gnathon pleurer et derechef lui baiser les mains et les pieds, même ment qu'il avait éprouvé que c'est de la détresse d'amour. Si lui promit qu'il demanderait Daphnis à son père, et l'emmènerait comme pour être son serviteur à la ville, où lui Gnathon en pourrait faire tout ce qu'il voudrait; puis, pour un peu le conforter, lui demanda en riant s'il n'aurait point de honte de baiser un petit pâtre tel que ce fils de Lamon, et le grand plaisir que ce lui serait d'avoir à ses côtés couché un gardeur de chèvres; et en disant cela il faisait un fi, comme s'il eût senti la mauvaise odeur du bouc. Mais Gnathon, qui avait appris aux tables des voluptueux tant qu'il se peut dire et conter de propos d'amour, pensant voir bien de quoi justifier sa passion, lui répondit d'assez bon sens : « Celui qui aime, ô mon cher maître, ne se soucie point de tout cela; ains n'y a chose au monde, pourvu que beauté s'y trouve, dont on ne puisse être épris. Tel a aimé une plante, tel un fleuve, tel autre jusqu'à une bête féroce, et si pourtant, quelle plus triste condition d'amour que d'avoir peur de ce qu'on aime? Quant à moi, ce que j'aime est serf par le sort, mais noble par la beauté. Vois-tu comment sa chevelure semble la fleur d'hyacinthe, comment au-des-

sous des sourcils ses yeux étincellent ne plus ne moins qu'une pierre brillante mise en œuvre, comment ses joues sont colorées d'un vif incarnat! et cette bouche vermeille ornée de dents blanches comme ivoire, quel est celui si insensible et si ennemi d'Amour, qui n'en désirât un baiser? J'ai mis mon amour en un pâtre; mais en cela j'imite les Dieux. Anchise gardait les bœufs, Vénus le vint trouver aux champs; Branchus paissait les chèvres, et Apollon l'aima; Ganymède était berger, et Jupiter le ravit pour en avoir son plaisir. Ne méprisons point un enfant auquel nous voyons les bêtes mêmes si obéissantes; mais bien plutôt remercions les aigles de Jupiter qui souffrent telle beauté demeurer encore sur la terre. »

Astyle à ces mots se prit à rire, disant qu'Amour, à ce qu'il voyait, faisait de grands orateurs, et depuis cherchait occasion d'en pouvoir parler à son père. Mais Eudrome avait écouté en cachette tout leur devis, et étant mari qu'une telle beauté fût abandonnée à cet ivrogne, outre ce que d'inclination il voulait grand bien à Daphnis, alla aussitôt tout conter et à lui-même et à Lamon. Daphnis en fut tout éperdu de prime abord, délibérant s'enfuir plutôt avec Chloë, ou bien ensemble mourir. Mais Lamon appelant Myrtaïe hors de la cour : « Nous sommes perdus, ma femme, lui dit-il; voici tantôt découvert ce que nous tenions caché. Deviennent ce qu'elles pourront et les chèvres et le reste; mais, par les Nymphes et Pan, dussé-je, comme on dit, rester bœuf à l'étable et ne faire plus rien, je ne me tairai point de la fortune de Daphnis, ains déclarerai comment je l'ai trouvé abandonné, dirai comment je l'ai vu nourri, et montrerai ce que j'ai trouvé quant et lui, afin que ce coquin voie où s'adresse son amour. Prépare-moi seulement les enseignes de reconnaissance. » Cela dit, ils rentrèrent tous deux.

Cependant Astyle, trouvant son père à propos, lui demanda permission d'emmener Daphnis à Mitylène, disant que c'était un trop gentil garçon pour le laisser

aux champs, et que Gnathon l'aurait bientôt instruit au service de la ville. Le père y consentit volontiers, et, faisant appeler Lamon et Myrtale, leur dit pour bonne nouvelle que Daphnis, au lieu de garder les bêtes, servirait de là en avant son fils Astyle en la ville, et promit qu'il leur donnerait deux autres bergers au lieu de lui. Adonc, étant jà les autres esclaves accourus, bien joyeux d'avoir un tel compagnon, Lamon demanda congé de parler; ce qui lui étant accordé, il parla en cette sorte : « Je te prie, mon maître, écoute un propos véritable de ce pauvre vieillard; je jure les Nymphes et le dieu Pan que je ne te mentirai d'un mot. Je ne suis pas le père de Daphnis, ni n'a été ma femme Myrtale si heureuse que de porter un tel enfant. Il fut exposé tout petit par des parents qui en avaient possible assez d'autres plus grands. Je le trouvai abandonné de père et de mère, allaité par une de mes chèvres, laquelle j'ai enterrée dans le jardin, après qu'elle fut morte de sa mort naturelle, l'ayant aimée pource qu'elle avait fait œuvre de mère envers cet enfant. Je trouvai quant et quant des bijoux qu'on avait laissés avec lui, pour une fois le reconnaître. Je le confesse et les garde; car ce sont marques auxquelles on peut voir qu'il est issu de bien plus haut état que le nôtre. Or, ne suis-je point marri qu'il serve ton fils Astyle, et soit à beau et bon maître un beau et bon serviteur : mais je ne puis du tout souffrir qu'on le livre à Gnathon, pour en faire comme d'une femme. »

Lamon, ayant dit ces paroles, se tut, et répandit force larmes. Gnathon fit du courroucé en le menaçant de le battre; mais Dionysophane, frappé de ce qu'avait dit Lamon, regarda Gnathon de travers, et lui commanda qu'il se tût, puis interrogea derechef le vieillard, lui enjoignant de dire vérité, sans controuver des menteries pour cuider retenir son fils. Lamon, persistant dans son dire, attesta les Dieux et s'offrit à tout souffrir s'il mentait. Dionysophane adonc examinant ses paroles avec Cléariste, assise auprès de lui : « A quelle fin aurait

Lamon controuvé ce récit, vu que pour un chevrier on lui en veut donner deux? Comment serait-ce qu'un rude paysan eût inventé tout cela? Puis, n'était-il pas visible qu'un si bel enfant n'avait pu naître de telles gens? » Si pensèrent d'un commun accord que sans y songer davantage, ni tant deviner, il fallait voir les enseignes de reconnaissance, pour s'assurer si elles appartenaient, ainsi qu'il disait, à plus haut état que le sien. Myrtales les alla incontinent quérir dedans un vieux sac où ils les gardaient. Le premier qui les vit fut Dionysophane; et, dès qu'il aperçut le petit mantelet d'écarlate, avec une boucle d'or et le couteau à manche d'ivoire, il s'écria à haute voix: « O Jupiter! » et appela sa femme pour les voir aussi; laquelle sitôt qu'elle les vit, s'écria semblablement: « O fatales Déesses, ne sont-ce point là les bijoux que nous mimes avec notre enfant, quand nous l'envoyâmes exposer par notre servante Sophroné? Il n'y a point de doute, ce sont ceux-là mêmes. Mon mari, l'enfant est nôtre. Daphnis est ton fils, et garde les chèvres de son propre père. »

Comme elle parlait encore, et que Dionysophane, jetant abondance de larmes, de grande joie qu'il avait, baisait ces enseignes de reconnaissance, Astyle, ayant entendu que Daphnis était son frère, posa vitement sa robe, et s'en courut par le jardin, pour être le premier à le baiser. Daphnis, le voyant accourir vers lui avec tant de gens, et qu'il criait: « Daphnis, Daphnis! » pensant que ce fût pour le prendre, jette sa flûte et sa panetière, et se met à fuir vers la mer pour se précipiter du haut du rocher; et possible Daphnis, par étrange accident, allait être aussitôt perdu que retrouvé, si Astyle, se doutant pourquoi il fuyait, ne lui eût crié de tout loin: « Arrête, Daphnis, n'aie point de peur: je suis ton frère; tes maîtres sont tes parents; Lamon nous a tout conté, nous a tout montré; regarde seulement, vois comme nous rions. Mais baise-moi le premier. Par les Nymphes, je ne te mens point. »

A peine s'arrêta Daphnis, quand il eut ouï ce serment,

et attendit Astyle qui, les bras ouverts, accourait, et, l'ayant joint, l'embrassa. Puis toute la maison, serviteurs, servantes, père, mère, venus à leur tour, l'embrassaient, le baisaient. Lui de sa part leur faisait fête, mais sur tous autres à son père et à sa mère, et semblait qu'il les connût jà longtemps auparavant, tant les serrait contre son sein, et à peine se pouvait arracher de leurs bras. Nature se reconnaît d'abord. Il en oublia un moment Chloé. Si le conduisirent au logis, et lui donnèrent une belle et riche robe neuve; puis, étant vêtu, fut assis auprès de son père, qui leur commença tel propos : « Mes enfants, je fus marié bien jeune, et, après quelque temps, devins père bien heureux, comme il me semblait pour lors; car le premier enfant que ma femme fit, fut un fils, le second une fille, et le troisième fut Astyle. Je pensai que trois me seraient suffisante lignée, et, venant celui-ci après tous, le fis exposer en maillot, avec ces bagues et bijoux, que je croyais pour lui ornements funéraires, plutôt que marques destinées à le faire connaître un jour. Mais fortune en avait autrement disposé. Car mon fils aîné et ma fille moururent de même mal en même jour; et toi, Daphnis, par la providence des Dieux, tu nous as été conservé, afin que nous ayons plus de support en notre vieillesse. Pourtant ne me hais point, mon fils, de t'avoir fait exposer; ainsi le voulaient les Dieux. Et toi, qu'il ne te fâche, Astyle, de partager ton héritage; car il n'est richesse qui vaille un bon frère. Aimez-vous, mes enfants, l'un l'autre, et, quant aux biens, vous en aurez de quoi n'envier rien aux rois. Je vous laisserai grandes terres, nombre de gens habiles à tout, or, argent, et de toutes choses qu'ont les hommes riches, et heureux. Mais je veux que mon fils Daphnis en son partage ait ce lieu-ci, et lui donne Lamon et Myrtale, et les chèvres qu'il a gardées. »

Il parlait encore, et Daphnis, sautant en pied soudainement : « Tu m'en fais souvenir, mon père : je m'en vais mener boire mes chèvres, dit-il. Elles ont soif à

cette heure, et attendent pour aller boire le son de ma flûte, et je suis assis à ne rien faire. » Chacun se prit à rire de voir Daphnis qui, devenu maître, voulait être encore chevrier. On envoya quelque autre avoir soin de ses chèvres, et puis ils sacrifièrent à Jupiter sauveur, et firent un grand festin. Gnathon seul n'osa s'y trouver, mais demeurait jour et nuit dans le Temple de Bacchus, comme un suppliant, pour la peur qu'il avait de Daphnis.

Le bruit incontinent s'étant répandu partout que Dionysophane avait retrouvé un sien fils, et que Daphnis, qui menait les chèvres aux champs, était devenu le maître et des chèvres et des champs, les voisins paysans accoururent de toutes parts pour se conjurer avec lui, et faire des présents à son père, et Dryas tout des premiers, le nourricier de Chloé. Dionysophane les retint tous pour la fête, ayant fait d'avance préparer force pain, force vin, du gibier de toute sorte, des gâteaux au miel à foison, veaux et petits cochons de lait, et victimes à immoler aux Dieux protecteurs du pays.

Et lors Daphnis amassa tous ses meubles de chevrier, dont il fit présent aux Dieux, consacrant sa panetière et sa peau de chèvre à Bacchus, à Pan sa flûte, sa houlette aux Nymphes avec ses sébiles à traire, qu'il avait lui-même faites. Mais, tant est plus douce que richesse une première accoutumance ! il ne pouvait sans pleurer laisser aucune de ces choses. Il ne suspendit ses sébiles qu'après y avoir trait ses chèvres, ni ne donna sa flûte à Pan, qu'il n'en eût joué encore une fois, ni sa peau de chèvre à Bacchus qu'après se l'être vêtue, et, chaque chose qu'il donnait, il la baisait premièrement. Il dit adieu à ses chèvres ; il appela ses bouquins l'un après l'autre par leur nom ; il but aussi à la fontaine où tant de fois il avait bu avec sa Chloé ; mais il n'osait encore parler de leurs amours.

Or, cependant qu'il entendait aux offrandes et sacrifices, voici qu'il avint de Chloé. Seulette aux champs, elle était assise à garder ses moutons, disant comme pauvre délaissée : « Daphnis m'oublie ; maintenant il songe à

quelque riche mariage. Pourquoi lui ai-je fait jurer, au lieu des Nymphes, ses chèvres? Il les a oubliées aussi, et même en sacrifiant aux Nymphes et à Pan, n'a point désiré voir Chloé. Il aura trouvé chez sa mère les servantes mêmes plus belles. Adieu donc, Daphnis. Sois heureux; mais moi je ne saurais plus vivre. »

Elle étant en cette rêverie, le bouvier Lampis, aidé de quelques autres paysans, la vint enlever, croyant que Daphnis ne devait plus l'épouser, et que Dryas, quand une fois elle serait entre ses mains, consentirait qu'elle lui demeurât. La pauvrette, comme on l'emportait, criait tant qu'elle pouvait, et quelqu'un, qui vit cette violence, s'encourut avertir Napé, et elle Dryas, et Dryas Daphnis, lequel, à peine qu'il ne sortit du sens, n'osant recourir à son père, et ne pouvant néanmoins laisser Chloé sans secours, si s'en alla dans le jardin, et là faisait ses plaintes tout seul : « O malheureux que je suis d'avoir retrouvé mes parents ! Combien m'eût été meilleur de garder toujours les bêtes aux champs ! Combien plus étais-je content quand j'étais serf avec Chloé ! Alors je la voyais, alors je la baisais : et maintenant Lampis l'a ravie, et s'en va avec; et, quand la nuit sera venue, il couchera avec elle, pendant que je suis ici à boire et faire bonne chère. J'ai donc en vain juré mes chèvres, le dieu Pan et les Nymphes. »

Or Gnathon, qui était caché dedans la chapelle du verger, entendit clairement ces plaintes de Daphnis, et, pensant que c'était une bonne occasion pour faire sa paix avec lui, prit quelques jeunes valets d'Astyle et s'en alla après Dryas, lui disant qu'il les conduisit en la maison de Lampis, ce qu'il fit; et diligentèrent si bien, qu'ils surprirent Lampis ainsi comme il ne faisait que d'entrer en son logis avec Chloé, laquelle il lui ôta d'entre les mains à force, et dola très bien les épaules de tous les rustauds qui lui avaient aidé à faire ce rapt, à grands coups de bâton; puis voulut prendre et lier Lampis, pour l'amener prisonnier, mais il se sauva de vitesse.

Gnathon, ayant fait un tel exploit, s'en retourna qu'il était jà nuit toute noire, et trouva Dionysophane jà couché en son lit dormant. Mais le pauvre Daphnis veillait, et était encore dedans le verger, où il se déconfortait et pleurait : si lui amena Chloé, et, la lui livrant entre ses mains, lui conta comme il avait fait, le priant de ne se vouloir souvenir en rien du passé, mais l'avoir pour sien serviteur, ni le débouter de sa table, sans laquelle il lui serait force de mourir de male faim. Daphnis, voyant Chloé, la tenant de Gnathon, fut facile à faire appointement avec lui, et envers elle s'excusa de ce qu'il pouvait sembler l'avoir oubliée ; et, de commun consentement, furent d'avis de ne point encore déclarer leur mariage ; que Daphnis continuerait de voir Chloé en secret, et ne découvrirait son amour qu'à sa mère. Mais Dryas ne le permit point, ains le voulut dire lui-même au père de Daphnis, se faisant fort de lui faire bien accorder. Si prit le lendemain, aussitôt qu'il fut jour, les enseignes de reconnaissance qu'il avait trouvées avec Chloé, et s'en alla devers Dionysophane, qu'il trouva dans le verger, assis avec Cléariste et leurs deux enfants, Astyle et Daphnis ; si leur commença à dire : « Même nécessité me contraint de vous déclarer un secret tout pareil à celui de Lamon, c'est que je n'ai engendré ni nourri le premier cette jeune fille Chloé : autre que moi l'a engendrée ; une brebis l'a allaitée dedans la caverne des Nymphes, où enfant elle fut exposée. Je la vis : ébahi, je la pris, l'emportai, et depuis l'ai nourrie et élevée. Sa beauté même le témoigne, car elle ne tient en rien de nous ; aussi font les marques et enseignes que je trouvai avec elle, plus riches que ne porte l'état d'un pauvre pâtre. Voyez-les, et puis cherchez ses vrais parents, si à l'aventure elle serait point sortable pour femme à Daphnis. »

Dryas ne jeta point sans dessein cette parole, ni Dionysophane ne la reçut en vain ; mais, prenant gardé au visage de Daphnis, et le voyant changer de couleur et se détourner pour pleurer, connut bien incontinent qu'il

y avait des amourettes entre eux deux ; et, étant soigneux de son fils plus que de la fille d'autrui, examina le plus diligemment qu'il put la parole de Dryas : et, quand encore il eut vu les marques de reconnaissance qui avaient été exposées avec elle, c'est à savoir des patins dorés, des chausses brodées, et une coiffe d'or, adonc appela-t-il Chloé, et lui dit qu'elle fit bonne chère, pource que jà elle avait trouvé un mari, et bientôt après trouverait son vrai père et sa mère.

Cléariste dès lors la prit avec elle, la vêtit et accoutra comme femme de son fils. Mais Dionysophane appela Daphnis à part, et lui demanda si elle était encore pucelle. Daphnis lui jura qu'elle ne lui avait rien été de plus près que du baiser, et du serment par lequel ils avaient promis mariage l'un à l'autre. Dionysophane se prit à rire de ce serment, et les fit tous deux dîner avec lui.

Là eût-on pu voir ce que c'est qu'ornement à naturelle beauté ; car Chloé vêtue et coiffée, bien que de sa simple chevelure, et ayant lavé son visage, sembla à chacun si belle par-dessus le passé, que Daphnis même à peine la reconnaissait ; et quiconque l'eût vue en tel état, n'eût point fait doute d'affirmer par serment qu'elle n'était point fille de Dryas, lequel toutefois était à table comme les autres avec sa femme Napé, et Lamon et Myrtale aussi, tous quatre sur un même lit.

Quelques jours après on fit derechef des sacrifices aux Dieux pour l'amour de Chloé, comme l'on avait fait pour Daphnis, et fit-on semblablement le festin de sa reconnaissance ; et elle de son côté distribua ses meubles de bergerie aux Dieux, sa panetière, sa flûte, et les tireurs où elle tirait les brebis, et épandit dedans la fontaine qui était en la caverne des Nymphes du vin, à cause qu'elle avait été trouvée et nourrie auprès d'icelle fontaine ; et sema de chapelets et de bouquets de fleurs la sépulture de la brebis que Dryas lui enseigna, et joua encore de sa flûte pour réjouir ses brebis, faisant prière aux Nymphes que ceux qui seraient trouvés ses natu-

rels parents fussent dignes d'être alliés de Daphnis.

Après qu'ils eurent fait assez de fêtes et de bonne chère aux champs, ils délibérèrent de s'en retourner à la ville, afin de chercher les parents de Chloé, pour ne différer plus les noces : par quoi, dès le matin, firent trousser tout leur bagage, et donnèrent à Dryas encore autres trois cents écus, et à Lamon la moitié des fruits de toutes les terres et vignes qu'il tenait, les chèvres avec leurs chevriers, quatre paires de bœufs, des robes fourrées pour l'hiver, et, par-dessus tout cela, la liberté à lui et sa femme Myrtaïe ; puis cheminèrent vers Mitylène, avec grand train de chevaux et de chariots.

Or, ce jour-là, parce qu'ils arrivèrent le soir bien tard, les autres citoyens de la ville n'en surent rien : mais, le lendemain au plus matin, le bruit en étant couru partout, il s'assembla au logis de Dionysophane grande multitude d'hommes et de femmes, les hommes pour s'éjouir avec le père de ce qu'il avait retrouvé son fils, même ment après qu'ils eurent vu comme il était beau et gentil ; et les femmes pour s'éjouir aussi avec Cléariste de ce que non seulement elle avait retrouvé son fils, mais aussi trouvé une fille digne d'être sa femme ; car Chloé les étonna toutes, quand elles virent en elle une si parfaite beauté, qu'il n'était possible d'en avoir une plus belle. Brief, toute la ville ne parlait d'autre chose que de ce jeune fils et de cette jeune fille, et disait chacun que l'on n'eût su choisir une plus belle couple : si priaient tous aux Dieux que la parenté de la fille fût trouvée correspondante à sa beauté. Il y eut plusieurs femmes de riches maisons qui souhaitèrent en elles-mêmes, et dirent : « Plût aux Dieux que l'on pensât assurément qu'elle fût ma fille ! »

Mais Dionysophane, après avoir quelque temps pensé à cette affaire, s'endormit sur le matin profondément ; et endormant lui vint un songe : il lui fut avis que les Nymphes priaient Amour de parfaire et accomplir à la fin le mariage qu'il leur avait promis ; et qu'Amour, détendant son petit arc, et le jetant en arrière auprès de son car-

quois, commanda à Dionysophane qu'il envoyât le lendemain semondre tous les premiers personnages de la ville pour venir souper en son logis; et qu'au dernier cratère, il fit apporter sur table les enseignes de reconnaissance qui avaient été trouvées avec Chloé, et qu'il les montrât à tous les conviés: puis, cela fait, qu'ils chantassent la chanson nuptiale d'hyménée.

Dionysophane, ayant eu cette vision en dormant, se leva de bon matin, et commanda à ses gens que l'on préparât un beau festin, où il y eût de toutes les plus délicates viandes que l'on trouve, tant en terre qu'en mer, ès lacs et ès rivières, envoya quant et quant prier de souper chez lui tous les plus apparents de la ville.

Quand la nuit fut venue, et le cratère empli pour les libations à Mercure, lors un serviteur de la maison apporta dedans un bassin d'argent ces enseignes, et les montra de rang à chacun des conviés. Il n'y eut personne des autres qui les reconnût, fors un nommé Mégaclès, qui, pour sa vieillesse, était au bout de la table, lequel, sitôt qu'il les aperçut, les reconnut incontinent, et s'écria tout haut: « Dieux! que vois-je là? Ma pauvre fille, qu'es-tu devenue? es-tu en vie? ou si quelque pasteur a enlevé ces enseignes qu'il aura par fortune trouvées en son chemin? Je te prie, Dionysophane, de me dire comment tu les a recouvrées: n'aie point d'envie que je retrouve ma fille comme tu as recouvré Daphnis. »

Dionysophane voulut premièrement qu'il contât devant la compagnie comment il avait fait exposer son enfant. Adonc Mégaclès, d'une voix encore tout émue: « Je me trouvai, dit-il, longtemps y a, quasi sans bien, pource que j'avais dépendu tout le mien à faire jouer des jeux publics, et à faire équiper des navires de guerre; et, lorsque cette perte m'advint, il me naquit une fille, laquelle je ne voulus point nourrir en la pauvreté où j'étais, et pourtant la fis exposer avec ces marques de reconnaissance, sachant qu'il y a plusieurs gens qui, ne pouvant avoir des enfants naturels, désirent être pères en cette sorte, à tout le moins d'en-

fants trouvés. L'enfant fut portée en la caverne des Nymphes, et laissée en la protection d'icelles. Depuis, les biens me sont venus par chacun jour en grande affluence, et si n'avais nul héritier à qui je les pusse laisser, car depuis je n'ai pas eu l'heur de pouvoir avoir une fille seulement : mais les Dieux, comme s'ils se voulaient moquer de moi, m'envoient souvent des songes, lesquels me promettent qu'une brebis me fera père. »

Dionysophane, à ce mot, s'écria encore plus fort que n'avait fait Mégaclês, et, se levant de la table, alla quérir Chloé, qu'il amena vêtue et accoutrée fort honnêtement ; et la mettant entre les mains de Mégaclês, lui dit : « Voici l'enfant que tu as fait exposer, Mégaclês ; une brebis, par la providence des Dieux, te l'a nourrie, comme une chèvre m'a nourri Daphnis. Prends-la avec ces enseignes, et, la prenant, rebaille-la en mariage à Daphnis. Nous les avons tous deux exposés, et tous deux les avons retrouvés : ils ont été tous deux nourris ensemble, et tout de même ont été préservés par les Nymphes, par le dieu Pan et par Amour. »

Mégaclês s'y accorda incontinent, et envoya quérir sa femme, qui avait nom Rhodé, tenant cependant toujours sa fille Chloé entre ses bras ; et demeurèrent tous deux chez Dionysophane au coucher, pource que Daphnis avait juré qu'il ne souffrirait emmener Chloé à personne, non pas à son propre père. Et le lendemain au matin ils prièrent tous les deux leurs pères et mères qu'ils leur permissent de s'en retourner aux champs, parce qu'ils ne se pouvaient accoutumer aux façons de faire de la ville, et aussi qu'ils voulaient faire des noces pastorales ; ce qui leur fut permis. Si s'en retournèrent au logis de Lamon, et présentèrent au bon homme Mégaclês le nourricier de Chloé, Dryas, et sa femme Napé à la mère Rhodé.

Le festin nuptial fut somptueusement préparé, et Mégaclês derechef dévoua sa fille Chloé aux Nymphes ; et, outre plusieurs autres offrandes, leur donna les ensei-

gnes auxquelles elle avait été reconnue, et donna encore bonne somme d'argent à Dryas.

Dionysophane, pource que le jour était beau et serein, fit dresser dedans l'autre même des Nymphes des tables avec des lits de verde ramée, où prirent place tous les paysans de là à l'entour. Lamon et Myrtale y étaient, Dryas et Napé, les parents de Dorcon, les enfants de Philétas, Chromis et Lycenion. Lampis même y vint, après qu'on lui eut pardonné : et là, comme entre villageois, tout s'y disait et faisait à la villageoise ; l'un chantait les chansons que chantent les moissonneurs au temps des moissons, l'autre disait des brocards qu'on a accoutumé de dire en foulant la vendange. Philétas joua de sa flûte, Lampis du flageolet, et cependant Daphnis et Chloé se baisaient l'un l'autre.

Les chèvres mêmes paissaient là auprès comme si elles eussent été participantes de la bonne chère des nocces, ce qui ne plaisait pas à ceux venus de la ville ; et Daphnis, en appelant aucunes par leurs propres noms, leur donnait de la feuillée verde à brouter, et, les prenant par les cornes, les baisait. Et non pas lors seulement, mais en tout le reste de leur vie, passèrent le plus du temps et la meilleure partie de leurs jours en état de pasteurs ; car ils acquirent force troupeaux de chèvres et de brebis, eurent toujours en singulière révérence les Nymphes et le dieu Pan, et ne trouvèrent point à leur goût de meilleure viande, ni plus savoureuse nourriture que du fruit et du lait ; et qui est plus, firent teter à leur premier enfant, qui fut un fils, une chèvre ; et au second, qui fut une fille, firent prendre le pis d'une brebis, et le nommèrent Philopœmen, et la fille Agélée ; et ainsi véécurent aux champs longues années en grands soulas. Ils eurent soin aussi de faire honorablement accoutrer la caverne des Nymphes, y dédièrent de belles images, et y édifièrent un autel d'Amour pastoral ; et à Pan, au lieu qu'il était à découvert sous le pin, firent faire un temple qu'ils appelèrent le temple de Pan le Guerroyeur.

Tout cela fut longtemps après ; mais pour lors, quand

la nuit fut venue, tout le monde les convoya jusqu'en leur chambre nuptiale, les uns jouant de la flûte, les autres du flageolet, et aucuns portant des fallots et flambeaux allumés devant eux; puis, quand ils furent à l'huis de la chambre, commencèrent à chanter Hyménée d'une voix rude et âpre, comme si avec une marre ou un pic ils eussent voulu fendre la terre.

Cependant Daphnis et Chloé se couchèrent nus dans le lit, là où ils s'entre-baisèrent et s'entre-embrassèrent sans clore l'œil de toute la nuit, non plus que chats-huants; et fit alors Daphnis ce que Lycenion lui avait appris : à quoi Chloé connut bien que ce qu'ils faisaient paravant dedans les bois et emmi les champs n'étaient que jeux de petits enfants.

LES
ÉTHIOPIENNES

OU

THÉAGÈNE ET CHARICLÉE

185

ETHIOPIAN

THE

LES
ÉTHIOPIENNES
OU
THÉAGÈNE ET CHARICLÉE

LIVRE PREMIER

Le jour commençait à paraître; les premiers rayons du soleil doraienent le sommet des collines, lorsque des hommes, dont l'armure annonçait des brigands, parurent au haut d'une montagne, qui domine l'embouchure du Nil, qu'on appelle l'embouchure d'Hercule, s'y arrêtèrent quelques instants, parcourant des yeux la vaste étendue des flots. La mer n'offrant à leurs regards rien qui tentât leur cupidité, ils les portent sur le rivage, qui leur présente le spectacle suivant.

A l'ancre flottait un navire, dans lequel il n'y avait personne; mais on jugeait, même de loin, qu'il était extrêmement chargé; car il plongeait dans l'onde jusqu'à peu de distance du bord. Le rivage, couvert d'hommes, les uns sans vie, les autres à demi-morts, et de membres encore palpitants, montrait qu'il venait d'être le théâtre d'un sanglant combat. A ces affreux monuments de la fureur et de la rage, étaient mêlés les déplorables restes d'un festin malheureux, dont cette catastrophe avait été l'issue; des tables couvertes de viandes, des débris de tables encore dans les mains de ces cadavres étendus sur le rivage, prouvaient que leur fureur, dans un combat inopiné, s'en était servie au lieu d'armes: ils crurent

même apercevoir des hommes cachés sous quelques-unes de ces tables. On voyait des coupes renversées ; les unes semblaient s'échapper des mains des convives, tués en les portant à leur bouche ; d'autres avaient été lancées au lieu de traits. Surpris par une attaque soudaine, ces coupes et tout ce qui s'était présenté sous leur main, avaient servi la rage des combattants. L'un était frappé d'un coup de hache, un autre atteint d'une pierre ramassée sur ce même rivage ; celui-ci avait les membres fracassés de coups de bâton ; celui-là avait été dévoré par les flammes : un autre était mort d'une autre manière ; mais la plupart étaient percés de traits et de flèches. C'est ainsi que la fortune, ayant allumé la rage des combats au milieu de la joie d'un festin, réunit dans un petit espace, sous les yeux de ces pirates égyptiens, mille objets divers, des flots de sang coulant avec des flots de vin, des meurtres, un carnage affreux, au milieu des plaisirs et de l'allégresse d'un repas.

Tel est le spectacle que les Égyptiens aperçoivent du haut de la montagne ; tant de victimes, sans qu'ils puissent découvrir ceux qui les ont immolées, une victoire éclatante, un butin immense, un navire seul, sans matelots, aussi intact que s'il eût été rempli de défenseurs, ou en pleine paix dans un port : tous ces objets les jettent dans une grande incertitude ; mais l'appât du gain n'en réveille pas moins leur avidité : ils descendent, résolus de faire valoir pour eux les droits que donne la victoire. Déjà ils ne sont plus qu'à une petite distance du vaisseau et du champ de bataille, quand un autre spectacle, plus extraordinaire encore, vient fixer leur attention.

Sur un rocher est assise une jeune fille d'une beauté éblouissante. Ils la prennent pour une Déesse : elle est plongée dans une douleur profonde. La majesté d'une naissance illustre brille sur toute sa personne ; une couronne de laurier lui ceint la tête : un carquois descend le long de ses épaules ; son bras gauche est appuyé sur son arc ; sa main pend négligemment ; l'autre, appuyée

sur sa cuisse droite, soutient sa tête, qu'elle lève de temps en temps, cherchant des yeux un jeune homme, étendu sur la poussière à quelque distance.

Tout couvert de blessures, ce jeune homme soulève avec effort sa tête appesantie par un sommeil profond, assez semblable au sommeil de la mort. Dans cet état horrible, une beauté mâle brille encore sur sa figure : le sang, qui coule sur ses joues, relève la blancheur de son teint, égale à celle des lis. L'épuisement ferme malgré lui ses yeux, qu'il tourne sans cesse vers la jeune nymphe : ceux des pirates se portent bientôt de dessus elle sur le jeune homme, qui, recueillant ses forces et poussant un profond soupir, s'écrie d'une voix faible : « Mon amie ! es-tu vraiment conservée à mes vœux ? ou bien as-tu été aussi immolée dans le combat ? Quoi ! la mort même n'a pu te séparer de moi ! Ton ombre, hélas ! vient, même après le trépas, prendre part à mes maux !

— Ma destinée est attachée à la tienne, lui répond la jeune nymphe. Tu vois ceci (elle lui montre un poignard sur ses genoux) ; s'il ne m'a pas servi, toi seul as retenu mon bras. » A ces mots, elle quitte la roche où elle est assise ; elle paraît alors d'une taille divine et sur-humaine. Étonnés, interdits, les yeux comme frappés d'un éclair, les pirates courent se cacher parmi les buissons répandus çà et là sur la montagne. Les flèches, enfermées dans un carquois, que les mouvements rapides de la jeune nymphe font retentir sur ses épaules, l'éclat de sa robe enrichie d'or, étincelant aux rayons du soleil, la couronne qui lui ceint le front, sa longue chevelure qui, comme celle d'une bacchante, ondoie sur son cou d'albâtre, et encore plus l'ignorance où ils sont de tout ce qu'ils voient, jette l'épouvante dans leur âme.

« C'est une Déesse, disent les uns, c'est Diane ou Isis, protectrice de l'Égypte : non, disent les autres, c'est une prêtresse, que l'esprit de quelque Dieu agite ; c'est elle qui a répandu ces flots de sang, qui fument sous nos yeux. » Tels sont leurs discours ; mais ils sont bien éloignés de la vérité.

Pendant la jeune nymphe se précipite sur le jeune homme, le serre contre son sein, l'arrose de ses larmes, essuie le sang dont il est couvert, fait entendre des gémissements, et paraît à peine en croire ses yeux. A cette vue, d'autres idées se présentent à l'esprit des Égyptiens. « Comment, disent-ils, cette scène d'horreur et de carnage pourrait-elle être l'ouvrage d'une divinité? comment une Déesse embrasserait-elle avec tant d'affection un cadavre sans vie? » Ils s'exhortent en même temps les uns les autres à approcher et à s'assurer de la vérité. Leur courage renaît; ils s'avancent, trouvent l'inconnue prodiguant ses soins à l'objet de sa tendresse. Ils se placent derrière elle, restent immobiles et en silence. La jeune fille, entendant le bruit de leur marche, voyant leur ombre projetée par les rayons du soleil, lève la tête et les regarde. La couleur de leur peau, leur extérieur, qui n'annonce que des brigands, leurs armes, ne l'effrayent point. Elle reporte ses yeux sur l'infortuné qui est étendu devant elle et dont elle panse les plaies. L'amertume de ses regrets, la violence de sa passion, la rendent insensible aux objets extérieurs funestes ou agréables: elle ne voit que celui de son amour; lui seul absorbe toutes les facultés de son âme. Les brigands se placent devant elle, et semblent vouloir entreprendre quelque chose. Elle les regarde une seconde fois, voit des hommes noirs et d'un extérieur effrayant.

« Si vous êtes, dit-elle, les ombres des morts étendus sur ce rivage, c'est injustement que vous venez nous inquiéter; la plupart se sont tués les uns les autres: ceux qui sont tombés sous nos coups, ont mérité leur sort; nous n'avons fait que nous défendre contre leur violence et leur brutalité. Mais si vous êtes des hommes, il paraît que vous ne vivez que de brigandage. Délivrez-nous des maux qui nous environnent; terminez par notre mort cette scène d'horreur. » Ainsi s'exhalait la douleur de cette belle inconnue.

Les Égyptiens, ne comprenant rien à ces paroles,

abandonnent ces deux infortunés, dont la faiblesse les laisse toujours maîtres de leur sort, s'avancent vers le navire et le vident sans s'occuper plus longtemps des objets qui les environnent. La cargaison était considérable et composée de diverses sortes de marchandises. Ils en tirent de l'or, de l'argent, des pierreries, des étoffes de soie, autant qu'ils peuvent en emporter. Quand leur avidité est satisfaite, ils déposent le butin sur le rivage, le partagent par portions égales ; mais ils règlent cette égalité sur le poids et non sur le prix des objets. Ils se proposent de s'occuper après du sort de leurs prisonniers.

Cependant survient une autre troupe de brigands, à la tête de laquelle sont deux cavaliers. A cette vue, les premiers, au lieu de se préparer au combat, prennent la fuite, abandonnant leur butin, pour n'être point poursuivis. Ils n'étaient que dix, et ils avaient trois fois autant d'ennemis à combattre. La jeune fille se voit une seconde fois prisonnière, sans avoir encore porté les fers de l'esclavage.

Ces nouveaux venus ne respiraient que le pillage. Cependant ils restent immobiles, interdits à la vue d'un spectacle si nouveau pour eux. Ils regardent comme auteurs du massacre ceux qui viennent de prendre la fuite. Ils voient une jeune fille, revêtue d'habits étrangers et magnifiques, insensible aux objets de terreur qui l'environnent, uniquement occupée des blessures de son jeune amant, dont elle partage les souffrances. Ils admirent sa beauté, sa grandeur d'âme ; ils admirent les traits, la taille du malheureux blessé, dont les forces commencent à revenir et le visage à se ranimer.

Enfin, le chef de la troupe s'approche, met la main sur la jeune fille, lui ordonne de se lever et de le suivre. Celle-ci, devinant ses intentions, sans entendre son langage, s'efforce d'entraîner le jeune homme, qui lui-même s'attache à elle, et ne veut pas s'en séparer. Appuyant son épée contre son sein, elle menace de se donner la mort, si on ne les emmène l'un et l'autre. Ses

gestes, encore plus que ses paroles, indiquent ses désirs au chef des brigands. Espérant tirer de grands services du jeune homme, s'il le rendait à la vie, il descend de cheval, en fait descendre son écuyer et fait monter ses prisonniers à leurs places. Il ordonne à ses gens de ramasser le butin et de le suivre. Il marche lui-même à pied, veillant avec grand soin à ce qu'il n'arrive rien à ses captifs. Il semble l'esclave de ceux qu'il tient sous sa puissance, et vainqueur, il s'empresse de servir les vaincus. Ces attentions ne le dégradent point ; tant il est vrai que l'éclat de la beauté, la majesté des traits subjuguent le cœur des brigands eux-mêmes et triomphent des âmes les plus farouches.

Les pirates suivent le rivage de la mer, l'espace de deux stades. Ensuite, laissant la mer à droite, ils dirigent leur marche vers une montagne dont ils franchissent le sommet avec peine et arrivent à un lac, dont les eaux baignent le pied de cette montagne.

Tout ce canton est appelé par les Égyptiens la Bucolie : c'est une excavation qui reçoit les débordements du Nil, dont les eaux y forment un lac ; le milieu est très profond, les bords marécageux ; car les eaux des lacs, comme celles de la mer, vont en diminuant de profondeur à mesure qu'elles approchent de la terre. C'est le chef-lieu de tous les brigands de l'Égypte. L'un habite une cabane, qu'il a construite sur les tertres qui s'élèvent au-dessus des eaux ; un autre, une barque, qui lui sert de voiture et de domicile : c'est là que leurs femmes filent ; c'est là qu'elles accouchent. Leur lait est la première nourriture de leurs enfants ; ensuite des poissons, pêchés dans le lac et cuits au soleil. Aussitôt qu'ils peuvent ramper, elles attachent une courroie à leurs talons, les laissent se traîner sur le bord de leurs cabanes ou de leurs barques et les guident à l'aide de cette courroie.

Parmi les habitants de la Bucolie, il en est qui, nés, élevés et nourris dans ce marais, ne connaissent point d'autre patrie. La sûreté qu'il offre à ses habitants, y

attire un grand nombre de brigands. L'eau leur sert de rempart ; les roseaux qui la couvrent, de fortifications. A travers ces roseaux serpentent des sentiers tortueux, que l'art y a pratiqués, qu'ils connaissent parfaitement et qui, rendant l'accès de leur demeure très difficile, les préservent de toute invasion. Telle est la situation de ce petit état ; telles sont les mœurs de ses habitants.

Le soleil était près de se coucher, quand les brigands arrivèrent. Ils font descendre leurs prisonniers de cheval et déposent le butin dans des barques. Ceux qui n'avaient point été de l'expédition, sortent en foule de différents endroits du marais, s'assemblent, vont au-devant de leur chef, avec toutes les démonstrations de joie et de respect que des sujets témoignent à leur roi. A la vue d'un si riche butin, de la rare beauté de la jeune fille, ils conjecturent que leurs compagnons ont pillé quelque temple opulent, qu'ils en ont enlevé la prêtresse. Ils s'imaginent voir au milieu d'eux, dans cette jeune personne, l'image vivante de la divinité. Ils élèvent jusqu'au ciel la valeur de leur chef et le reconduisent en triomphe à sa demeure.

Une petite île séparée des autres, est l'endroit où il a fixé son domicile, qu'il partage avec un petit nombre d'amis. Dès qu'il y est arrivé, il congédie la multitude avec ordre de se rassembler le lendemain auprès de lui. Resté seul avec quelques confidents, il fait servir un repas frugal, qu'il partage avec eux, remet ses captifs à un jeune Grec, captif lui-même depuis peu de jours afin qu'il s'entretienne avec eux. Il les loge dans une cabane voisine de la sienne ; il recommande le jeune homme, et surtout l'honneur de la jeune fille, à ses soins et à sa vigilance. Pour lui, épuisé de fatigues, accablé de soucis sur sa situation présente, il se livre au sommeil.

Le silence régnait dans le marais : déjà on était à la première veille de la nuit. Les deux captifs profitent de cette solitude et de ce calme profond, pour s'abandonner aux larmes et à la douleur. Les ombres de la nuit, ne

détournant leur âme du sentiment de leurs maux par aucun bruit, ni par la vue d'aucun objet, les livrent tout entiers à l'amertume de leurs regrets. La jeune fille, seule et séparée des autres par l'ordre du chef des brigands, couchée sur un misérable grabat, verse des larmes en abondance et se désespère. « O Apollon ! dit-elle, que tes châtimens sont cruels ! qu'ils sont peu proportionnés à nos fautes ! ta vengeance n'est-elle pas satisfaite des maux que nous avons soufferts ! Privés de nos parents, pris par des pirates, exposés à des dangers sans nombre sur mer, sur terre, tombés deux fois entre les mains des brigands, un avenir encore plus affreux nous attend ; rien ne peut-il apaiser ton courroux ? Quand donc mettras-tu un terme à tes fureurs ? Que je meure pure et sans tache, la mort me paraîtra douce. S'il est quelqu'un assez téméraire pour prétendre à des faveurs que Théagène n'a pas obtenues... non..., jamais... une mort volontaire préservera plutôt mon nom de l'opprobre. La pudeur elle-même ornera mon tombeau. O Dieu ! jamais divinité n'égala tes rigueurs.

— O mon amie ! ô ma chère Chariclée ! répond Théagène, arrête ; tes plaintes sont justes, mais elles irritent les Dieux, plus que tu ne penses. Loin de les accuser, nous devons les invoquer. Les prières sont plus capables que les reproches, de fléchir le courroux du ciel. — Tu dis vrai, ô mon ami ! Mais, dis, dans quel état te trouves-tu ? — Dans un état plus tranquille. Les soins que m'a prodigués ce jeune homme ont beaucoup calmé mes douleurs. — Tu seras encore plus soulagé au lever de l'aurore, reprit leur gardien. J'appliquerai sur tes plaies des simples qui, dans l'espace de trois jours, les cicatriseront ; des simples dont l'expérience m'a constaté l'efficacité. Le chef des brigands, au retour de ses expéditions, ramène quelquefois de ses sujets blessés. En très peu de temps, ces simples, dont je vous parle, leur rendent la santé. Ne vous étonnez pas si je m'intéresse à vous. Vous me paraissez éprouver les mêmes infortunes que moi. Grec, je compatis au malheur des

Grecs. — Grec! grands Dieux! s'écrient les deux étrangers, transportés de joie. — Oui, je suis Grec de langue et d'origine. Bientôt vos maux recevront quelque adoucissement. — Quel est ton nom? — Cnémon. — Ta patrie? — Athènes. — Tes aventures? — Arrêtez; que me demandez-vous? quels souvenirs vous réveillez dans mon âme! Laissons à la tragédie le soin de célébrer mes infortunes : ce récit ne serait qu'un épisode qui aggraverait les vôtres. Le reste de la nuit ne suffirait pas pour vous les raconter. Vous êtes épuisés de fatigues; vous avez besoin de repos et de sommeil. » Mais les jeunes gens, espérant trouver dans le récit d'aventures semblables à celles qu'ils éprouvent, quelque adoucissement à leurs maux, lui font de si vives instances, qu'il cède enfin et commence ainsi :

« Je suis fils d'Aristippe, Athénien d'origine, qui avait une certaine fortune et était membre de l'Aréopage. Après la mort de ma mère, voulant ménager d'autres appuis à sa vieillesse, dont j'étais le seul soutien, il contracta un second mariage. Déménète, qu'il épousa, et qui causa tous mes malheurs, était revêtue de toutes les grâces. Bientôt ses charmes, ses attentions, ses soins multipliés, subjuguèrent le vieillard et l'asservirent à ses volontés. Consommée dans l'art de la séduction, elle savait parfaitement bien enflammer ses désirs. Voyait-elle mon père sortir? elle se lamentait; rentrait-il? elle courait au-devant de lui, se plaignait de ses longues et fréquentes absences, qui ne manqueraient pas de lui donner la mort; elle l'embrassait à chaque mot, l'arrosait de ses larmes. Séduit par tous ces artifices, mon père ne voyait qu'elle, n'existait que pour elle.

« Pour affermir encore mieux son empire, elle feignit de me regarder comme son fils. Quelquefois même elle m'embrassait, et dès ce moment elle chercha à gagner mon affection. Surpris de trouver un cœur maternel dans une marâtre, je recevais ses caresses sans rien soupçonner de ses vues intéressées. Mais bientôt des empresses trop vifs, des baisers brûlants et lascifs, des re-

gards enflammés, ne me permirent plus de douter de ses projets. Je me dérobe à ses empressements, je repousse ses caresses; qu'est-il besoin de rappeler ses efforts réitérés, les brillantes promesses qu'elle employait pour me gagner; m'appelant son bien-aimé, son âme, sa vie, mêlant à des noms si tendres tout ce que le désir de plaire a de plus séduisant; en un mot, n'oubliant rien de ce qu'elle croyait pouvoir lui concilier ma tendresse. Tantôt c'était une mère tendre et respectable; tantôt c'était une amante dévorée de tous les feux de l'amour. Enfin, sa passion éclata.

« J'avais atteint l'âge de puberté. On célébrait à Athènes les grandes Panathénées, dans lesquelles les Athéniens mènent en pompe sur terre un vaisseau en l'honneur de Minerve. J'avais chanté l'hymne ordinaire à la louange de la Déesse. J'avais rempli toutes les fonctions accoutumées. Je rentre dans la maison de mon père, revêtu de mon habit de cérémonie, la tête couronnée de fleurs. Déménète, me voyant entrer, n'est plus maîtresse d'elle-même; elle ne cache plus son amour, ne déguise plus ses feux. « O mon cher Hippolyte! dit-elle en m'embrassant: ô mon cher Thésée!» Jugez de ce que je sentis alors, moi, que le seul souvenir de cette déclaration fait rougir. La nuit arrive. Mon père soupait au Prytanée. La solennité de la fête, la multitude des convives devaient l'y retenir toute la nuit. Déménète vient me trouver au milieu des ténèbres. Elle n'écoute plus ni son devoir, ni la pudeur; elle me propose un crime. J'oppose à ses désirs une résistance invincible. Promesses, menaces, caresses, rien ne peut me fléchir. De profonds gémissements, des soupirs amers s'échappent de son sein. Enfin, elle se retire.

« La nuit fut le seul délai qu'elle apporta à sa vengeance. D'abord elle garde le lit le matin. Mon père, à son retour, s'informe de l'état de sa santé. Elle feint d'être indisposée et refuse de lui en dire davantage. Vaincue enfin par ses pressantes sollicitations: « Ton fils, dit-elle, ce tendre fils, que je regardais comme le mien, ce fils,

« à qui j'ai témoigné tant de fois presque plus de ten-
 « dresse que toi-même (je prends les Dieux à témoin de
 « la vérité de ce que je dis) s'étant aperçu que j'étais en-
 « ceinte, ce que je te cachais, jusqu'à ce que j'en fusse
 « bien convaincue, profitant de ton absence, a saisi le mo-
 « ment où, seule avec lui, je lui répétais les sages avis
 « que je ne cesse de lui donner, lui recommandant en par-
 « ticulier, pour ménager son amour-propre, de ne point
 « s'adonner au vin ni à la débauche, vices que j'avais dé-
 « couverts en lui, mais que je ne te révélais pas, dans la
 « crainte de passer pour marâtre dans ton esprit; ce fils,
 « dis-je, a vomi d'abord contre toi et contre moi un tor-
 « rent d'injures, que je rougirais de te rapporter; puis il
 « m'a frappé le sein d'un coup de pied, et m'a mise dans
 « l'état où tu me vois. »

« A ces mots, mon père, sans me rien dire, sans m'in-
 terroger, sans me donner le temps de me défendre, per-
 suadé de la vérité de ce qu'il venait d'entendre de la
 bouche d'une femme qui m'avait aimé si tendrement,
 me rencontrant dans la maison, tombe sur moi à coups
 de poings, appelle ses esclaves, me fait déchirer à coups
 de fouet, plus malheureux que les scélérats, qui con-
 naissent du moins le crime pour lequel on les punit.
 Enfin, sa colère s'étant apaisée : « Au moins, lui dis-je,
 « est-il juste à présent de m'apprendre la cause d'un pa-
 « reil traitement. » Ces paroles raniment sa fureur. « L'im-
 « pudent ! s'écrie-t-il, c'est de moi qu'il veut apprendre
 « ses infamies. » Il me quitte aussitôt et va trouver Déménète,
 dont la rage non encore assouvie ourdit cette
 seconde trame pour me perdre.

« Elle avait une esclave assez belle. Thisbé, c'était son
 nom, savait marier les sons de sa voix aux accords de
 la cythare. Déménète l'envoie vers moi et lui ordonne
 de m'aimer. Thisbé aussitôt devient amoureuse de moi.
 Thisbé, qui avait autrefois dédaigné ma tendresse, n'ou-
 blie rien pour m'attacher à elle. Regards, signes, gestes,
 tout est mis en usage. Insensé ! je me croyais devenu
 tout à coup le rival de Cupidon. Enfin je la reçois une

nuit dans mes bras. Elle y revient encore la nuit suivante. Pendant plusieurs nuits, elle continua de me prodiguer ses faveurs. Je l'avertis de prendre garde à elle, de ne pas se laisser surprendre par sa maîtresse. « O
 « Cnémon, dit-elle, que tu es simple ! Quoi ! tu crois qu'il
 « y aurait du danger pour une esclave, achetée à prix
 « d'argent, d'être surprise dans un tendre commerce ! De
 « quel crime n'est donc pas coupable à tes yeux, une
 « femme d'une naissance illustre, à qui les lois ont donné
 « un époux, que la crainte de la mort ne peut empêcher
 « de violer la foi conjugale ? — Non : je ne puis le croire ;
 « il n'en est pas de si perfide. — Eh bien ! il ne tient qu'à
 « toi de surprendre une adultère sur le fait. — Je le veux
 « bien, si tu veux me la montrer. — Je veux te la faire
 « voir de tes propres yeux, et pour toi, si cruellement
 « outragé par Déménète, et pour moi, qu'elle abreuve
 « tous les jours de l'amertume du fiel, que sa jalouse
 « rage ne cesse de distiller sur moi. Songe qu'il faut
 « montrer du courage. » Je le lui promets : elle se retire.

« Trois jours après, elle me vient réveiller pendant la nuit, m'avertit que l'amant de Déménète est avec elle ; qu'une affaire imprévue a obligé mon père d'aller à la campagne ; que le lâche qui le déshonore, de concert avec Déménète, est entré dans sa chambre ; que je dois venger un père outragé, que je dois m'armer d'une épée, pour ne pas laisser échapper le perfide.

« Je fais tout ce qu'elle me recommande ; je m'arme d'un poignard ; Thisbé, un flambeau à la main, guide mes pas à l'appartement de mon père. J'aperçois une lumière brillant dans l'intérieur. Transporté de fureur, j'enfonçe la porte, et me précipitant dans la chambre :
 « Où est-il, m'écriai-je, ce lâche séducteur, ce bel
 « amant d'une femme si sage ? » En même temps, je m'avance pour les percer tous deux de mon épée. Grands Dieux ! mon père s'élançe hors du lit, tombe à mes genoux : « Arrête, s'écrie-t-il, ô mon fils ! épargne
 « celui qui t'a donné le jour, qui t'a élevé ; prends pitié
 « de ces cheveux blancs. Je t'ai outragé ; mais la mort

« serait une vengeance trop cruelle : ne suis pas les
 « mouvements impétueux de ton ressentiment ; ne rou-
 « gis pas tes mains du sang de ton père. »

« Telles étaient ses tendres supplications. Pour moi,
 interdit, sans mouvement, frappé comme d'un coup de
 foudre, cherchant Thisbé, qui s'était dérobée, je ne sais
 comment, je porte mes regards sur le lit, dans la cham-
 bre, ne sachant que dire, que faire. L'épée me tombe
 des mains ; Déménète s'élançe de son lit, s'en saisit.
 Mon père, hors de danger, se rend maître de moi, me
 fait lier. Déménète vient encore l'animer par ses cris.
 « Ne te l'avais-je pas prédit ? ne t'avais-je pas averti de
 « te mettre sur tes gardes contre ton fils ? qu'il attente-
 « rait à tes jours, quand le moment seconderait sa fu-
 « reur ? Je lisais dans ses yeux les sinistres projets d'un
 « cœur dénaturé. — Il est vrai, lui répond mon père, tu
 « me donnais de sages conseils ; mais je ne te croyais
 « pas. » Il me retint dans les chaînes, sans me permettre
 de parler, ni de lui ouvrir les yeux sur la vérité.

« Au point du jour, il me conduit enchaîné devant l'as-
 semblée du peuple. Là, le cœur navré : « Athéniens,
 « dit-il, ce n'était pas là la récompense que j'attendais de
 « mes soins pour lui. Je lui ai donné une éducation digne
 « de sa naissance. Je l'ai fait instruire dans les lettres. Je
 « l'ai fait reconnaître dans ma famille. Je l'ai fait inscrire
 « sur le registre de sa tribu. Je l'ai mis au nombre des
 « citoyens, comme la loi l'ordonne. J'espérais trouver en
 « lui l'appui de ma vieillesse. Mon sort reposait entre ses
 « mains. Oubliant tant de bienfaits, il a d'abord accablé
 « d'outrages mon épouse que vous voyez, et l'a meur-
 « trie de coups. Enfin, il est venu pendant la nuit m'at-
 « taquer le fer à la main. Le hasard seul l'a empêché de
 « commettre un parricide et m'a sauvé la vie. Il a été
 « frappé d'une terreur subite, et le fer est échappé de
 « ses mains. Je vous dénonce le monstre ; j'implore votre
 « secours. Je n'ai pas voulu user des droits que les lois
 « me donnent sur sa vie. Je vous l'abandonne, persuadé
 « qu'il vaut mieux vous laisser le soin de ma vengeance,

« que de répandre le sang de mon fils. » En parlant ainsi, ses larmes coulaient en abondance.

« Déménète elle-même, feignant la plus amère douleur, paraît déplorer mon sort. « L'infortuné ! s'écrie-t-elle... « à la fleur de son âge !... périr.... expirer sous le glaive « des lois ! Une furie ennemie l'a sans doute armé contre « l'auteur de ses jours. » Ses funestes gémissements, loin d'intéresser les juges en ma faveur, déposaient contre moi aux yeux de l'assemblée, et ne faisaient qu'ajouter encore à l'atrocité de mon prétendu forfait.

« Quand je demandai la parole pour répondre, le greffier s'approchant de moi ne me fit, pour mon malheur, que cette seule question : « As-tu été vers ton père « armé d'une épée ? — Hélas ! oui, répondis-je ; mais « écoutez le reste. » Aussitôt des cris affreux s'élèvent de toutes parts ; on refuse d'entendre ma défense : les uns sont d'avis de me lapider, les autres de me livrer au bourreau, pour me précipiter dans le gouffre.

« Pendant qu'ils délibèrent sur le genre de supplice qu'ils m'infligeront, je m'écrie au milieu du tumulte : « Marâtre impitoyable ! c'est ma marâtre qui me précipite dans cet abîme de maux ; c'est ma marâtre qui me « livre à une mort non méritée ». Ces paroles frappent la multitude ; on commence à soupçonner quelque chose de la vérité. Cependant je ne puis être entendu. Un désordre affreux règne dans l'assemblée. Quand on recueille les suffrages, dix-sept cents me condamnent à mort ; mais les uns veulent que je sois lapidé, d'autres, que je sois précipité dans le gouffre. Mille, qui ont conçu quelque soupçon sur ma belle-mère, me condamnent à un exil perpétuel. Leur avis prévaut ; les autres étant partagés de sentiment, ils se trouvent les plus nombreux. Je suis donc banni de la maison paternelle et du pays qui m'avait vu naître.

« Vous apprendrez dans un autre moment comment je fus vengé. Il est temps de se livrer aux douceurs du sommeil. La nuit est avancée ; vous avez besoin de repos. — Non, dit Théagène ; ce serait pour nous un tour-

ment trop cruel, si nous ne voyions pas Déménète porter la peine due à ses forfaits.

— Eh bien ! reprit Cnémon, je vais vous satisfaire. Après ma condamnation, je descendis au Pirée, où je trouvai un vaisseau qui mettait à la voile. Je savais que j'avais à Égine des parents du côté maternel. Je m'embarquai pour y passer. Je trouvai ces parents. Je vécus chez eux assez agréablement. Vingt jours après mon arrivée, errant, selon ma coutume, de côté et d'autre, je descends au port. Un vaisseau abordait. Je m'arrête, je m'informe d'où il vient, et quelles personnes il apporte. A peine est-il au rivage, qu'un passager s'élançe à terre et se précipite dans mes bras. C'était Charias, jeune homme de même âge que moi. « Cnémon, me dit-il, je « t'apporte une heureuse nouvelle. Tu es vengé ; Démé-
« nète n'est plus. — Que les Dieux te conservent ! Mais
« pourquoi m'annoncer si succinctement une telle nou-
« velle, comme si elle avait quelque chose d'affligeant
« pour moi ? Détaille-moi les circonstances de cette mort.
« Je crains qu'une fin tranquille ne l'ait dérobée au châ-
« timent dû à sa scélératesse. — Non, la justice n'a pas
« tout à fait abandonné la terre, comme dit Hésiode. Il
« est des actions sur lesquelles elle ferme les yeux quel-
« ques instants ; mais des forfaits aussi atroces n'échap-
« pent pas à ses regards perçants. Elle s'est appesantie
« sur la tête coupable de Déménète.

« Je suis bien instruit de tout. A la faveur du commerce
« que j'entretiens, comme tu sais, avec Thisbé, j'ai tout
« appris d'elle. Après le jugement inique rendu contre toi,
« ton malheureux père, dévoré de remords, alla s'ense-
« velir au fond d'une campagne, où il vivait en proie aux
« chagrins les plus cuisants, comme Homère le dit de Bel-
« lérophon. Les furies aussitôt s'emparent de Déménète.
« Ton éloignement ne sert qu'à rallumer sa passion avec
« plus de fureur. Elle feint de donner à tes malheurs des
« larmes, que lui arrachent ses propres tourments. « Cné-
« mon ! s'écriait-elle jour et nuit, ô mon cher fils ! l'âme
« de ma vie ! »

« Ses amies viennent la voir, admirent la bonté de son cœur, la louent d'avoir pour un fils, qui n'est pas le sien, la tendresse d'une mère, tâchent de la consoler, de ranimer son courage. « Hélas ! leur dit-elle, mon mal est sans remède. Vous ne savez pas combien est aigu le trait qui me déchire l'âme. » Seule, elle accuse Thisbé. « Thisbé ne l'a pas servie comme elle le devait. Thisbé a secondé ses fureurs, sans ménager les intérêts de son amour. Elle a réussi trop vite à éloigner l'objet de sa passion, sans donner le temps au repentir de naître dans son âme. Tout enfin menaçait Thisbé de quelque sinistre projet de sa part. A la vue des fureurs et des tourments d'une femme à qui le crime ne coûtait rien, d'une femme livrée aux fureurs de la jalousie et de l'amour, Thisbé, persuadée qu'elle n'a d'espoir que dans la célérité, se hâte de la prévenir.

« Elle se présente devant Déménète : « O ma maîtresse, dit-elle, pourquoi accuser injustement ton esclave ? j'ai toujours été, et je suis encore prête à obéir au moindre signe de ta volonté. Si le succès n'a pas toujours répondu à tes désirs, c'est la fortune qu'il faut en accuser. Je vais, si tu le désires, chercher un remède à tes maux.

« — O ma chère Thisbé, répond Déménète, quel remède pourras-tu trouver ? Celui qui pourrait me guérir est loin de moi. La funeste humanité des juges, à laquelle je ne m'attendais pas, m'a donné la mort. S'il eût perdu la vie, s'il fût expiré sous un monceau de pierres, ma passion serait morte avec lui. On oublie aisément ce que l'on n'espère plus : le calme et la tranquillité rentrent bientôt dans un cœur pour lequel il n'y a plus d'espérance. Mon imagination séduite me le montre sans cesse devant moi ; toujours je crois l'entendre me reprocher mon crime : sa vue seule me couvrirait de honte. Quelquefois je l'attends, prête à voler dans ses bras. Quelquefois je forme le projet d'aller le trouver, sous quelque climat qu'il habite. Voilà ce qui embrase mon âme, ce qui allume les feux qui me dévorent. O

« Dieux ! mes tourments sont mérités. Pourquoi ne pas
« substituer les voies de la douceur à celles de la perfidie ? pourquoi ne pas employer les prières au lieu des
« persécutions ? Il m'a refusée ; mais il le devait. Celui
« qu'il n'a pas voulu déshonorer était son père. Peut-être,
« avec le temps, serais-je venue à bout de le gagner ;
« peut-être l'aurais-je adouci. Tigre farouche et impitoyable, moins amante que tyran, le refus de m'obéir m'a
« irritée. Les mépris d'un homme, dont la beauté efface
« la mienne, ont allumé le fiel de ma rage. O Thisbé,
« quel remède à tant de maux !

« — On est persuadé à Athènes, répond Thisbé, que
« Cnémon, après son jugement, a quitté la ville et l'Attique ; mais moi, qui ne cesse de m'occuper de ce qui
« t'intéresse, j'ai découvert qu'il est caché dans les environs de la ville. Tu connais, sans doute, la musicienne Arsinoé. Cnémon était lié avec elle. Elle a reçu
« dans sa maison son malheureux amant. Elle lui promet
« de partir avec lui et le retient chez elle, jusqu'à ce que
« tout soit prêt pour leur fuite. — Heureuse Arsinoé !
« s'écrie Déménète, tu as serré Cnémon dans tes bras ; tu
« l'accompagneras dans son exil ! Mais, ajouta-t-elle, quel
« soulagement en puis-je espérer à mes malheurs ? — Un
« grand : je feindrai de l'amour pour Cnémon. La conformité de talent, continua Thisbé, m'a liée d'amitié avec
« Arsinoé. Je la prierai de m'introduire chez elle pendant
« la nuit et de me laisser prendre sa place auprès de Cnémon. A la faveur de cet artifice, tu pourras toi-même
« passer pour Arsinoé et te rendre ainsi auprès de Cnémon.
« J'aurai soin de le faire boire largement, avant qu'il se mette au lit. Si par là tu parviens à contenter tes désirs,
« tes feux pourront s'apaiser. Souvent une première entrevue suffit pour éteindre une passion : la jouissance est le
« tombeau de l'amour. Mais si ton cœur continuait à brûler
« des mêmes feux (puissent les Dieux ne pas le permettre !) tu pourrais, à la faveur d'un autre stratagème, avoir
« recours au même remède. Songeons seulement à guérir les maux présents. »

« Déménète saisit avec transport le projet de Thisbé ;
 « elle la prie de s'occuper au plus tôt des moyens de
 « l'exécuter. Thisbé demande un jour pour tout prépa-
 « rer. Elle se rend chez Arsinoé. « Tu connais, lui dit-
 « elle, Thélédème. — Oui, je le connais. — Reçois-nous
 « aujourd'hui chez toi. Je lui ai promis de passer la nuit
 « avec lui. Il viendra le premier et moi ensuite, quand
 « j'aurai couché ma maîtresse. »

« Elle court de là chez Aristippe, à sa maison de cam-
 « pagne. « O mon maître ! lui dit-elle, je viens m'accuser
 « moi-même devant toi et m'abandonner à ta discrétion.
 « J'ai causé la perte de ton fils, malgré moi, il est vrai ;
 « mais je ne puis nier que je n'aie coopéré à ton malheur ;
 « j'ai été instruite des criminelles intrigues de ton épouse :
 « j'ai su quel opprobre elle imprimait à ton nom. Crai-
 « gnant d'être la victime de mon silence, si le voile, qui
 « couvrait ses perfidies, était levé par une autre main que
 « la mienne ; indignée de l'ingratitude dont elle payait ta
 « tendresse et tes soins, je n'ai pas voulu t'en instruire
 « moi-même. J'ai été trouver mon jeune maître pendant
 « la nuit, pour n'avoir point de témoins de ma confi-
 « dence ; je l'ai informé de tout ; je lui ai dit qu'un adul-
 « tère reposait entre les bras de ma maîtresse. Aigri
 « depuis longtemps contre elle, comme tu sais, persuadé
 « qu'au moment où je lui parlais, son amant reposait dans
 « ses bras, furieux, il s'arme d'un poignard. En vain je
 « veux l'arrêter ; en vain je lui représente que l'amant de
 « Déménète n'est pas en ce moment avec elle ; il s'arrête,
 « réfléchit un instant ; et, persuadé que je me repentai
 « de ma démarche, poussé par la rage et par la fureur, il
 « court à ta chambre. Tu sais le reste. Il s'agit aujourd'hui
 « de laver ton fils exilé d'un crime atroce, et de te venger
 « de celle qui vous a précipités tous deux dans cet abîme
 « de maux. Je te montrerai aujourd'hui, dans une mai-
 « son étrangère, située hors de la ville, Déménète avec
 « son amant.

« — Si tu remplis ta promesse, répond Aristippe, la li-
 « berté sera ta récompense. Un soleil plus pur luira pour

« moi, si je venge mon malheureux fils. Depuis long-
 « temps des chagrins cuisants me dévorent; depuis
 « longtemps j'ai conçu de violents soupçons; mais je
 « n'ai point de preuves et je garde le silence. Que faut-il
 « faire? — Tu connais le jardin des Épicuriens : rends-
 « t'y vers le soir, et attends-moi en cet endroit. »

« A ces mots, elle se retire, va trouver Déménète :
 « Pare-toi, lui dit-elle, revêts-toi de tes plus beaux ha-
 « bits. Tout est arrangé comme je te l'ai promis. » Démé-
 « nète l'embrasse, fait tout ce qu'elle lui recommande.
 « Déjà il était nuit. Thisbé vient la prendre et la conduit à
 « l'endroit désigné. Lorsqu'elles n'en furent plus qu'à une
 « petite distance, elle la quitte, pour quelques instants et
 « lui dit de l'attendre. Elle va prier Arsinoé de passer dans
 « un autre appartement et de la laisser libre. « Mon jeune
 « amant, lui dit-elle, n'est pas encore initié dans les mys-
 « tères de l'amour. Je veux ménager sa pudeur. » Arsinoé
 « se prête à tout. Thisbé retourne vers Déménète, l'intro-
 « duit dans la chambre, la couche, enlève le flambeau
 « (sans doute, dit Théagène, pour qu'elle ne fût pas re-
 « connue d'un homme qui était alors dans l'île d'Égine),
 « lui fait promettre de garder le silence : « Je vais,
 « ajoute-t-elle, chercher Cnémon; il est à table dans une
 « maison voisine. » Elle sort aussitôt, va trouver Aristippe
 « au rendez-vous qu'elle lui avait indiqué, lui recom-
 « mande de se saisir du perfide amant et de l'enchaîner.
 « Aristippe la suit : arrivé à la porte de la chambre, il
 « entre brusquement, a beaucoup de peine à trouver le lit
 « à la faible lueur de la lune. « Je te tiens, monstre de
 « perfidie, s'écrie-t-il, toi, que le ciel ne voit qu'avec
 « horreur. » Au même instant, Thisbé heurte à la porte
 « avec grand bruit. « Que nous sommes imprudents! dit-
 « elle, le lâche a pris la fuite; prends garde, ô mon mai-
 « tre, de la laisser échapper. — Va, répond Aristippe, je
 « suis content, je la tiens. » Il se saisit en même temps
 « de Déménète et la conduit à la ville.

« Déménète, repassant dans son esprit toutes les cir-
 « constances de sa catastrophe, se voyant frustré dans

« son attente, couverte d'opprobre, exposée à toute la rigueur des lois, outrée d'avoir été surprise et encore plus d'avoir été jouée indignement, passant auprès de la fosse creusée dans l'Académie, à l'endroit où, comme tu sais, les Polémarques ont coutume d'offrir des sacrifices aux héros, Déménète s'arrache brusquement des mains du vieillard et se précipite dans la fosse, la tête la première, fin digne de ses forfaits. « Je suis satisfait, dit Aristippe; tu as prévenu la vengeance des lois, en te faisant justice à toi-même. » Il instruisit le lendemain le peuple de cet événement et eut beaucoup de peine à être absous. Quand j'ai quitté Athènes, il implorait le secours de ses amis et de ses connaissances et n'oubliait rien pour obtenir ton retour. Je ne sais s'il a réussi. Une affaire pressante m'a obligé de passer ici avant qu'on eût rien décidé. Tu dois t'attendre à revoir ta patrie; le peuple y consentira sans doute; ton père viendra lui-même te chercher. » Tel fut le récit de Charias. Vous raconter le reste de mes aventures, mon arrivée dans ces lieux, les traverses que j'ai éprouvées serait un récit trop long et qui demanderait trop de temps. »

Cnémon, en achevant son récit, pleura : les deux étrangers pleurèrent avec lui; les larmes, qu'ils semblaient donner aux malheurs de l'Athénien, leur étaient arrachées par le souvenir de leurs propres calamités : elles auraient coulé longtemps, si un doux sommeil, provoqué même par le plaisir de pleurer, ne fût venu assoupir le sentiment de leurs maux.

Cependant le chef des brigands, Thyamis, sans cesse agité de nouveaux songes, dont il ne pouvait trouver l'explication, l'esprit occupé de réflexions profondes, ne pouvait goûter les douceurs du sommeil. A l'heure où les coqs chantent, soit qu'un pressentiment inné les avertisse de l'approche du soleil, et que, par leurs cris, ils annoncent le retour de cet astre sur l'hémisphère, soit que l'inquiétude naturelle à ces animaux et le besoin de nourriture les fassent chanter; dans le temps, dis-je, que les coqs appellent au travail les hommes qui habi-

tent autour d'eux, un songe, qui avait quelque chose de surnaturel, se présente à l'esprit de Thyamis. Il entre dans Memphis, sa patrie, et dans le temple d'Isis; une multitude de flambeaux éclairent ce temple dans toute son étendue. Les autels, arrosés de sang, sont couverts de victimes de toute espèce : le vestibule, les environs du temple retentissent des cris et des applaudissements confus d'une multitude innombrable. Entré dans le sanctuaire, la Déesse vient au-devant de lui, lui remet Chariclée, et lui dit : « *En l'ayant, tu ne l'auras pas; tu commettras un crime : tu ensanglanteras l'étrangère; mais elle n'en mourra point.* »

Ce songe jette Thyamis dans une grande perplexité; il le retourne de tous les côtés, pour en trouver le sens. Enfin, après l'avoir bien considéré, voici celui que lui suggère sa passion. « *Tu l'auras et tu ne l'auras pas... comme femme, et non comme vierge. Tu l'ensanglanteras... dans les combats de l'amour; et elle n'en mourra point.* » Telle fut l'explication, qu'inspiré par l'amour, il donna à son songe.

Au lever de l'aurore, il assemble les principaux de ses sujets; et, qualifiant le fruit de ses brigandages du titre pompeux de dépouilles prises sur l'ennemi, il leur ordonne de les transporter au milieu de l'île. Il appelle Cnémon, lui commande d'amener les prisonniers confiés à ses soins. « Hélas! s'écrient-ils pendant qu'on les conduit, qu'allons-nous devenir? » Ils conjurent Cnémon de s'intéresser à eux : l'Athénien le leur promet et tâche en même temps de ranimer leur courage. « Le chef des brigands, leur dit-il, n'est point un barbare affreux; il a une âme sensible : sa naissance est illustre : la nécessité seule l'a jeté parmi ces brigands. »

Les captifs étant arrivés et le peuple réuni, Thyamis désigne l'île pour le lieu de l'assemblée, monte sur un tertre et recommande à Cnémon d'expliquer aux prisonniers ce qu'il va dire; car Cnémon entendait déjà la langue égyptienne, et Thyamis ne parlait qu'avec peine la langue grecque.

« Compagnons, dit-il, vous connaissez mes sentiments pour vous; jamais ils n'ont changé : fils, comme vous savez, du grand-prêtre de Memphis, après la retraite de mon père, dépouillé du sacerdoce, au mépris des lois, par un frère plus jeune que moi, je suis venu chercher un asile parmi vous, et pour venger mon injure, et pour recouvrer ma dignité. Élevé par vous au commandement, jamais on ne m'a vu affecter la moindre distinction; l'équité elle-même a toujours présidé à tous les partages; toujours j'ai rapporté au trésor public le produit de la vente des prisonniers, convaincu qu'un chef, pour mériter l'honneur de commander, doit, plus qu'un autre, payer de sa personne, et partager également le butin. Parmi les prisonniers, je vous ai choisi ceux qui, par leur force, étaient en état de vous servir; j'ai vendu les autres. Toujours j'ai respecté les femmes : celles qui étaient d'une naissance illustre ont racheté leur liberté à prix d'argent, ou ma seule compassion la leur a rendue; mais les autres, que l'habitude ou plutôt le droit de la guerre, condamnait à l'esclavage, je les ai distribuées à chacun de vous, pour que vous en fassiez vos esclaves.

« Dans le butin d'hier, il est un objet que je vous demande : c'est cette jeune étrangère. Je pouvais me l'adjuger moi-même; mais j'ai cru qu'il valait mieux l'obtenir de vous. User de violence envers sa captive, sans consulter le vœu de ses compagnons, est le propre d'un barbare. Ce n'est pas un don gratuit que je vous demande; à ce prix je renonce à ma part du butin. Comme la race des prêtres dédaigne des plaisirs communs et que, sans être guidé par l'amour du plaisir, je cherche à perpétuer ma famille, j'ai intention de la prendre pour épouse. Je vais justifier mon choix à vos yeux : les bijoux, qui brillaient sur sa personne, quand elle est tombée entre nos mains, sa fermeté dans le malheur, la constance inébranlable qu'elle oppose aux coups du sort; tout en elle annonce la noblesse du sang; je la crois encore sage et vertueuse. L'éclat éblouissant de sa beauté,

cette modestie peinte dans ses yeux, qui impriment le respect à tous ceux qui la voient, ne déposent-ils pas hautement en faveur de sa vertu? Ce qui détermine encore mon choix, c'est qu'elle paraît attachée au culte de quelque divinité. Au milieu même de ses malheurs, elle regarde comme un crime et comme une impiété de quitter sa robe de prêtresse et ses couronnes. Peut-il donc se faire une alliance mieux assortie? c'est le fils d'un grand-prêtre qui donne la main à une prêtresse. »

Tous lui répondent par des cris de joie, et souhaitent que cet hymen se contracte sous d'heureux auspices. « Je vous rends grâces, leur dit Thyamis; mais je crois encore devoir interroger les dispositions de la jeune fille. Si je voulais faire valoir les prérogatives du commandement, il me suffirait de vouloir. Il est inutile de demander le consentement de ceux qu'on veut contraindre; mais c'est le consentement seul des deux parties qui constitue une alliance légitime, et je veux l'obtenir. » Se tournant ensuite vers Chariclée : « Consens-tu, lui dit-il, à fixer ta demeure parmi nous? » Il lui demande en même temps quelle est leur naissance et leur patrie.

Chariclée, les yeux fixés vers la terre, remuant la tête, semble recueillir ses idées et méditer une réponse. L'incarnat qui colore ses joues, la grandeur et la majesté qui brillent dans ses traits, ne font qu'enflammer encore davantage la passion du chef des brigands. Cnémon lui sert d'interprète.

« Ce serait, dit-elle, à mon frère Théagène à parler : le silence sied à une femme. Parler dans une assemblée d'hommes est le devoir d'un homme; mais, puisque tu veux m'entendre, puisque pour me prouver ton humanité, tu aimes mieux employer la voie de la persuasion, que d'user de l'étendue de tes droits; puisque c'est à moi que ton discours s'adresse, que c'est moi que mon maître interroge sur mon hymen avec lui, je me trouve dans la nécessité de transgresser les règles que la bienséance impose à mon sexe. Je vais donc, au milieu de cette assemblée, répondre à tes questions.

« Nous sommes Ioniens, nés à Éphèse, d'une des plus illustres maisons de cette ville. Parvenus à l'adolescence, nous fûmes élus, moi, prêtresse de Diane, et mon frère, que tu vois, prêtre d'Apollon. Les lois mêmes de notre patrie nous appelaient à ces fonctions, qui ne devaient durer qu'un an. Ce terme était expiré et nous étions allés conduire une théorie à Délos, où nous devions donner des combats de musique, célébrer d'autres jeux et abdiquer nos fonctions, selon l'usage observé dans notre patrie. Notre vaisseau était rempli d'or, d'argent, d'étoffes précieuses et de toutes les autres choses nécessaires pour la célébration des jeux et pour donner un repas au peuple. La vieillesse, les dangers de la mer et de la navigation, avaient retenu chez eux les auteurs de nos jours. Un grand nombre de nos compatriotes s'étaient embarqués avec nous sur le même vaisseau; d'autres nous accompagnaient dans des barques particulières. Déjà nous avons fait une grande partie du trajet : tout à coup une tempête s'élève; les vents se déchaînent, sifflent avec fureur : des tourbillons mêlés d'éclairs soulèvent les flots. Le vaisseau quitte sa route; le pilote, cédant à la violence des vents, qui lui arrachent le gouvernail, abandonne au hasard la conduite du vaisseau. Après avoir erré pendant sept jours et sept nuits, toujours poussés par le même vent, nous abordons enfin au rivage où tu nous as trouvés et que tu as vu abreuvé de sang et jonché de cadavres. Pendant un repas solennel, que nous célébrions pour remercier les Dieux de nous avoir tirés de tant de dangers, nos matelots, pour s'emparer de nos richesses, forment le dessein de nous égorger; ils fondent sur nous : il se fait un carnage affreux de nos proches et de nos amis; les vainqueurs eux-mêmes restent étendus sur le champ de bataille avec les vaincus : seuls, nous avons échappé. Eh! plût aux Dieux que nous n'eussions pas survécu à un tel désastre! heureux encore, dans notre infortune, d'être tombés entre tes mains, sans doute par la faveur de quelque divinité, puisqu'il est question de mon hymen,

lors même que nous croyions nos jours en danger ! Non, Thyamis, je ne refuserai pas ta main. Une esclave partager le lit de son maître, est à mes yeux le comble du bonheur. Une prêtresse recevoir dans ses bras le fils d'un ministre de la religion, qui bientôt, avec l'aide des Dieux, sera lui-même revêtu du sacerdoce, me paraît un destin que l'on ne peut attribuer qu'à une faveur spéciale du ciel. Je ne te demande qu'une grâce, Thyamis ; accorde-la moi : permets-moi d'aller déposer auparavant, dans une ville ou dans un temple, sur un autel consacré à Apollon, les marques de ma dignité. De retour à Memphis, lorsque tu auras recouvré le sacerdoce, notre hymen, célébré au milieu de la joie que donne la victoire, n'en sera que plus brillant. Cependant, si tu aimes mieux prévenir un si beau moment, permets-moi du moins de remplir les obligations que m'imposent les lois de ma patrie. Oui, Thyamis, j'en suis convaincue ; attaché, dès ton enfance, au culte des Dieux, tu respecteras leurs saintes lois, tu ne me refuseras pas ma demande. »

Chariclée à ces mots se tait et ses yeux se remplissent de larmes : toute l'assemblée applaudit à son discours. On prie Thyamis de lui accorder sa demande ; on lui promet de le seconder dans toutes ses entreprises. Thyamis lui-même y accède, quoique malgré lui. Enivré d'amour, brûlant de désirs, le moment présent lui paraît un siècle ; mais les prestiges de l'éloquence de Chariclée, l'espoir de conclure son hymen à Memphis, le souvenir même du songe qu'il a eu, lui arrachent son consentement. Il fait ensuite le partage du butin : l'amour des brigands lui donne ce qu'il y avait de plus précieux, sans consulter le sort. Ensuite il congédie l'assemblée, en leur recommandant de se tenir prêts à marcher dans dix jours à Memphis.

Les deux prisonniers habitent la même tente qu'ils ont occupée jusqu'ici ; Cnémon, par l'ordre de Thyamis, demeure avec eux, non plus pour les garder, mais pour charmer leur solitude. Ils sont servis plus délicatement que Thyamis lui-même, qui, respectant les liens du sang

qui unissent Chariclée à Théagène, permet à celui-ci d'habiter avec sa sœur; mais il ne veut pas la voir souvent : il craint qu'enflammé par ses charmes, il n'oublie ses résolutions et ne viole ses promesses. Il évite donc sa vue, persuadé qu'il n'est pas possible de la contempler et de rester maître de soi-même.

Quand les brigands furent dispersés dans le marais, Cnémon alla chercher à quelque distance les simples, qu'il avait promises la veille à Théagène, pour la guérison de ses blessures. Théagène, profitant de son absence, gémit, se lamente, atteste les Dieux, sans adresser une seule parole à son amante. Chariclée lui demande s'il pleure ses malheurs présents, ou s'il lui est survenu quelque nouveau sujet de douleur. « Eh! que peut-il y avoir de plus nouveau et de plus déchirant, répond Théagène, que de voir Chariclée manquer à ses promesses, violer ses serments! Chariclée m'a oublié; elle a promis sa main à un autre.

— Sois plus sage, répond Chariclée; n'ajoute pas encore à la rigueur de mes maux. Après tant de preuves de fidélité que je t'ai données, des discours, dictés par la nécessité et par notre intérêt commun, te font soupçonner ma fidélité! Non, jamais tu ne les verras s'accomplir ces promesses que je viens de faire, et tu changeras toi-même avant de me voir changer. La fortune peut rendre Chariclée malheureuse; mais jamais, quelles que soient ses rigueurs, elle ne la rendra infidèle. Il fut un seul moment dans ma vie, où je ne fus pas maîtresse de moi : ce fut celui où mon amour prit naissance; mais cet amour est légitime. Ce n'est point un amant que j'aime en toi; c'est un époux, à qui j'ai donné ma foi depuis longtemps, avec lequel j'ai vécu sans lâche, dont j'ai repoussé plusieurs fois les caresses, attendant l'heureux moment qui doit voir l'accomplissement des promesses et des serments que nous nous sommes faits l'un à l'autre, et qui doit unir nos destinées. Quoi! je préférerais un barbare à un Grec! un brigand à mon amant! Non, Théagène, tu ne le crois pas.

— Que signifie donc, répond Théagène, cette belle harangue? M'appeler ton frère, est un trait d'une sagesse consommée, qui épargne à Thyamis les tourments de la jalousie, et qui nous donne la facilité d'habiter ensemble sans crainte. Notre naissance en Ionie, la tempête dont nous avons été assaillis auprès de Délos, ne sont que des fictions imaginées pour déguiser la vérité; mais te montrer si facile aux propositions de Thyamis; mais lui promettre si expressément la main, mais fixer le temps de ton union avec lui... Je ne pouvais ni ne voulais concilier toutes ces choses. Je demandais à la terre de m'engloutir avant de voir mes travaux et mes espérances se terminer ainsi. »

Chariclée embrasse Théagène, lui prodigue mille baisers, l'arrose de ses larmes : « O mon ami, lui dit-elle, que tes frayeurs ont de charmes pour moi ! elles m'attestent que ton amour est à l'épreuve de tous les revers. Eh bien ! mon cher Théagène, sans les promesses que j'ai faites à Thyamis, nous ne goûterions pas la douceur de cet entretien. Une passion violente ne fait que s'enflammer par la résistance ; au lieu que la souplesse et la condescendance en apaisent la première fougue, et modèrent l'impétuosité des désirs, par les charmes qu'elles promettent dans l'avenir. Une promesse pour un amant fougueux est une faveur, et même une première jouissance, qui calme, par l'espoir, sa brûlante ardeur et lui assure la possession de l'objet qu'il aime. Convaincue de cette vérité, je me suis moi-même accordée à Thyamis ; j'abandonne le reste aux Dieux. La divinité qui protège notre amour depuis sa naissance, ne nous abandonnera pas. Le temps présente souvent bien des ressources et des moyens de salut dans des événements que toute la sagesse humaine n'eût jamais prévus : je n'en ai point vu d'autre pour nous. J'attends de l'obscur avenir des remèdes contre des maux inévitables pour le présent. O mon ami, nous avons à lutter contre nous-mêmes ; il faut garder le plus grand silence, même devant Cnémon ; il a le cœur bon : il est Grec ; mais il est dans les fers, et

un prisonnier tâche, avant tout, de gagner les bonnes grâces de son maître. Il ne nous a pas encore prouvé son amitié et son attachement de manière à mériter notre confiance; et s'il venait jamais à soupçonner la vérité, notre sort n'est pas douteux. Le mensonge n'est pas criminel, quand il sert ceux qui l'emploient, sans nuire à ceux que l'on trompe. »

Pendant que Chariclée instruisait ainsi son amant de ce qu'ils avaient de mieux à faire, Cnémon accourt à pas précipités. Le trouble et l'agitation sont peints sur sa figure. « Théagène, dit-il, voilà les simples que je t'ai promises; applique-les sur tes blessures, le remède est infailible. Il faut maintenant nous préparer à d'autres blessures, à un carnage égal à celui que vous avez vu. » Théagène le prie de s'expliquer. « Il n'est pas temps d'en dire davantage : les effets pourraient prévenir les paroles. Suis-moi au plus tôt et que Chariclée accompagne tes pas. » Il les mène tous deux vers Thyamis, qu'il trouve fourbissant son casque, aiguisant ses javelots. « Jamais, lui dit-il, il ne fut plus à propos de préparer tes armes. Revêts-t'en au plus vite, et ordonne à tous tes soldats d'en faire autant. Jamais nous n'avons été assaillis par des ennemis aussi nombreux. Ils avancent, ils sont près de nous; je n'ai eu que le temps d'accourir à pas précipités, pour t'annoncer leur approche. J'ai prévenu tous ceux que j'ai rencontrés de se mettre sous les armes. »

Thyamis, à ces mots, tressaille, demande où est Chariclée; il semble craindre pour Chariclée plus que pour lui-même : Cnémon la lui montre tremblante à l'entrée de sa tente. « Hâte-toi, lui dit-il à l'oreille, de la conduire dans la caverne où sont ramassées toutes nos richesses; va, mon ami; referme bien l'entrée, comme elle l'est ordinairement, et reviens promptement me rejoindre : je me charge de repousser les ennemis. » Il ordonne en même temps à son écuyer de lui amener une victime, pour offrir un sacrifice aux Dieux, avant de commencer le combat.

Docile aux ordres de Thyamis, Cnémon conduit dans la caverne Chariclée, qui tourne sans cesse ses yeux noyés de larmes vers Théagène, et l'y enferme. Cette caverne n'est point l'ouvrage de la nature, comme on en voit beaucoup creusées d'elles-mêmes à la surface et dans les entrailles de la terre. L'art des brigands n'avait fait qu'imiter la nature : elle était destinée à receler les fruits de leur brigandage : voici quelle était à peu près sa construction.

Une ouverture étroite et ténébreuse était pratiquée sous la porte d'un appartement secret, dont le seuil n'était lui-même qu'une porte, qui s'ouvrait et se fermait sur cette ouverture, par laquelle on descendait dans cette caverne ; ensuite on trouvait une infinité de sentiers tortueux, pratiqués au hasard ; parmi ces sentiers étroits, qui conduisaient dans l'intérieur, les uns étaient isolés, les autres entrelacés comme des racines d'arbres : tous aboutissaient au centre de la caverne, à un espace vaste, éclairé de quelques faibles rayons de lumière, qui, partant de l'extrémité du lac, y pénétraient par un soubirail.

Cnémon conduit Chariclée jusque dans l'intérieur de cette caverne, dont il connaît tous les détours et l'y laisse, tâchant de lui inspirer du courage, lui promettant de venir la rejoindre vers le soir avec Théagène, qu'il tiendra éloigné du champ de bataille, et dont il lui conservera les jours. Chariclée, comme frappée d'un coup mortel, ne lui répond rien ; arrachée des bras de son amant, elle semble arrachée à la vie. Cnémon la quitte, pleurant la cruelle nécessité où il est d'être le ministre de ces ordres barbares, pleurant le sort de Chariclée, qu'il enterre presque vivante, de Chariclée, ce chef-d'œuvre de la nature, qu'il vient de livrer aux ténèbres de la nuit la plus profonde. Il ferme la caverne et va rejoindre Thyamis.

Ce chef des brigands, bouillant de courage, suivi de Théagène, couvert d'une armure étincelante, exhorte au combat ceux de ses gens qui sont rassemblés autour

de lui : debout au milieu d'eux, il leur parle ainsi :

« Compagnons, il n'est pas nécessaire, je crois, de vous exhorter par beaucoup de paroles, à combattre avec courage ; des hommes dont la guerre est l'élément, n'ont pas besoin d'être aiguillonnés. D'ailleurs, l'attaque imprévue des ennemis ne me permet pas de vous faire un long discours. Ne pas repousser, les armes à la main, un ennemi qui attaque à force ouverte, c'est manquer de courage. Vous savez qu'il ne s'agit point ici seulement de sauver vos femmes et vos enfants ; ces motifs qui, plus d'une fois, ont suffi pour faire triompher, sont ici trop faibles pour que je vous en entretienne, non plus que de tous les avantages que vous donnera la victoire. C'est pour notre existence, c'est pour la conservation de nos jours que nous allons combattre : jamais guerre contre des brigands ne se termina par composition ; jamais on ne conclut de traité avec de pareils ennemis ; nous n'avons que l'alternative de la victoire ou de la mort. Animés par de si puissants motifs, la rage et le désespoir dans le cœur, précipitons-nous sur des ennemis dont nous n'avons aucun quartier à attendre. » Ayant ainsi parlé, il cherche des yeux Thermutis, son écuyer, et l'appelle plusieurs fois par son nom. Ne le voyant point paraître, il éclate en menaces contre lui, et s'élançe ensuite vers le rivage. Déjà le combat est commencé ; déjà ceux qui habitaient l'extrémité du marais sont au pouvoir des ennemis, qui livrent aux flammes, à mesure qu'ils avancent, les barques et les cabanes de ceux qui tombent sous leurs coups, ou qui prennent la fuite. Le feu gagnant de proche en proche, dévore la forêt de roseaux qu'il rencontre : les yeux sont frappés de l'éclat, et l'ouïe du sifflement horrible des flammes. La guerre déploie tout ce qu'elle a de plus effrayant et de plus terrible. Les brigands soutiennent le combat avec un courage déterminé ; mais, surpris par un ennemi supérieur en forces, les uns sont immolés sur terre, les autres submergés avec leurs barques et leurs cabanes dans les eaux du lac. On entend un bruit con-

fus; les cris de ceux qui combattent sur la terre et sur l'eau, se mêlent aux clameurs des vainqueurs et aux gémissements des mourants. Les uns rougissent le lac de leur sang, les autres ont à se défendre contre les flots et contre les flammes.

Thyamis, à ce spectacle, se rappelle le songe dans lequel il a vu la déesse Isis, son temple éclairé d'une multitude de flambeaux, les autels couverts de victimes. Il en trouve l'explication dans tout ce qu'il voit, explication bien différente de la première. « J'ai Chariclée, disait-il, mais je ne la posséderai point; la guerre va me l'enlever: elle sera ensanglantée dans les combats de Mars et non dans ceux de l'Amour. » Il reproche à la Déesse de l'avoir trompé. Il frémit de rage à la seule idée qui lui présente Chariclée dans les bras d'un autre. Il ordonne à ses gens de s'arrêter, de garder le poste qu'ils occupent, de se cacher autour de l'île, de fondre subitement sur les ennemis par les différents canaux. « C'est là, leur dit-il, le seul moyen de résister; c'est là que se doivent borner tous vos efforts. » Pour lui, sous prétexte d'aller chercher Thermutis, et d'offrir un sacrifice à ses Dieux pénates, sans vouloir être accompagné de personne, furieux, hors de lui-même, il revient à sa tente.

L'opiniâtreté est un des principaux traits du caractère des barbares. Réduits au désespoir, ils ne balancent point à précipiter avec eux dans le tombeau tout ce qui leur est cher, soit pour l'arracher aux outrages de la captivité, soit dans l'espérance d'en jouir après la mort. Plein de ces idées, Thyamis, désespéré, enveloppé par les ennemis, comme dans un filet, tourmenté par le démon de l'amour et de la jalousie, s'élance vers la caverne, poussant des cris affreux et articulant quelques mots égyptiens. Il trouve à l'entrée une femme qui prononce des mots grecs. Au son de sa voix, il dirige ses pas vers elle; de la main gauche, il la saisit par les cheveux, de la droite lui plonge son épée dans le cœur. Elle tombe dans son sang, pousse de longs gémissements et

qu'on descendait les plus précieux dans la caverne, ils mettent le feu à toutes les tentes. Puis craignant, aux approches de la nuit, d'être surpris par ceux qui s'étaient échappés du combat, ils vont rejoindre leurs camarades.

LIVRE DEUXIÈME

Le feu dévastait l'île des Bucoles : Cnémon et Théagène ne s'aperçurent point pendant le jour de l'incendie : les rayons du soleil effaçaient entièrement l'éclat des flammes ; mais lorsqu'il fut couché, lorsque les ténèbres furent répandues sur la surface de la terre, les flammes alors brillant de tout leur éclat, s'aperçurent de loin à la faveur des ombres de la nuit. Théagène et Cnémon sortent du marais, et voient toute l'île en feu : à ce spectacle, Théagène se frappe la tête, s'arrache les cheveux : « C'est aujourd'hui, s'écrie-t-il, qu'il me faut renoncer à la vie : craintes, dangers, inquiétudes, espérances, amour, tout est fini, tout est perdu pour moi : c'en est fait de Chariclée et de moi. Ma lâcheté ne m'a servi de rien : en vain j'ai pris honteusement la fuite, pour me conserver à toi, ô ma chère Chariclée ! Non, je ne te survivrai pas. Mort affreuse ! ton amant n'a pas reçu ton dernier soupir. Hélas ! tu as été la proie des flammes ! Telles sont donc les torches funèbres qu'un Dieu barbare a substituées aux flambeaux de l'Hyménée ! Il ne reste plus rien de cette beauté ; ton cadavre sans vie ne conserve plus rien de ces attraits séducteurs. Barbare destinée ! fortune impitoyable ! je n'ai pu, dans ces derniers moments, te presser contre mon sein, te dire le dernier adieu. »

En même temps il porte la main à son épée ; mais Cnémon lui arrête le bras. « Que vas-tu faire, Théa-

gène ? Pourquoi pleurer une personne qui est pleine de vie ? Chariclée respire : ne te livre pas ainsi au désespoir. — Que dis-tu ? suis-je aveugle ? suis-je un enfant qu'on amuse avec des paroles ? C'est mettre le comble à mes maux, que de me priver de la douleur de mourir. » Cnémon lui jure que Chariclée est vivante, lui apprend tout ce qu'il a fait, l'ordre que lui a donné Thyamis, la caverne où il l'a renfermée; il ajoute que les détours et les sinuosités dont elle est coupée, ont empêché le feu de pénétrer jusqu'au fond. Ces paroles rendent la vie à Théagène : il se hâte d'aborder dans l'île ; il ne voit que Chariclée : il se représente cette caverne comme un lit nuptial, où l'amour va l'enivrer de plaisir. Il ne sait pas de quels cris de désespoir elle doit retentir auparavant.

Ils avancent avec ardeur ; ils sont obligés de ramer et de conduire eux-mêmes leur barque : dès le commencement du combat, leur nocher, frappé des premiers cris des ennemis, comme d'un coup de foudre, était tombé dans les flots. Peu exercés à manier la rame et à concerter leurs mouvements, ils ne peuvent diriger leur barque en droite ligne ; un vent contraire vient encore les retarder dans leur course ; mais l'ardeur supplée à l'expérience : ils abordent avec peine et couverts de sueur ; ils volent vers les cabanes qu'ils trouvent réduites en cendres, et ne peuvent distinguer que la place qu'elles occupaient. La pierre qui ferme l'entrée de la caverne est entièrement à découvert : un vent violent soufflant sur ces cabanes, formées de roseaux et de joncs entrelacés, les avait consumées en peu de temps. La flamme, en s'éteignant, n'avait laissé qu'un monceau de cendres, dont une partie avait été emportée par les tourbillons, et l'autre, presque consumée, laissait un passage facile jusqu'à la caverne. Ils trouvent des torches à demi éteintes, allument le reste des roseaux, ouvrent la caverne et s'y précipitent. Cnémon marche devant. « Grands Dieux ! s'écrie-t-il, après avoir fait quelques pas, que vois-je ? C'en est fait de nous, Chariclée n'est plus ! »

après lire ce billet. » Ils prennent l'épée et le billet et dirigent leurs pas vers Chariclée. Elle s'était traînée sur les pieds et sur les mains vers l'endroit où elle avait aperçu de la lumière. Elle se précipite vers Théagène, se jette à son cou : « O Théagène, dit-elle, je te serre dans mes bras ! — O Chariclée, vis-tu encore ? » Enfin, ils tombent tous deux serrés, collés l'un contre l'autre, sans voix. Leur âme erre sur leurs lèvres. Plus d'une fois, une joie, un plaisir excessifs ont eu des suites funestes et ont brisé les liens de la vie. Ainsi ces deux amants, qui n'espéraient plus se revoir, faillirent expirer. Cnémon ayant découvert un filet d'eau courante, en puise dans ses deux mains, leur en arrose le visage, leur en fait respirer, et les rappelle à la vie.

Théagène et Chariclée, se trouvant dans les bras l'un de l'autre, étendus par terre, se relèvent en rougissant, Chariclée surtout, de s'abandonner ainsi à leurs transports sous les yeux de Cnémon et le prie de leur pardonner leur délire. Cnémon sourit, console leur pudeur par ces paroles : « Votre délire est beau à mes yeux et aux yeux de tout homme qui a lutté contre l'amour, a senti le plaisir d'être vaincu, et sait que les défaites alors sont inévitables ; mais il est d'autres choses, ô Théagène ! que je ne puis approuver. Je t'ai vu, et j'en ai rougi pour toi, je t'ai vu arroser de larmes honteuses une femme étrangère, inconnue, et cela, lorsque je t'assurais que l'objet de ta tendresse était plein de vie. — O Cnémon ! lui répond Théagène, cesse de me calomnier auprès de Chariclée : c'était elle que je pleurais ; c'était son corps que je croyais arroser de mes larmes. Mais enfin un Dieu bienfaisant m'a dessillé les yeux ; il m'a montré mon erreur. Mais toi, oses-tu bien vanter ton courage ! tes gémissements n'ont-ils pas précédé les miens ? A la vue du corps sanglant d'une femme étendue à tes pieds, avant de le reconnaître, toi, Athénien intrépide, armé de pied en cap, l'épée en main, tu as pris la fuite, comme on voit au théâtre les acteurs fuir à l'aspect d'une Euménide. » A ces mots, un sourire invo-

lontaine dérida un peu leur visage : les larmes coulèrent ; mais c'étaient des larmes de douleur, arrachées par le sentiment de leurs maux.

Quelques moments après, Chariclée rappelant ses esprits : « Qu'elle est heureuse, dit-elle, celle que Théagène a pleurée, à laquelle, comme le dit Cnémon, il a prodigué mille tendres baisers ! Si tu ne me crois pas jalouse, dis-moi quelle est l'heureuse mortelle, qui a été baignée des pleurs de Théagène ; par quelle erreur tu as prodigué à une inconnue des caresses qui s'adressaient à moi ? — Je vais te surprendre, lui répond Théagène ; Cnémon assure que cette inconnue est Thisbé, cette Athéniennne qui jouait de la cythare, et des artifices de laquelle il a été victime ainsi que Déménète. — Comment, répliqua Chariclée tout étonnée, par quel enchantement aurait-elle été transportée du milieu de la Grèce à l'extrémité de l'Égypte ? comment ne l'avons-nous pas vue en descendant ici ? — C'est ce que je ne saurais dire, répondit Cnémon : voici seulement ce que je puis vous apprendre à son sujet.

« Lorsque Déménète trahie eut terminé ses jours, mon père s'empressa d'instruire le peuple de cet événement. Il fut absous à l'unanimité. Il travailla ensuite à obtenir mon rappel du peuple. Il se préparait même déjà à s'embarquer pour venir me chercher. Thisbé, profitant du loisir que lui donnaient les affaires de son maître, se mêle dans les sociétés, où elle fait valoir ses charmes et ses talents. Un jour, par la légèreté de ses doigts et la douceur de ses accents, qu'elle avait mariés au son de sa lyre, elle effaça Arsinoé, qui, ce jour-là, joua sans grâce et avec négligence, et bientôt elle s'attira, sans s'en apercevoir, toute la jalousie et toute la haine dont est susceptible le cœur d'une courtisane. Cette haine devint encore plus violente, lorsqu'un riche marchand de Naucratie, nommé Nausiclès, eut donné sa tendresse à Thisbé, abandonnant Arsinoé, avec laquelle il vivait auparavant, et dont il s'était dégoûté, parce qu'il lui avait vu faire des contorsions, des grimaces hideuses en

jouant de la flûte, et ses yeux étincelants sortir de leur orbite. Enflammée de colère et de rage, Arsinoé va révéler aux parents de Déménète toutes les intrigues de Thisbé contre sa maîtresse ; leur dit tout ce qu'elle a appris de Thisbé elle-même pendant leur liaison : elle y ajoute tout ce que la malignité lui suggère. Les parents de Déménète se réunissent contre mon père ; ils engagent, à force d'argent, les orateurs les plus renommés à l'accuser. Ils crient que Déménète a perdu la vie sans avoir été jugée, ni convaincue ; ils publient que l'accusation intentée contre elle n'est qu'un voile qui couvre un assassinat ; ils exigent que l'on montre l'adultère vivant ou mort, ou seulement que l'on dise son nom. Enfin, ils demandent Thisbé pour l'appliquer à la torture. Mon père la promet, mais il ne put la présenter. Thisbé l'avait prévenu, et, de concert avec le marchand, elle avait pris la fuite. Le peuple indigné ne regarde pas mon père comme le meurtrier de sa femme ; il l'avait instruit de tout ; mais il le juge complice de mon exil et des trames criminelles qui avaient coûté la vie à Déménète. Il le bannit et confisque ses biens. Tels ont été les fruits de son second hymen. Thisbé a quitté Athènes et a subi ici, comme vous le voyez, la peine due à ses forfaits.

« Tels sont les faits que j'ai appris d'Anticlès, avec lequel je suis passé en Égypte pour chercher Thisbé à Naucratie, la ramener à Athènes, dissiper les soupçons élevés contre mon père, le justifier et demander vengeance de tous les crimes de cette femme. Pris par les brigands pendant mes recherches, je me trouve aujourd'hui avec vous. Vous apprendrez dans la suite les causes de ma captivité, les circonstances qui l'ont accompagnée. Un Dieu seul, je crois, pourrait vous dire comment Thisbé est venue dans cette caverne, quelle main lui a ôté la vie. Lisons le billet que nous avons trouvé dans son sein ; peut-être nous en apprendra-t-il davantage. »

En même temps il ouvre le billet et lit ce qui suit :
« Thisbé, ennemie et vengeresse, à Cnémon mon maître. »

Je t'annonce une heureuse nouvelle ; Déménète n'est plus : c'est moi qui t'ai vengé. Si tu me permets de me présenter devant toi, je te raconterai les circonstances de sa mort. Depuis dix jours je suis dans cette île : j'ai été prise par un des brigands qui se dit l'écuyer du chef. Il me tient enfermée sans me permettre de me montrer, même à la porte de sa cabane ; c'est par attachement pour moi, dit-il, qu'il en agit si rigoureusement ; mais je soupçonne qu'il craint un ravisseur. Un Dieu sans doute a trompé sa vigilance : je t'ai vu passer ; je t'ai reconnu et je t'envoie ce billet par une vieille femme qui demeure avec moi, à laquelle j'ai recommandé de le remettre à ce beau Grec, l'ami du chef des brigands. Tire-moi de leurs mains ; prends-moi pour te servir. Quand je t'ai fait du mal, j'y ai été contrainte ; mais quand je t'ai vengé, je n'ai suivi que les mouvements de mon cœur. Si ton ressentiment est inflexible, use envers moi de toute ta rigueur. Je ne désire que d'être auprès de toi, dussé-je y trouver la mort. Il vaut mieux mourir de ta main et obtenir les honneurs de la sépulture, que de vivre dans un état plus affreux que la mort. La tendresse d'un barbare m'est plus odieuse que la haine d'un Athénien. »

Tel était le contenu du billet.

« O Thisbé ! ajouta Cnémon, tu as bien mérité ton sort : tu nous apprends toi-même tes malheurs ; c'est sur ton sein, percé d'un coup d'épée, que nous trouvons l'histoire de ta fin. C'est ainsi qu'une furie vengeresse, attachée à tes côtés, n'a cessé de te poursuivre, qu'en donnant en Égypte le spectacle de ton supplice à la première victime de ta scélératesse. Que méditais-tu, que machinais-tu contre moi, par cette lettre, quand la vengeance divine, s'appesantissant sur ta tête, a coupé le fil de tes projets ? Ton trépas même ne me rassure pas encore contre toi. Je crains bien que la mort de Déménète ne soit encore qu'une imposture, que l'on ne m'ait trompé par une fausse nouvelle. Peut-être venais-tu à travers les flots nous jouer, sur le théâtre de l'Égypte,

quelque nouvelle pièce semblable à celle que tu avais jouée sur le théâtre d'Athènes.

— Quoi ! dit Théagène, ton courage ne se démentira pas : des ombres, des chimères t'effrayent ? Je suis étranger aux intrigues de Thisbé : elle ne m'a point fasciné les yeux ; tu peux m'en croire ; Thisbé est réellement morte : elle n'est plus redoutable pour toi ; mais à qui as-tu obligation de sa mort ? Comment se trouvait-elle ici ? C'est ce qui m'embarrasse et m'étonne. — Je suis dans la même ignorance que toi. Mais le meurtrier de Thisbé est Thyamis, s'il faut en croire l'épée que nous avons trouvée près d'elle : à cet aigle d'ivoire que tu vois à la poignée, je la reconnais pour l'épée de Thyamis. — Sais-tu comment, dans quel moment, pour quelle raison Thyamis lui a ôté la vie ? — Comment en serais-je instruit ? Cette caverne ne m'a pas donné le don de deviner, comme le sanctuaire de Pytho, ou l'autre de Trophonius le communiquent, dit-on, à ceux qui y pénètrent. »

Ces mots réveillèrent les douleurs de Chariclée et de Théagène. « O Pytho ! ô Delphes ! s'écrièrent-ils en pleurant. » Cnémon, étonné, ne pouvait s'imaginer la cause de l'impression que faisait sur leur âme le nom de Pitho. Telle était la situation de Cnémon, de Théagène et de Chariclée.

Cependant Thermutis, l'écuyer de Thyamis, blessé dans le combat, avait gagné la terre à la nage. Lorsque la nuit fut arrivée, il trouva, au milieu des débris qui couvraient le lac, une barque voguant çà et là au gré des flots. Il y monta, aborde dans l'île et court vers Thisbé. Il y avait quelques jours que, placé en embuscade dans un chemin étroit, au pied d'une montagne, il l'avait enlevée à Nausiclès, qu'elle accompagnait. Pendant le tumulte inséparable d'une attaque soudaine, Thyamis l'avait envoyé chercher une victime ; pour mettre Thisbé hors de danger et la conserver à son amour, il l'avait conduite secrètement dans la caverne. Dans le trouble et l'empressement où il était, il l'avait laissée à

l'entrée. Effrayée des ténèbres qui l'environnaient, ne connaissant pas les détours qui conduisaient dans l'intérieur, Thisbé était restée au lieu où Thermutis l'avait laissée. C'est là que Thyamis l'avait percée de son épée, croyant percer Chariclée.

Thermutis, échappé du combat, retourne donc auprès de Thisbé. A peine est-il dans l'île, qu'il court aux cabanes; mais il ne trouve qu'un monceau de cendres. Il a bien de la peine à découvrir la pierre qui ferme l'entrée de la caverne. Il rallume quelques roseaux qu'il trouve fumants encore et s'élançe dans la caverne. Il appelle Thisbé par son nom : c'est le seul mot grec qu'il sut prononcer. Il la voit étendue et sans vie. Il reste longtemps immobile et comme pétrifié. Enfin il entend un bruit sourd, une espèce de bourdonnement partant du fond de la caverne : c'étaient Cnémon et Théagène qui s'entretenaient ensemble. Il les croit aussitôt les meurtriers de sa chère Thisbé; mais il ne sait quel parti prendre. Son amour trompé redouble la colère et la fureur, dont les accès sont si violents dans les brigands et les barbares. Il veut venger sur eux la mort de Thisbé, dont il les accuse; mais il est sans armes, sans épée, et obligé d'imposer silence à son ressentiment. Il croit ne pas devoir d'abord se déclarer leur ennemi, bien résolu de ne pas les ménager, aussitôt qu'il pourra se venger. Il aborde Théagène, portant autour de lui des regards effrayants et terribles. Son extérieur annonce les sinistres projets qu'il médite.

A l'apparition imprévue d'un homme nu, blessé, altéré de sang, Chariclée se retire dans le fond de la caverne; sa pudeur, encore plus que son âme, est alarmée d'un tel spectacle. Cnémon reconnaît Thermutis qu'il ne croyait plus revoir. Il craint qu'il ne se porte à quelque violence, et il recule à petits pas. Plus irrité qu'intimidé, Théagène saisit son épée, menace de le percer s'il ose entreprendre quelque chose. « Arrête, dit-il, ou tu es mort. Déjà je t'aurais percé, si je ne t'avais reconnu, quoique avec peine et si j'eusse pénétré

tes intentions. » Thermutis tombe à ses pieds, implore sa clémence. Le péril, bien plus que son caractère, le force à cette démarche humiliante : il invoque le secours de Cnémon. « Sauve, lui dit-il, la vie à un homme dont tu n'eus jamais à te plaindre et que tu as jusqu'ici regardé comme un de tes amis. Je ne viens moi-même que me rejoindre à des amis. » Attendri par ces paroles, Cnémon s'approche, le relève, alors qu'il tient embrassés les genoux de Théagène, et lui demande où est Thyamis.

Thermutis lui raconte que Thyamis, dans le combat, s'est précipité au milieu des ennemis avec un courage déterminé, sans épargner sa vie ni la leur, tuant tout ce qui se trouvait à la portée de ses coups ; qu'un ordre, intimé à tous de ne pas le tuer, a sauvé ses jours ; mais qu'il ne sait quel est son sort : « Moi-même, ajoute-t-il, couvert de blessures, j'ai gagné la terre à la nage. En ce moment, je reviens chercher Thisbé dans cette caverne. » — Pourquoi t'intéresses-tu à Thisbé ? d'où la connaissais-tu ? — Je l'ai enlevée à des marchands. Je l'aimais éperdument. Je l'ai tenue cachée pendant tout le temps qu'elle a été en mon pouvoir. A l'arrivée des ennemis je l'ai conduite ici. Je la trouve étendue sans vie. Je ne sais qui l'a immolée. Je voudrais connaître son meurtrier, pour savoir la cause de sa mort. — Son meurtrier est Thyamis, » répond Cnémon avec vivacité, pour dissiper les soupçons de Thermutis, et il lui donne pour preuve l'épée trouvée auprès du cadavre de Thisbé. A la vue de cette épée, encore fumante du sang de son amante, Thermutis la reconnaît pour celle de son maître. Il gémit, il soupire, il garde un morne silence ; un nuage épais se répand sur ses yeux. Il retourne à l'entrée de la caverne. Arrivé auprès du cadavre de Thisbé, il pose sa tête sur son sein. « O Thisbé ! s'écrie-t-il à plusieurs reprises. » La douleur ne lui permet pas d'en dire davantage. Enfin il tombe en défaillance, et le sommeil s'empare de lui.

Cependant Théagène, Chariclée et Cnémon sont absorbés dans de profondes réflexions. Toutes les traverses

qu'ils ont éprouvées, viennent se présenter en foule à leur esprit. Les maux sans nombre qu'ils ont soufferts, les circonstances difficiles dans lesquelles ils se trouvent, enveloppent leur âme de ténèbres épaisses. Ils se regardent l'un l'autre; chacun attend que l'un d'eux prenne la parole : trompés dans leur attente, ils baissent la tête, la relèvent, poussent de longs soupirs et soulagent ainsi leur douleur. Enfin Cnémon se couche par terre. Théagène s'appuie contre un rocher. Chariclée se laisse tomber sur lui. C'est en vain qu'ils repoussent le sommeil, qui s'appesantit sur leurs paupières. C'est en vain qu'ils veulent décider le parti qu'ils prendront. Leur âme affaissée, leurs forces épuisées les contraignent de céder à la loi de la nature. L'excès même de leurs souffrances les force de se livrer au sommeil. Leur esprit, leur corps également fatigués et abattus, ont également besoin de repos.

A peine ont-ils fermé les paupières, à peine un doux sommeil s'est-il emparé d'eux, qu'un songe se présente à l'esprit de Chariclée. Un homme dont la chevelure est en désordre, le regard farouche, les mains teintes de sang, s'approche d'elle sans bruit, tire une épée et lui arrache l'œil droit. Elle s'écrie aussitôt qu'on lui arrache l'œil. A sa voix, Théagène s'éveille et ressent la même douleur que son amante, comme s'il avait eu le même songe. Cependant Chariclée portant la main à sa figure, la passe sur la partie blessée, cherche partout, et voyant que ce n'est qu'un songe : « C'est un songe, dit-elle, mon cher Théagène; calme tes inquiétudes : je ne suis pas blessée. » Ces paroles tranquillisent son amant. « O ma chère Chariclée, dit-il, conserve tes yeux, dont l'éclat égale celui des rayons du soleil. De quelle terreur as-tu été frappée? — Pendant que je dormais appuyée sur toi, un barbare, un furieux, sans redouter ton courage indomptable, s'est élancé sur moi l'épée à la main, et j'ai cru qu'il m'avait arraché un œil. Plût aux Dieux, ô Théagène, que ce ne fût pas un vain songe, sans réalité! — Que dis-tu? pourquoi de pareils vœux? — J'aime

mieux perdre un œil que d'être toujours inquiète à ton sujet. Je crains bien que ce songe ne te regarde, toi qui es mon œil, ma vie, mon tout. — Arrêtez, s'écrie Cnémon, qui, réveillé par les cris de Chariclée, entendait leur entretien. Je crois pouvoir donner au songe de Chariclée une autre explication. Les auteurs de tes jours vivent-ils encore? — Ils vivent; et s'ils étaient... — Eh bien! crois que ton père ne vit plus; et voici mes motifs pour le croire. Nous nous reconnaissons redevables de la vie et de la jouissance de la lumière à ceux qui nous ont mis au monde : c'est par les yeux, que nous voyons, que nous distinguons les objets : dans ton songe ils sont l'emblème de ton père et de ta mère. — C'est un malheur que tu m'annonces. Puisses-tu cependant conjecturer mieux que moi! puisse ton oracle être accompli, et puissé-je être dans l'erreur! — L'événement te démontrera la vérité de ma prédiction. Mais, continua Cnémon, n'est-ce pas rêver en effet, que de ne nous occuper que de songes, au lieu de profiter d'un moment si favorable pour réfléchir sur notre situation, pendant que cet Égyptien (il parlait de Thermutis) éloigné, pleure la perte de son amante? — Cnémon, reprend Théagène, puisqu'un Dieu a lié ta destinée à la nôtre, puisque tu partages nos malheurs, donne le premier ton avis. Tu connais les lieux, tu entends la langue du pays. Accablés de plus de maux que toi, nous sommes moins en état de discerner le meilleur parti. » Après quelques instants de silence, Cnémon parla ainsi :

« Nous ne savons qui de nous est le plus malheureux; la fortune ne m'a pas épargné. Mais puisque tu veux que, comme le plus âgé, je donne le premier mon avis, je vais te satisfaire. Cette île, comme tu le vois, est abandonnée; nous en sommes les seuls habitants : il y a beaucoup d'or, d'argent et d'étoffes. Dans cette caverne sont déposées les richesses que Thyamis et ses gens ont enlevées à vous et à beaucoup d'autres; mais elle est dépourvue de tout ce qui est nécessaire à la vie. Si nous y restons, nous risquons d'y mourir de faim, ou d'y voir

revenir les ennemis qui l'ont déjà désolée, ou même les anciens habitants. Ils connaissent l'endroit où sont recélées ces richesses. La cupidité pourrait les rassembler et les ramener ici. Nous ne pourrions alors éviter la mort; et ce serait en être traités avec humanité que de n'en recevoir que des outrages. Les Bucoles, gens sans foi et sans aveu, sont encore plus à craindre, maintenant qu'ils n'ont point de chef pour mettre un frein à la violence et à la férocité de leur caractère. Il faut donc abandonner cette île : c'est un filet, une prison dont il faut nous échapper; mais il faut envoyer devant nous Thermutis, sous prétexte d'aller à la découverte, et de s'informer de ce qu'est devenu Thyamis. Nous délibérerons ensuite plus à notre aise; nous exécuterons plus facilement ce que nous aurons résolu. Oui, il faut éloigner un homme d'un naturel féroce, sur lequel nous ne pouvons compter, qui voit toujours en nous les meurtriers de Thisbé, qui ne cesserait de chercher l'occasion d'attenter à notre vie, et la saisirait avec joie, quand elle se présenterait. »

L'avis de Cnémon est approuvé de Théagène et de Chariclée, et ils se disposent à le suivre. S'apercevant qu'il est jour, ils remontent à l'entrée de la caverne, réveillent Thermutis, plongé dans un profond sommeil, lui font part de leur résolution; mais ils ne lui disent que ce qu'il est nécessaire qu'il sache. Cet homme léger et sans réflexion adopte leur avis. Ils commencent par creuser une fosse, y déposent le corps de Thisbé, ramassent, pour le couvrir, la cendre qui restait des tentes embrasées, et lui rendent, comme ils peuvent, les devoirs funèbres. Au lieu de sacrifices et de libations, ils arrosent son tombeau de larmes. Ils font partir Thermutis comme ils en sont convenus. A peine a-t-il fait quelques pas, que revenant il déclare qu'il n'ira point seul, qu'il ne s'engagera point seul dans une démarche si périlleuse, et il demande que Cnémon l'accompagne.

Théagène voyant Cnémon saisi de frayeur à la de-

mande de l'Égyptien (car Cnémon, en expliquant les paroles de Thermitis, ne déguisait pas la crainte où il était) : « Quoi donc ! dit-il, Cnémon, si hardi dans le conseil, ne serait qu'un lâche dans l'exécution ! Tu me confirmes bien en ce moment dans l'opinion douteuse où j'étais depuis longtemps sur ton courage. Rappelle donc ta valeur et prends des sentiments dignes d'un homme. Il faut te rendre à sa demande et l'accompagner la première journée, pour ne pas lui laisser soupçonner le dessein où tu es de l'abandonner. Armé de pied en cap, une épée au côté, qu'as-tu à craindre d'un homme sans armes ? Tu pourras à la première occasion favorable qui se présentera, l'abandonner sans qu'il s'en aperçoive, et venir nous rejoindre dans un endroit dont nous allons convenir. Choisissons pour rendez-vous un bourg voisin, habité par des hommes d'un naturel doux et facile. »

Cnémon goûte l'avis de Théagène : il lui indique un bourg appelé Chemmis, riche, peuplé, situé vers les bords du Nil, sur une éminence, servant de barrière contre les brigands de Bucolie, dont il était à peu près éloigné de cent stades, du côté du midi. « Nous y arriverons avec peine, dit Théagène. Chariclée n'est pas habituée à faire de si longs voyages ; cependant nous nous y rendrons, déguisés en mendiants réduits à la plus extrême indigence. — Et déjà vous n'êtes pas mal défigurés, reprit Cnémon, et Chariclée surtout, depuis qu'elle a perdu un œil : sous un pareil extérieur, vous paraîtrez, je crois, moins demander des morceaux de pain, que des trépieds et des vases. » Ces mots furent suivis d'un sourire forcé et seulement marqué du bout des lèvres. Ils s'engagent en même temps, par serment, à ne point s'abandonner, prennent les Dieux à témoins de la parole qu'il se donnent, et se séparent.

Au lever du soleil, Cnémon et Thermitis passent le lac, traversent une forêt profonde, dont ils ont beaucoup de peine à sortir. Thermitis marche devant ; ainsi l'a demandé Cnémon, sous prétexte qu'il le guidera dans

un pays dont il doit connaître beaucoup mieux les difficultés; mais il ne veut, en effet, que se garantir de Thermitis et se ménager en même temps les moyens de prendre la fuite. Avancés dans le pays, ils rencontrent des troupeaux, dont les gardiens disparurent et s'ensevelirent dans la profondeur de la forêt, lorsqu'ils les aperçurent. Les deux voyageurs prennent un des plus beaux béliers, le tuent, le font griller sur des charbons allumés par les bergers eux-mêmes, et en dévorent la viande : leur faim impatiente n'attend pas qu'elle soit cuite. Semblables à des loups affamés, ils mangent les morceaux à peine amollis au feu, à mesure qu'ils les coupent : le sang jaillit sous leurs dents et coule le long de leurs joues. Après s'être bien repus de viande et de lait, ils continuent leur route.

La nuit approchait : Cnémon et Thermitis gagnent le haut d'une colline, au pied de laquelle Thermitis disait être un village où il conjecturait que Thyamis était détenu dans les fers, où avait été mis à mort : Cnémon se plaint d'être incommodé de la quantité de viande qu'il a prise, feint une dysenterie violente occasionnée par le lait qu'il a bu en même temps, engage Thermitis à continuer sa route et lui promet de le rejoindre. Il emploie le même artifice jusqu'à trois fois, se plaint à l'Égyptien qu'il a beaucoup de peine à l'atteindre, et finit par le faire croire à son indisposition. Après l'avoir accoutumé à ce manège, il s'arrête enfin pour la dernière fois, se précipite avec toute la vitesse possible à travers les buissons les plus épais de la montagne et disparaît. Arrivé à la cime, Thermitis se repose appuyé sur un rocher, attendant la nuit, pendant laquelle il était convenu avec Cnémon de descendre dans le village, et de s'informer du sort de Thyamis. Il regarde s'il ne le voit point venir; il médite en même temps des projets de vengeance contre lui. Il le soupçonnait toujours d'être le meurtrier de Thisbé, et ne cherchait qu'à l'immoler à son ressentiment. Non content de la mort de Cnémon, sa fureur voulait encore étendre ses coups jusqu'à Théa-

gène. Ne voyant point paraître Cnémon, et la nuit devenant plus obscure, il s'abandonne au sommeil, qui fut pour lui le sommeil éternel de la mort. Piqué par un aspic, tel était sans doute l'ordre des destins, il termina ses jours d'une manière digne de la férocité de son caractère.

Cnémon, après avoir quitté Thermutis, continua de courir jusqu'à ce que la nuit fût arrivée et l'obligeât de s'arrêter. Il se blottit contre terre à l'endroit où les ténèbres le surprirent, ramasse le plus de feuilles qu'il peut et s'en couvre ; mais le sommeil fuit loin de ses paupières : son âme est en proie aux plus violentes agitations. Le moindre bruit, le souffle du vent, le mouvement d'une feuille, tout est pour lui Thermutis. Le sommeil vient-il assoupir ses sens, il croit fuir encore, regarde sans cesse derrière lui, voit Thermutis, qui ne pensait guère à le poursuivre. Il appelle, il repousse ensuite le sommeil, qui lui présente des objets plus effrayants que la réalité. La nuit même lui paraît plus longue que les autres nuits, et redouble encore ses frayeurs.

Enfin le retour de la lumière rend le calme et la joie à son esprit. Il diminue d'abord la longueur de ses cheveux. Il se dépouille de tout ce qui pouvait lui donner quelque ressemblance avec les brigands. Entre autres moyens qu'ils emploient pour inspirer la terreur, ils rabattent une partie de leurs cheveux sur leur front, et laissent flotter l'autre sur leurs épaules, persuadés que la chevelure, qui relève la beauté d'un amant, donne aussi aux brigands un air terrible. Cnémon retranche donc de sa chevelure ce qui le rendait semblable aux Bucoles, et il se hâte de se rendre à Chemmis, comme il en était convenu avec Théagène.

Dejà il approchait du Nil et se disposait à le passer pour gagner ce village, lorsqu'il voit errer çà et là, à grands pas, sur les bords du fleuve, un vieillard qui semble s'entretenir avec les flots et leur communiquer de tristes réflexions. Sa chevelure, blanche comme la

neige, descend le long de ses épaules, à la manière des prêtres. Une barbe épaisse et vénérable ombrage son menton; sa robe et le reste de son costume ressemblent à celui des Grecs. Cnémon s'arrête quelques instants : livré tout entier à ses méditations, l'esprit attaché au seul objet qui l'occupe, le vieillard passe et repasse devant lui sans l'apercevoir. Cnémon se présente à sa rencontre : « Que la joie soit dans ton cœur, dit-il ! — De la joie ! répond le vieillard, il n'en est plus pour moi ; la fortune lui a fermé pour jamais l'entrée de mon âme. — Tu es étranger, reprend Cnémon, tu es Grec ? — Non, je ne suis point Grec, ni étranger. L'Égypte est ma patrie. — Pourquoi donc portes-tu l'habit grec ? — Si tu me vois revêtu de cette robe magnifique, ce sont mes malheurs qui en sont cause. » Cnémon, étonné de voir ainsi un homme tirer sa parure de ses malheurs mêmes, le prie de les lui raconter. « Mes malheurs, dit le vieillard ; les Troyens n'en souffrirent pas plus, et ils égalent la multitude des abeilles qui sont dans une ruche : c'est un récit qui te fatiguerait. Mais toi, jeune étranger, où vas-tu ? d'où viens-tu ? Comment ! un Grec en Égypte ! — Ta question me surprend. Je t'ai prié de me raconter tes malheurs ; tu ne m'as encore rien appris de ce qui te touche, et tu veux que je te parle de moi ! — Non, je ne veux point t'insulter, ton extérieur m'annonce un Grec que la fortune a contraint de se déguiser. Tu souhaites ardemment connaître mes aventures ; tu seras satisfait : j'ai moi-même un tel désir de les raconter, que si tu ne te fusses présenté, je les aurais racontées, comme on dit, à ces roseaux. Quittons les bords du fleuve ; le soleil du midi y darde ses rayons enflammés : ce lieu n'est point un théâtre propre à un récit aussi long. Allons au village que tu vois devant toi, si une affaire plus pressante ne t'appelle point ailleurs. Je t'y donnerai l'hospitalité, non chez moi, mais dans la maison d'un mortel vertueux, qui m'a reçu dans mes malheurs, et qui m'a donné un asile chez lui. Là, je satisferai ta curiosité, là aussi tu m'apprendras ce qui t'est

arrivé. — Je le veux bien, dit Cnémon ; je vais moi-même dans ce village, je dois y attendre quelques-uns de mes amis. »

Ils entrent tous deux dans une barque (plusieurs étaient attachées au rivage, toujours prêtes à recevoir les passagers pour un léger salaire,) et se font porter à l'autre bord. Ils gagnent le village, arrivent dans la maison où logeait le vieillard. Le maître en était absent ; mais sa fille, qui déjà avait atteint l'âge nubile, ses esclaves, qui respectaient ce vieillard comme leur père, les reçurent fort bien : elles ne faisaient sans doute que suivre les ordres de leur maître. L'une lave leurs pieds, essuie la poussière de leurs jambes ; l'autre arrange leur chambre et leur prépare des lits commodes ; celle-ci apporte un vase et allume du feu ; celle-là dresse une table qu'elle charge de mets et de fruits de toute espèce.

« O mon père ! s'écrie Cnémon étonné ; sans doute nous sommes dans la demeure de Jupiter hospitalier. Quelle bonté, quelle attention, quelle bienveillance on nous témoigne ! — Non, répond le vieillard, nous ne sommes pas dans la demeure de Jupiter, mais dans celle d'un homme qui respecte Jupiter, protecteur des étrangers et des suppliants ; mon fils, c'est un marchand qui a beaucoup voyagé. Les villes sans nombre qu'il a vues, l'étude qu'il a faite des mœurs et du caractère de beaucoup de peuples et de nations, lui ont donné une grande expérience. Il a déjà donné plusieurs fois asile dans sa maison à des malheureux et à moi, entre autres, lorsqu'il me rencontra, il y a quelques jours, errant et dans l'affliction. — Pourquoi donc, mon père, errais-tu ainsi ? — Des brigands, mon fils, des brigands m'ont arraché mes enfants. Je les connais ces barbares ravisseurs, mais je ne puis les punir. J'erre dans ces lieux témoins de mes malheurs ; je les arrose de mes larmes. Telle la sensible tourterelle, à la vue du serpent qui a porté la désolation dans sa demeure et dévoré ses enfants sous ses yeux, n'ose approcher, ne peut fuir. Il se livre dans son cœur un combat violent entre la tendresse mater-

nelle et la crainte de la mort. Elle voltige autour de son nid ; ses prières sont vaines ; ses gémissements ne sont point entendus d'un monstre qui ne connut jamais la pitié ! — Voudrais-tu, mon père, m'instruire des circonstances d'un événement aussi cruel et aussi affligeant ? — Oui, tu sauras tout ; mais il faut commencer par apaiser la faim qui nous presse. C'est sans doute dans un moment pareil, c'est parce que tout lui est subordonné, qu'Homère l'appelle *impérieuse*. Conformons-nous d'abord aux usages établis en Égypte par les sages ; commençons par faire des libations aux Dieux : c'est un devoir auquel jamais rien ne pourra me faire manquer ; jamais la douleur n'absorbera mon âme jusqu'à me faire oublier ce que je leur dois. En même temps-il verse de l'eau pure d'une coupe qu'il tient dans sa main. « J'offre ces libations, dit-il, aux Dieux de l'Égypte et de la Grèce, à Apollon Pythien. Je les offre aussi à Théagène et à Chariclée, dont la vertu égale la beauté. Oui, je les mets au nombre des Dieux. » Ses larmes coulent en prononçant ces dernières paroles, et sont comme une seconde libation offerte à ces deux amants.

Au nom de Théagène et de Chariclée, Cnémon est frappé d'étonnement. Il parcourt des yeux le vieillard. « Que dis-tu, s'écrie-t-il ? Théagène et Chariclée sont tes enfants ? — Oui, reprend le vieillard, ils sont mes enfants, quoique je n'aie jamais connu leur mère. La fortune et les Dieux me les ont donnés. C'est mon cœur qui les a enfantés ; ma tendresse m'a donné auprès d'eux les droits de la nature ; depuis ce temps, ils me regardent comme leur père et m'en donnent le nom. Mais dis-moi, d'où les connais-tu ? — Non seulement je les connais ; mais encore je l'annonce qu'ils sont pleins de vie. — O Apollon ! s'écrie le vieillard, Dieux puissants ! où sont-ils ? montre-les moi. Oui, tu seras mon sauveur, tu seras un Dieu pour moi. — Quelle sera ma récompense ? — L'hospitalité, que je te donne ici, est le premier gage de ma reconnaissance : il n'en est pas, je crois, de plus beau pour un cœur ami de la vertu : bien

des hommes regardent un pareil bienfait comme le plus précieux des trésors ; et si, comme les Dieux nous le promettent, nous rentrons bientôt dans notre patrie, nos richesses seront à toi ; tu pourras satisfaire les désirs. — Tu ne me fais que des promesses, tu ne me donnes que des espérances incertaines, tandis que tu peux, dès l'instant même, me témoigner ta gratitude. — Dis, que me demandes-tu ? Il n'est point de sacrifice qui me coûte, fallût-il t'immoler une partie de moi-même. — Il ne faut pas te mutiler ; mais je me croirai bien récompensé, si tu me révéles le secret de la naissance de tes enfants ; si tu m'apprends quelle est leur patrie, comment ils se trouvent ici, et ce qui leur est arrivé. — Tu me demandes une récompense bien grande : il n'est rien qui l'égalé ; les richesses du monde entier ne lui sont pas comparables. Prenons auparavant un peu de nourriture ; tu auras à m'écouter pendant longtemps, et moi j'aurai un long récit à te faire. »

Leur repas fut des noix, des figues, des dattes nouvellement cueillies, et d'autres fruits semblables. Le vieillard, accoutumé à une nourriture simple et frugale, n'accordait jamais rien aux sens aux dépens de la raison. Jamais il ne donnait la mort à aucun être vivant pour se nourrir de sa chair ; sa boisson fut de l'eau, tandis que Cnémon but du vin. « Mon père, dit Cnémon quelques instants après, Bacchus, comme tu le sais, se plaît aux entretiens, et n'est pas ennemi de la joie : ce Dieu s'est emparé de moi, je suis prêt à t'entendre. Je réclame les promesses que tu m'as faites : il est temps de nous représenter ici, comme sur un théâtre, la pièce que tu m'as annoncée. — Eh bien ! je vais te satisfaire. Je voudrais que le généreux Nausiclès fût ici ; plusieurs fois il m'a demandé de lui faire part de mes aventures, je me suis toujours refusé à ses instances sous différents prétextes. — Où pourrait-il être à présent ? Le nom de Nausiclès ne m'est pas inconnu. — Il est à la chasse. — Quelle espèce de chasse ? — A la chasse des Bucoles, brigands par état, les plus féroces des ani-

maux, très difficiles à atteindre. Ils se retirent dans un marais, qui leur sert de repaire. — Il a sans doute à se plaindre d'eux ? — Ils lui ont enlevé une Athénienne, son amante, qu'il appelait Thisbé. — Hélas ! s'écrie Cnémon ; et il se tait, comme s'il se reprenait lui-même. — Qu'as-tu donc, dit le vieillard ? — Je m'étonne, reprit Cnémon pour lui donner le change, et je désirerais savoir avec quelles forces et comment il a osé entreprendre une pareille expédition. — Oroondate gouverne l'Égypte au nom du roi de Perse. Mitrane, un de ses officiers, réside par son ordre dans ce village. Nausiclès l'a engagé, à force d'argent, à le suivre avec une armée puissante en cavalerie et en infanterie. Il regrette dans Thisbé moins son amante, qu'une excellente musicienne, qu'il devait conduire, disait-il, au roi d'Éthiopie, pour accompagner l'épouse de ce monarque ; lui apprendre les jeux et les amusements en usage chez les Grecs. Privé des sommes immenses qu'il attendait pour un pareil présent, il met tout en usage pour la tirer des mains des Bucoles. Moi-même je l'ai excité à cette entreprise, dans l'espérance de retrouver aussi mes enfants. — C'en est assez sur les Bucoles, les satrapes, les rois eux-mêmes. Tu m'entraînes, sans que je m'en aperçoive, loin de notre sujet. Ceci est un épisode étranger à la pièce. Revenons donc à ce que tu m'as promis. Tu cherches, comme un autre Protée, à m'échapper, non par l'illusion et la rapidité de tes métamorphoses, mais à me faire perdre de vue mon objet, par tes digressions. — Tu seras satisfait. Je vais commencer par te raconter succinctement mes propres aventures. N'attends pas de moi que je répande des fleurs sur mon récit. Je ne te mettrai sous les yeux qu'un tableau simple et exact des faits.

« Memphis m'a vu naître. Je suis père ; je m'appelle Calasiris. Errant aujourd'hui, il n'y a pas longtemps que j'étais grand-prêtre. Je fus uni, suivant les lois de ma patrie, à une épouse que la loi de la nature m'enleva bientôt. Lorsqu'elle se fut endormie du sommeil éternel,

je vécus heureux avec deux enfants qu'elle m'avait laissés. Quelques années se passèrent ainsi. Mais bientôt une fatale révolution des astres changea le cours de ma destinée; le bras du fils de Saturne s'appesantit sur moi. Je vis fondre sur moi des maux que ma science me montra bien, mais qu'elle ne put me faire éviter. Il est possible de prévoir les coups du sort, mais il n'est pas possible de s'y soustraire; et la prévoyance alors n'en est pas moins un véritable bien; elle adoucit l'amertume des revers. Les malheurs inattendus nous accablent; mais ils nous semblent plus légers, quand nous les avons prévus. Dans le premier cas, l'âme est terrassée par des coups subits; dans le second, elle est déjà familiarisée avec les douleurs, quand elles fondent sur nous : voici ce qui m'arriva.

« Une femme de Thrace, d'une beauté rare et qui ne le cédait qu'à celle de Chariclée, nommée Rhodope (je ne sais d'où elle venait, ni comment elle fit le malheur de tous ceux qui la connurent), parcourait l'Égypte et se montra à Memphis. Un cortège nombreux la suivait : brillante de luxe et d'opulence, elle était consommée dans l'art d'exciter les passions et de séduire. Il était impossible de la voir sans se laisser éblouir : il partait de ses yeux des traits qui pénétraient jusqu'au fond de l'âme et y faisaient des blessures incurables. Elle venait souvent au temple d'Isis, dont j'étais grand-prêtre, faisait à la Déesse de riches offrandes et beaucoup de sacrifices. Je rougis de le dire; plus je la regardais, plus elle me paraissait belle. Ses charmes triomphèrent des principes de sagesse, dont j'avais fait profession pendant toute ma vie. J'opposai longtemps la raison à la séduction des sens. Enfin je cédai; je sentis les feux de l'amour brûler dans mon cœur; je crus voir dans cette femme la source des maux qui devaient m'accabler et que la divinité m'avait annoncés : elle me parut servir d'instrument aux destins qui me menaçaient. Je crus que le Dieu qui me poursuivait, s'était revêtu de ses traits. Je résolus de ne pas flétrir des fonctions que

j'exerçais depuis ma jeunesse; je ne voulus pas souiller la majesté des temples et des autels. Je m'imposai la peine que méritaient des fautes que, grâce aux Dieux, je n'avais commises qu'en idée. La raison fut mon juge: je me punis de l'exil; je quittai ma patrie pour me dérober à la rigueur des destins, prêt à souffrir tout ce qu'ils décideraient de moi et pour fuir en même temps le danger auquel m'exposait Rhodope. Je craignis, ô mon fils, que la funeste influence de mon astre ne l'emportât, que quelque faiblesse ne déshonorât ma vie passée. Mais ce qui me détermina surtout à m'éloigner de ma patrie, ce furent mes enfants. Plus d'une fois les oracles des Dieux me les avaient montrés les armes à la main l'un contre l'autre: je voulus donc fuir un spectacle auquel je crois que le soleil lui-même refuserait sa lumière; je m'expatriai pour que mes regards paternels ne fussent pas souillés par l'effusion du sang de mes enfants. Je ne prévins personne que je quittais ma patrie et la maison paternelle. Je feignis un voyage à la fameuse Thèbes, pour voir l'ainé de mes enfants qui était alors chez son grand-père maternel et qui s'appelait Thyamis. »

Le nom de Thyamis est comme un trait qui frappe Cnémon subitement; mais il est maître de lui et garde le silence, pour entendre la suite du récit de Calasiris. Le vieillard continue ainsi: « Je passe sous silence une grande partie de mes voyages, qu'il est inutile de te raconter. J'appris que dans la Grèce il y avait une ville nommée Delphes, consacrée à Apollon, le temple commun de tous les Dieux, l'école des sages, dont la tranquillité n'était jamais troublée par aucune émeute populaire. Je partis pour cette ville, séjour si digne d'un grand-prêtre: je la préférâi à toutes les autres, parce qu'elle est particulièrement attachée au culte des Dieux et aux cérémonies religieuses. J'abordai par le golfe de Crisa à Cyrtha. A peine fus-je sorti du vaisseau que je me rendis à la ville. En y entrant, je sentis mon oreille comme frappée d'une harmonie divine. Delphes

me parut, surtout par sa situation, le séjour des immortels. Le Parnasse, comme une citadelle construite par la nature sans le secours de l'art, la domine dans toute son étendue : à ses pieds est une espèce d'angle, dans l'intérieur duquel elle est comme enfermée. — Ta description est exacte, dit Cnémon; fusses-tu inspiré par l'oracle, tu ne parlerais pas avec plus de vérité ni de justesse. Tel était le tableau que m'en faisait mon père, qui avait vu cette ville, lorsqu'Athènes l'avait député à l'assemblée des Amphictyons. — Tu es donc Athénien? — Oui. — Ton nom? — Cnémon. — Ton histoire? — Je te la raconterai. Mais à présent continue ton récit. — Je le reprends, et je retourne à Delphes.

« Après avoir admiré le stade de la ville, ses places, ses fontaines, Castalie elle-même, après m'être purifié dans ses eaux, je me hâte d'aller au temple. J'avais entendu dire à la foule nombreuse qui y courait, que le moment était arrivé où la prêtresse montait sur le trépied. J'entre; je me prosterne devant la divinité : je lui adresse des vœux du fond de mon cœur. La Pythie me répond ainsi :

« O toi qui, pour te soustraire à ta funeste destinée,
« fuis les fertiles plaines que le Nil arrose, ne te laisse
« point abattre; je te rendrai les campagnes d'Égypte.
« Aujourd'hui je te prends sous ma protection. »

« A peine eus-je entendu cet oracle, que je me prosternai au pied des autels, conjurant le Dieu de jeter sur moi un regard favorable. La multitude qui m'entourait, me félicita de l'oracle rendu en ma faveur, la première fois que je viens au temple : tous me caressent ; tous me témoignent beaucoup d'égards ; ils disent que depuis le Spartiate Lycurgue, je suis le seul dont le Dieu se soit ainsi déclaré le protecteur. Je fis entendre que je désirais fixer ma demeure dans les environs du temple. On me l'accorda ; on arrêta même que je serais nourri aux dépens du trésor public. Enfin rien ne manquait à mon bonheur : ma vie était consacrée au culte des Dieux. J'étais sans cesse au milieu des sacrifices que

les étrangers et les habitants du lieu offraient tous les jours dans le temple, pour se concilier la faveur du Dieu qui l'habite, ou je m'entretenais avec des sages que l'on voit se rassembler autour du temple d'Apollon Pythien; en un mot, la ville consacrée au Dieu qui préside le chœur des neuf Muses, est le centre des sciences et des lettres. Dans les commencements de mon séjour, je fus accablé d'une multitude de questions que l'on me faisait sur divers sujets. L'un me demandait quel culte les Égyptiens rendent aux Dieux indigènes. Un autre, pour quoi certains animaux obtiennent de certaines personnes les honneurs de l'apothéose, et m'interrogeait sur les différentes traditions du pays; celui-ci, sur la construction des pyramides; celui-là, sur la sinuosité des canaux qui fécondent l'Égypte: en un mot, leur curiosité ne laissait échapper aucune particularité. Tout ce qui parle, tout ce qui traite de l'Égypte, fixe singulièrement l'attention des Grecs.

« Ils me questionnaient encore sur le Nil, sur sa source, sur les lois particulières auxquelles il est assujetti. Ils me demandaient pourquoi, de tous les fleuves, il est le seul qui déborde en été. Je leur disais ce que je savais sur ce fleuve, ce que j'avais lu dans les livres sacrés, qui ne sont ouverts qu'aux ministres du culte. Le Nil, leur disais-je, prend sa source à l'extrémité de l'Éthiopie, sur les frontières de la Libye, où l'orient finit et le midi commence. La crue de ses eaux en été ne vient point, comme quelques-uns l'ont pensé, du souffle opposé des vents, qui soulèvent ses flots; mais ces vents, vers le solstice d'été, rassemblent tous les nuages des climats septentrionaux, les poussent vers le midi, les amoncellent dans la zone torride: les chaleurs excessives les empêchent de passer outre. Réunis, entassés avec les autres vapeurs de cette zone, ces nuages se résolvent en humidité; des pluies abondantes tombent en torrents; le Nil grossit: ce n'est plus un fleuve, c'est une mer qui franchit ses digues, couvre l'Égypte de ses flots, et féconde ses campagnes dans son passage. Ses eaux

tombées du ciel, sont bonnes à boire ; elles ne conservent plus la chaleur qu'elles ont à leur source, et ne sont que tièdes. Aussi de tous les fleuves, le Nil est-il le seul qui n'exhale point de brouillards, tandis qu'il s'en couvrirait, si, comme le prétendent quelques illustres personnages de la Grèce, la fonte des neiges était la cause de son accroissement.

« Pendant que je parlais ainsi, un prêtre d'Apollon, que je connaissais beaucoup, nommé Chariclès, me dit : « J'adopte ton avis ; c'est ainsi que j'ai entendu expliquer « les phénomènes du Nil aux prêtres qui demeurent à « Catadupe. — Tu as donc été dans ce pays ? — Oui, sage « Calasiris. — Quelle affaire t'y a conduit ? — Des mal- « heurs domestiques, qui sont devenus pour moi une « source de félicité. » Je parus étonné d'une telle réponse. « Ton étonnement cessera, dit-il, quand je t'aurai in- « struit de tout, et je t'en instruirai quand tu voudras. — « Eh bien, je ne demande pas mieux que de t'entendre à « l'instant même. » Chariclès aussitôt fait éloigner la foule qui nous environne et me parle ainsi :

« Des raisons particulières me font désirer depuis long- « temps de t'entretenir de ce qui m'est arrivé. J'avais une « femme, mais je n'avais point d'enfants. Enfin, sur le « déclin de l'âge, mes vœux ardents furent exaucés, et « une fille m'appela du nom de père. Apollon m'avait « averti qu'un astre malfaisant présiderait à sa naissance. « Déjà elle était nubile. Je l'unis à celui que je crus le « plus vertueux parmi les nombreux amants qui brigùè- « rent sa main. La première nuit où le lit nuptial la « reçut, le feu du ciel, ou une flamme allumée par le « crime, tomba sur la chambre et consuma ma fille. Les « cris de la douleur succédèrent aux chants de l'hy- « menée. De la pompe nuptiale, elle fut portée au tom- « beau ; les flambeaux de l'hymen furent changés en « torches funèbres, qui allumèrent le bûcher et rédui- « sèrent ma fille en cendres.

« Peu contente de cette proie, la mort en saisit bientôt « une autre : bientôt mes mains élevèrent un second tom-

« beau. Ma femme, inconsolable de la perte de sa fille,
« mourut peu de temps après de douleur et de regrets.
« Écrasé sous le poids du malheur, je ne voulus pas ce-
« pendant quitter la vie : c'est un crime pour un ministre
« des Dieux de se donner la mort ; mais je quittai ma
« patrie, pour ne pas rester chez moi dans une solitude
« affreuse. L'éloignement des objets qui peuvent nous
« rappeler de tristes souvenirs, contribue beaucoup à
« nous faire oublier nos maux. J'errai de climats en cli-
« mats ; j'allai en Égypte, jusqu'à Catadupe, pour voir
« les cataractes du Nil. Voilà, mon cher Calasiris, la
« cause de mon voyage dans ta patrie.

« Mais je ne veux pas te laisser ignorer une rencontre
« que je fis dans mes voyages, qui est même ce qu'ils
« ont de plus remarquable. Je profitais de mon séjour
« pour visiter la ville. Le temps avait adouci l'amertume
« de mes regrets ; je songeais à revenir dans ma patrie,
« et j'achetais quelques objets rares dans la Grèce, lors-
« qu'un homme d'un extérieur imposant, dont la figure
« annonçait un esprit cultivé, dans la force de l'âge,
« d'un noir d'ébène, s'approche de moi, me salue et me
« dit en grec, langue qu'il ne parlait pas avec facilité,
« qu'il désirait m'entretenir. J'y consens ; il me conduit
« dans un temple voisin et me parle ainsi :

« Je t'ai vu acheter quelques feuilles, quelques racines
« des Indes, d'Éthiopie et d'Égypte ; si tu veux traiter
« avec moi de bonne foi, sans fraude, sans artifice, je
« suis prêt à te montrer mes marchandises. — Je le
« veux bien, montre-les-moi. — Je vais te les montrer ;
« il ne faut pas ici cet esprit d'intérêt qui guide les mar-
« chands. — Promets-moi aussi de ne pas me demander
« un prix excessif. »

« En même temps il prend de dessous son bras un petit
« sac, et me montre une quantité prodigieuse de dia-
« mants : c'étaient des pierres de la grosseur d'une
« petite noix, parfaitement rondes, la plupart d'une blan-
« cheur éclatante ; les unes, vertes comme le gazon au
« printemps, brillaient d'un éclat doux et uni, comme si

« elles eussent été frottées d'huile : d'autres imitaient la
 « couleur des bords de la mer, dominés par un énorme
 « rocher, et qui se teignent du tendre coloris de la vio-
 « lette. Enfin, de cet assemblage résultait un éclat mé-
 « langé, dont les nuances flattaient agréablement la vue.

« Étranger, lui dis-je après les avoir considérées, il te
 « faut chercher d'autres acheteurs. Tout ce que je pos-
 « sède ne suffirait pas pour payer un seul de ces diamants.
 « — Eh bien, si tu ne peux les acheter, tu peux les rece-
 « voir en présent. — Sans doute je peux bien les recevoir
 « en présent; mais je ne vois pas pourquoi tu te moques
 « ainsi de moi. — Je ne me moque point de toi; je parle
 « très sérieusement; j'en prends à témoin le Dieu que
 « l'on adore dans ce temple. Je te donnerai toutes ces
 « choses, si tu veux recevoir encore un autre présent,
 « bien plus précieux. » A ces derniers mots, je ne pus
 « m'empêcher de rire. « Pourquoi ris-tu, me dit-il? —
 « Quoi! promettre toutes ces richesses, offrir d'en payer
 « l'acceptation d'une récompense encore plus précieuse,
 « n'est-ce pas une chose bien capable de faire rire? —
 « Crois ce que je te dis; jure-moi d'user de mon pré-
 « sent comme je te le dirai. » J'étais étonné, embar-
 « rassé; j'espérais, je jurai.

« A peine eus-je fait le serment prescrit, qu'il me mène
 « chez lui et me montre une jeune fille d'une beauté par-
 « faite et divine. Il me dit qu'elle était âgée de sept ans :
 « je croyais qu'elle touchait déjà à l'âge de puberté, tant
 « il vrai que les charmes de la beauté trompent les yeux
 « et suppléent au nombre des années. Interdit, stupéfait,
 « je ne pouvais me lasser d'admirer cette jeune per-
 « sonne, quand cet étranger, reprenant la suite de son
 « discours, me parla ainsi :

« Celle que tu vois, étranger, a été exposée par sa
 « mère, enveloppée de langes, abandonnée à la fortune
 « pour des causes dont tu seras instruit par la suite. Je
 « l'ai vue et je l'ai enlevée; il ne m'était pas permis
 « d'abandonner au milieu des dangers une âme qui ani-
 « mait un corps humain : c'est un des dogmes de nos

« gymnosophistes, dont j'avais mérité, depuis quelque
« temps, d'entendre les leçons. Les yeux de cet enfant,
« même dans cet état d'abandon, brillaient d'un éclat
« divin : je vis la douceur et la majesté peintes dans ses
« regards. Elle avait un collier formé de ces diamants que
« je viens de te montrer et une bandelette tissée de fils
« de soie, sur laquelle son histoire était tracée en caractères
« du pays. La prévoyance de sa mère lui avait sans
« doute, en l'exposant, donné ces indices pour la faire
« reconnaître. A peine eus-je parcouru ces caractères,
« que je vis d'où elle était et quels étaient ses parents. Je
« la pris, je l'emportai à une de mes terres loin de la ville.
« Je la remis à mes pasteurs, auxquels je recommandai
« le plus inviolable secret. Je gardai tous ces objets que
« j'avais trouvés avec elle, dans la crainte qu'ils ne devins-
« sent pour elle un arrêt de mort. C'est ainsi que le ber-
« ceau de cet enfant a été enveloppé de ténèbres épaisses.

« Le temps ne faisait qu'ajouter à ses charmes ; ses
« traits se développaient, s'agrandissaient et prenaient
« un caractère au-dessus de la condition de l'homme. La
« beauté ensevelie dans les entrailles de la terre ne pour-
« rait rester inconnue, et je crois que son éclat la trahi-
« rait. Je craignis donc que le mystère de sa naissance
« ne fût révélé, qu'il ne lui en coûtât la vie et que je ne
« fusse moi-même victime de mes soins. Étant venu à
« bout de me faire envoyer en ambassade vers le satrape
« d'Égypte, je l'ai emmenée avec moi pour mettre ses
« jours en sûreté. Je vais remplir aujourd'hui l'objet de
« ma mission ; car le satrape m'a annoncé qu'il me don-
« nerait audience. J'abandonne cette jeune fille à tes
« soins, à la protection des Dieux qui le veulent ainsi. Je
« te la remets aux conditions que tu as juré d'observer.
« Elle sera libre ; tu ne la marieras qu'à un homme de
« condition libre, telle que tu la reçois de mes mains, ou
« plutôt de celles de sa mère elle-même. Par les infor-
« mations que j'ai prises depuis plusieurs jours que tu
« es ici, je me suis assuré de ta vertu, de ta patrie. Tu es
« né dans la Grèce ; plein de confiance en ta probité, je

« me flatte que tu exécuteras tout ce que tu m'as juré.
 « Mes affaires ne me permettent pas de t'en dire davan-
 « tage pour le présent. Demain, trouve-toi auprès du
 « temple d'Isis, je te donnerai des renseignements plus
 « exacts et plus circonstanciés.

« Je fis tout ce qu'il m'avait dit. Je pris la jeune fille ;
 « je la couvris d'un voile et je la portai chez moi. Je
 « passai le reste de la journée à lui prodiguer des soins
 « et de tendres caresses. Je rendais grâce aux Dieux
 « d'une si heureuse rencontre : dès ce moment je la re-
 « gardai comme ma fille, et je lui donnai ce nom.

« Le lendemain, au lever de l'aurore, je me hâte de me
 « rendre au temple d'Isis, comme j'en étais convenu avec
 « l'étranger. Après m'être longtemps promené, ne le
 « voyant pas paraître, je me rends au palais du satrape ;
 « je m'informe si l'on n'a pas vu l'ambassadeur d'Ethio-
 « pie ; on me dit qu'il est parti, qu'il a été renvoyé avec
 « menaces de la mort de la part du satrape, si, avant le
 « coucher du soleil, il n'était pas sorti de ses États. J'en
 « demande la raison ; « C'est, me dit-on, parce qu'il a
 « ordonné au satrape de ne pas toucher aux mines de
 « diamants, sous prétexte qu'elles appartiennent aux
 « Éthiopiens. »

« Je m'en retourne pénétré de chagrin et comme
 « frappé d'un coup violent, de n'avoir pu apprendre quelle
 « est cette jeune fille, son pays et qui lui a donné le jour. »

— N'en sois pas étonné, lui dit Cnémon, car moi-même
 j'en suis fâché ; mais peut-être que je l'apprendrai. —
 Tu le sauras sans doute, lui répond Calasiris, écoute la
 suite du récit de Chariclès.

« De retour chez moi, je vois cette jeune fille venir au-
 « devant de moi, sans me dire une seule parole ; car elle
 « ne savait pas la langue grecque. Elle me salue de la
 « main. Sa seule vue porte la joie dans mon âme : je
 « l'admirais. Comme les petits chiens de bonne race ca-
 « ressent tous ceux qu'ils ne connaissent que depuis peu
 « de temps, elle était déjà sensible à l'amitié que je lui
 « avais témoignée. Elle m'aimait comme son père. Je

« résolu de quitter Catadupe ; je craignais que le destin
« jaloux ne me ravit encore cette seconde fille. Je des-
« cendis le Nil. Arrivé à la mer, je trouvai un vaisseau
« et je m'embarquai pour revenir dans ma patrie.

« Ma fille est actuellement ici... Oui, ma fille ; je lui ai
« donné mon nom : elle est l'unique appui de ma vieil-
« lesse. Elle me cause aujourd'hui des chagrins bien cui-
« sants ; du reste elle a surpassé mes espérances : elle a
« appris la langue grecque en très peu de temps ; elle
« s'est développée, comme une jeune plante favorisée de
« la nature. Sa beauté efface celle de ses compagnes et
« lui attire les regards de tous les étrangers. Partout où
« elle se montre, dans les temples, dans les jeux, dans
« les places publiques, ses traits, comme ceux d'une
« statue parfaite, fixent sur elle les yeux et l'attention de
« tout le monde.

« Avec toutes ces belles qualités, elle me cause des
« déplaisirs mortels ; elle dédaigne les nœuds de l'hymen ;
« elle veut garder une perpétuelle virginité. Diane est sa
« divinité chérie ; elle ne connaît d'autre plaisir que de
« chasser, tirer de l'arc. La vie est devenue pour moi un
« fardeau insupportable : j'espérais lui donner pour époux
« mon neveu, jeune homme aimable, dont la société et le
« commerce sont remplis d'agrémens. Tous ces avan-
« tages ne lui servent de rien ; elle demeure inébranlable
« dans sa résolution : caresses, promesses, raisons, tout
« est inutile. Ce qui m'afflige le plus, c'est qu'elle tourne
« contre moi les armes que je lui ai données. Elle tire de
« l'instruction et des leçons qu'elle a reçues de moi, des
« preuves de la bonté du plan de vie qu'elle a embrassé.
« La chasteté, à ses yeux, est une vertu plus qu'humaine ;
« elle nous approche de la divinité : c'est un bien incor-
« ruptible, impérissable, que rien ne peut altérer ; Vénus,
« les Amours, l'Hymen, ne méritent que le mépris. O
« Calasiris ! j'implore ton secours. J'ai profité de l'occa-
« sion favorable que m'a présentée le hasard pour l'entre-
« tenir un peu longtemps : oblige-moi ; emploie auprès
« d'elle toutes les ressources que peuvent te fournir ton

« adresse, tes lumières, ton éloquence ; persuade-lui
 « qu'elle est née femme. Tu peux aisément la voir, si tu
 « le désires : elle ne fuit point la société des hommes ;
 « très souvent elle est au milieu d'eux, et n'en reste pas
 « moins vierge. Elle habite, comme toi, l'enceinte qui en-
 « vironne le temple. Ne rejette pas mes prières, ne
 « souffre pas que je passe ma vieillesse dans une triste
 « solitude, sans enfants, sans consolation. Je t'en conjure
 « au nom d'Apollon, et de tous les Dieux que tu adores
 « en Égypte. »

« Je ne pus retenir mes larmes, mon fils, quand je vis
 couler celles de Chariclès ; je lui promis de faire tout ce
 qui serait en mon pouvoir.

« Pendant que nous réfléchissions sur les moyens de
 changer le cœur de Chariclée, on vint annoncer à Cha-
 riclès que le chef de la théorie des *Ænéens* était depuis
 longtemps à la porte du temple, et attendait le grand-
 prêtre pour commencer le sacrifice. Je demandai à
 Chariclès quels étaient ces *Ænéens*, cette théorie et le
 sacrifice qu'ils venaient offrir. « Les *Ænéens*, me dit-il,
 « sont les plus nobles des Thessaliens ; leur sang est le
 « plus pur de la Grèce : ils descendent d'Hellen, fils de
 « Deucalion, et habitent les bords du golfe de Mélie ; ils
 « donnent à leur capitale le superbe nom d'Hypate, nom
 « qui lui vient, selon eux, de sa supériorité et de sa préé-
 « minence sur les autres villes, et selon d'autres, de sa
 « situation aux pieds du mont *Æta*. Tous les quatre ans,
 « à l'époque de la célébration des jeux pythiques qui,
 « comme tu le sais, se célèbrent actuellement, les *Ænéens*
 « envoient une théorie pour offrir des sacrifices à Néop-
 « tolème, fils d'Achille ; car c'est ici, au pied même de
 « l'autel d'Apollon, qu'il expira sous les coups du perfide
 « Oreste, fils d'Agamemnon.

« Cette théorie est plus magnifique que toutes les au-
 « tres ; celui qui est à sa tête prétend descendre d'Achille.
 « J'ai vu ce jeune homme, rien en lui ne dément cette
 « origine : sa beauté, sa taille annoncent vraiment une
 « naissance illustre. » Je parus surpris ; je lui demandai

comment un *Ænéen* osait se dire descendant d'Achille ; car l'Égyptien *Homère* dit dans ses ouvrages qu'Achille était de la *Phthie*. « Ce *Thessalien*, me répondit *Chariclès*, « et tous les *Ænéens* avec lui, n'en soutiennent pas moins « qu'Achille naquit parmi eux ; que *Thétis* sortit du golfe « de *Mélie* pour épouser *Pélée* ; que cette contrée était « autrefois appelée *Phthie* ; que la célébrité d'Achille a « seule dicté tant d'impostures aux autres peuples sur la « naissance du vainqueur d'*Hector*. Il fait même remonter « son origine jusqu'aux *Æacides*. Il dit que *Ménesthius*, « l'un de ses aïeux, fils du *Sperchius* et de *Polydore*, fille « de *Pélée*, accompagna Achille sous les murs de *Troie*, « comme un de ses premiers capitaines ; qu'il dut à sa « naissance le commandement du premier corps des *Mir-
midons*. Tant de titres de noblesse, tant de preuves « qu'Achille est né parmi eux, sont encore appuyés par « ce sacrifice immolé à ses mânes. Ils prétendent que les « *Thessaliens* ne leur ont cédé le droit de l'offrir, que « parce qu'ils reconnaissent les liens qui... » On peut, « dis-je à *Chariclès*, leur céder toutes leurs prétentions, « convenir de la vérité de ce qu'ils disent. Fais venir ce « jeune homme ; je désire ardemment le voir. »

« *Chariclès* s'empresse de me satisfaire, et le jeune homme paraît. Il avait en effet beaucoup de traits d'Achille, son regard, sa fierté ; il portait la tête droite : sa chevelure, séparée sur son front, était bouclée et arrêtée par derrière ; sur son visage était peint un courage martial ; ses narines ouvertes respiraient l'air librement ; ses yeux, d'un bleu foncé, tiraient un peu sur le noir ; son regard avait une noble et aimable fierté, et faisait l'impression d'une mer qui se calme après avoir été agitée.

« Lorsqu'il nous eut fait les compliments d'usage, auxquels nous ne manquâmes point de répondre : « Il est « temps, dit-il à *Chariclès*, d'offrir le sacrifice, afin que « nous puissions faire des libations sur le tombeau de « *Néoptolème*, et accomplir toutes les cérémonies usitées. « — Allons, reprit *Chariclès* ; » et en même temps il se